

d'Lëtzebuurger **Land**

Land

Die Verschwörung

Srel-Prozess: Wie Geheimagenten auf Geschichten im Hollericher Cat Club hereinfließen

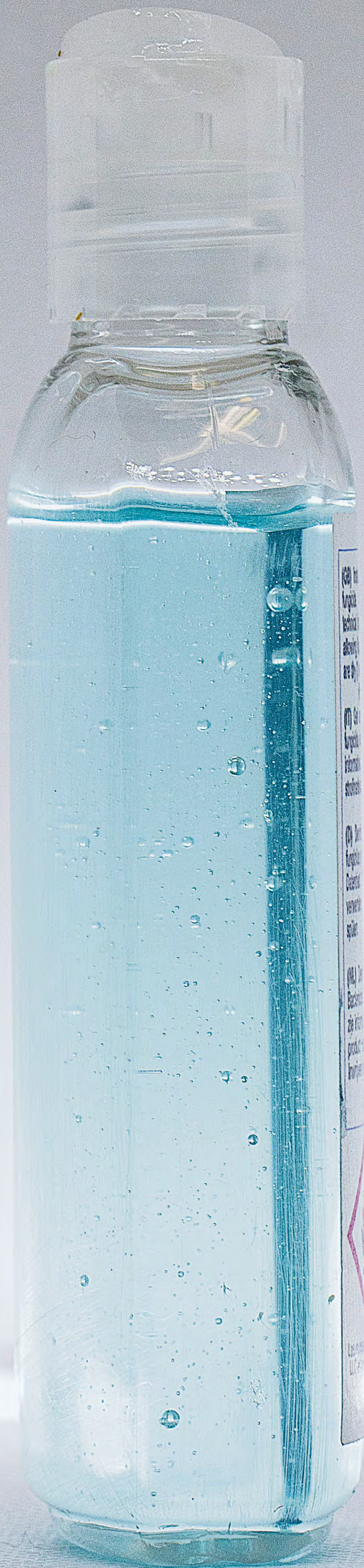
Le renouveau par hasard

Lors de son congrès de ce dimanche 8 mars, le LSAP élira le pragmatique Yves Cruchten comme nouveau président

Malades de peur

Autorités publiques et entreprises adoptent un discours rassurant, mais se préparent pour le pire en coulisse : test grandeur-nature de gestion de crise sanitaire en économie ouverte

Photo : Sven Becker



Unabhängige Wochenzeitung für Politik,
Wirtschaft und Kultur

#10 67. Jahrgang 6. März 2020



5 453000 174663



4,00€

Autorités publiques et entreprises se gardent de tout alarmisme, mais se préparent à une crise profonde du fait des dégâts générés par la seule incertitude liée au Covid-19

Battre la maladie de la peur

Pierre Sorlut

Déni « Waat de Wuerenbestand ugeet sin mer gudd an et geseit net aus wéi wann gréisser Rupturen ouni Alternative kommen géifen », répond le responsable de la communication de Cactus, Marc Hoffmann, aux interrogations du *Land* au sujet d'éventuelles ruptures de stocks. Ces derniers jours, ont circulé des photos de rayons de produits secs dévalisés en Allemagne, en France et en Italie. Un zèle de prudence alors que l'épidémie de coronavirus s'étend. Au Grand-Duché, seuls les espaces réservés aux liquides désinfectants pour les mains restent vides. « On attend qu'ils laissent partir les bateaux de Chine. » « Si j'avais su, j'aurais fait du stock et revendu ça au marché noir. » Les employés des magasins en rigolent. L'heure n'est pas à la panique ici.

L'épidémie de coronavirus, encore bien circonscrite ici, mais de plus en plus menaçante dans les pays voisins, ne semble guère inquiéter la coalition gouvernementale, surtout pas les responsables des Finances et de l'Économie. Pierre Gramegna (DP) et Franz Fayot (LSAP) promeuvent le Luxembourg de l'espace et des fintech à Rome, Florence et Sienne cette semaine. « Business as usual », titre le *Wort* mardi dans un article qui répond à la question de savoir si les ministres seront testés à leur retour. Non, puisqu'ils évitent les zones à risque (à

140 kilomètres près) conformément aux consignes du ministère de la Santé lundi. « Mais qu'en sera-t-il dans quatre jours quand le ministre de l'Économie rentrera pour participer à un événement à la Lhoft (*Luxembourg House of Financial Technologies*) sur l'inclusion financière en Afrique ? », se demande-t-on. En fin de semaine passée, Franz Fayot participait à un conseil Compétitivité à Bruxelles. Le super-commissaire Thierry Breton, à côté duquel le nouveau ministre de l'Économie pose pour la galerie, y a invité les États-membres « à suivre de très près la situation » pour, le cas échéant, prendre les mesures nécessaires, nous raconte un représentant du ministère de l'Économie présent à la réunion bruxelloise, mais resté cette semaine boulevard Royal afin de veiller au grain. Il nous explique encore que l'ancien ministre (Économie), patron (Bull, Thomson, France Télécom et Atos) et enseignant (Harvard Business School) français a prévenu des menaces sur la chaîne d'approvisionnement.

Micro-initiatives L'UE est mobilisée à ce sujet. Au cours d'une conférence de presse XXL lundi, la présidente de la Commission Ursula Von der Leyen a fait de l'économie l'un des trois piliers sur lesquels l'action européenne doit se baser. Les ministres des

Finances de l'Eurogroupe se sont téléphoné mercredi. « Dans la situation actuelle, l'Union européenne doit agir ensemble et montrer sa solidarité. Il est nécessaire de prendre des mesures communes, fortes et décisives pour protéger nos économies et afin de contrecarrer le ralentissement économique provoqué par le virus Covid-19 », a fait savoir Pierre Gramegna à l'issue de l'échange. Dans un entretien avec *100,7*, il indique qu'aucune mesure d'urgence ne s'impose pour l'instant. On ajoute rue de la Congrégation que les finances publiques sont saines et que la marge de manœuvre budgétaire existe si besoin. Mais rien de concret ne se dessine pour l'heure. On ne parle plus du stimulus fiscal évoqué lundi par le commissaire Paolo Gentiloni.

Les responsables politiques tâtonnent. Des entreprises prennent les devants. Chez KPMG, on invite ceux qui reviennent des régions à risque élevé (Iran, Wuhan en Chine ou villes italiennes ciblées), « Zone 1 », à la *self-quarantine*. Idem à la Bil pour les voyageurs originaires de l'Empire du Milieu. Les autres doivent contacter le service « People Care » à leur retour. En général, ceux qui sont passés par les régions à risque modéré, « zone 2 », doivent surveiller les symptômes. Les voyages dans les zones 1 et 2 sont déconseillés, voire interdits. Dans bon nombre

de sociétés consultées, le télétravail apparaît comme une alternative possible. La CSSF publie sur son site depuis le début de la semaine la marge de manœuvre pour les opérateurs financiers. L'inquiétude et le degré des mesures de prévention croissent en fonction de la taille des boîtes. Dans les plus grandes, on exige des masques et des solutions désinfectantes,

mais l'approvisionnement n'est pas possible. Dans les plus petites, l'insouciance prévaut souvent.

Macro-problèmes Pourtant, dans un rapport publié lundi, l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) qualifie l'épidémie de Covid-19 de « plus grand danger depuis



Sich bereit machen

Peter Feist

Während vergangenen Samstagabend im Neien Tramsschapp auf dem Kirchberg Partyvolk dem Gratistransport entgegenfeierte, empfing in der Villa Louigny Gesundheitsministerin Paulette Lenert (LSAP) um 21 Uhr Journalisten. Es war ihre zweite Pressekonferenz innerhalb von fünf Tagen. Nun gab es den ersten bestätigten Coronavirus-Fall in Luxemburg. Nach dem Schema der Regierung begann damit eine sanitäre Krise.

„Kein Grund zur Panik, wir haben alles im Griff.“ Das ist die Botschaft, die Paulette Lenert und Jean-Claude Schmit, der Direktor des Gesundheitsamtes, seitdem vermitteln möchten. Das gelingt ihnen bisher ziemlich gut, nicht zuletzt der Ministerin, die erst seit vier Wochen in ihrem neuen Amt ist, mit ihrer unaufgeregten Art und indem sie immer wieder erklärt, sich auf Expertisen zu beziehen.

Allein mit dem Amtsarzt Doch es fällt auf: Ministerin und Gesundheitsamtschef kommunizieren allein. Im Unterschied etwa zur EU-Kommission, die am Montagmittag zur Pressekonferenz in Brüssel Präsidentin Ursula von der Leyen und fünf weitere Kommissare aufbot. Die bemühten sich ebenfalls zu vermitteln, alles im Griff behalten zu wollen, aber wenn sie dabei von „Koordination“ sprachen, nahm man ihnen ab, dass die in Europa aufkommende Covid-19-Epidemie ein transversales Thema ist, das mehrere Ressorts betrifft. Verglichen damit, scheint es in Luxemburg mit niedrigem Profil versehen. Am Montag brachen der Finanz- und der Wirtschaftsminister zu einer viertägigen Hightech-Wirtschaftsmission nach Italien auf, als herrsche *Business as usual*. Coronavirus-Risikogebiete würden freilich gemieden, wurde mitgeteilt.

Es gibt Eltern, die ihre Kinder nicht in die Schule schicken, und Schulleitungen, die sich nicht trauen, an die Schulpflicht zu erinnern. Denn vielleicht bricht ja Covid-19 aus

Der Eindruck von *Business as usual* täuscht aber. Hinter den Kulissen herrscht Krisenmodus, auch wenn nach wie vor nur ein Covid-Patient in einem Isolierzimmer im CHL liegt. Das Gesundheitsministerium arbeitet unter Hochdruck, Mitarbeiter, die das müssen, können dort übernachten. Dass Paulette Lenert der Öffentlichkeit als die einzige politische Zuständige erscheinen kann, liegt an den Regeln, nach denen in Luxemburg mit sanitären Krisen umgegangen wird: Ab dem ersten konkreten Fall präsidiert die Gesundheitsministerin den

Krisenstab, der mit dem Hochkommissariat für nationalen Schutz besteht. Das war vor elf Jahren bei der Schweinegrippe-Pandemie H1N1 auch so.

„Bei der nächsten Pressekonferenz werde ich nicht mehr allein mit dem Direktor des Gesundheitsamts sitzen“, sagt Paulette Lenert in einem Gespräch mit dem *Land*. „Die Frage, ob Covid-19 nur mich betrifft, ist legitim.“ *Land*-Informationen nach hat Premier Xavier Bettel (DP) eine für nächste Woche geplante Reise nach Kalifornien abgesagt. Vielleicht, weil es politisch sinnvoll ist, daheim präsent zu sein: Seit Montag äußert Bettel sich regelmäßig per Twitter zu Covid-19, postete am Montag ein Foto von sich und der Gesundheitsministerin beim Krisen-Debriefing. Vielleicht aber ist es daheim auch einfach sicherer: Am Mittwoch in Kalifornien der Notstand ausgerufen. Die Zahl der Fälle hatte dort binnen 24 Stunden um 54 zugenommen, mehr als in jedem anderen US-Bundesstaat.

Immer mehr in Europa In Europa wurden am selben Tag in Italien 466 neue Fälle gezählt, auf der ganzen Welt waren es nur in Südkorea noch mehr. Der *Situation report* der Weltgesundheitsorganisation WHO vom Mittwoch hielt für Italien insgesamt 2 502 Fälle fest, für Frankreich 212, für Deutschland 196. Aber nach wie vor sind alle EU-Länder im „Containment-Modus“ und versuchen, den Virus durch Rückverfolgung der Infektionen, Isolation Infizierter und ihrer Kontaktpersonen möglichst zu eliminieren (siehe dazu auch das Interview auf S. 4). „Unter anderem deshalb testen wir bisher nur Personen mit Symptomen, die sich in einem Risikogebiet aufgehalten haben“, sagt Paulette Lenert. Bei Kontaktpersonen ohne Symptome sei das nicht sinnvoll. Während der Inkubations-



In der Abteilung für Infektionskrankheiten am CHL

zeit könnten die Tests falsche Ergebnisse liefern; das hatte der Chef des Gesundheitsamts schon am Montag im *RTL Radio Lëtzebuerg* erläutert. Fragt sich natürlich, wie lange die EU bei der Eindämmung wird bleiben können, wenn die Fälle weiter derart zunehmen. Solche Fragen werden auch über die Hotline 8002 8080 gestellt, die vergangenes Wochenende eingerichtet wurde. „Die Leute sind besorgt, und sie haben ja auch recht damit“, sagt die Gesundheitsministerin.

Delikates Gleichgewicht Lenert und der Krisenstab fahren eine Kommunikationspolitik, die das Gleichgewicht halten soll zwischen der nötigen Transparenz und Zurückhaltung zu Maßnahmen, die noch Hypothesen sind. Einfach ist das nicht, wie am Mittwoch das kleine Kommunikationsdesaster um Schulschließungen zeigte: Die Sanitäts-

inspektion hatte Bildungsminister Claude Meisch (DP) geraten, Schulen schließen zu lassen, falls dort ein Covid-Fall auftritt. Meisch besprach das am Dienstag mit den Schuldirektoren, die Öffentlichkeit erfuhr es am Mittwochnachmittag aber über *wort.lu* und nicht von der Regierung.

Paulette Lenert erklärt, „wir entwickeln alle möglichen Szenarien und Krisenpläne. Gibt man einen heraus, könnte verlangt werden, über andere ebenfalls zu informieren. Dann würden wir nicht aufhören zu reden, auch über Situationen, die vielleicht nie eintreten“. Was einer Gratwanderung gleichkommt: Das Syndikat Erziehung und Wissenschaft (SEW) des OGBL beschwerte sich am Mittwoch, das Lehrpersonal werde mit seinen Fragen allein gelassen. „Ich verstehe, dass man nicht alles publik macht“, sagte SEW-Präsident Patrick Arendt dem

Die Gesundheitsministerin und ihr Krisenstab fahren eine delikate Kommunikationspolitik und teilen nur mit, was nötig ist

la crise financière » pour l'économie mondiale (en sus des préoccupations liées aux « souffrances humaines »). L'organisation para-étatique émettrice de normes et directives en matière économique enjoint les pouvoirs publics à « agir immédiatement pour limiter la propagation » et « soutenir la demande ». Quel que soit le scénario envisagé, la croissance ralentira, « compte tenu des effets négatifs subis par les chaînes d'approvisionnement et les produits de base, du recul du tourisme et de la dégradation de la confiance ». Dans la zone euro, la prévision de croissance pour 2020 baisse de trente points de base. Elle s'élevait à 1,1 pour cent en novembre. Elle s'établit à 0,8 aujourd'hui. Le PIB chinois perdrait lui quasiment un pour cent, passant de 5,7 à 4,9 pour cent.

« We did not trade at all last week », confie cette semaine un gérant de fonds d'Aberdeen Standard Investments, Dale MacLennan. De passage à Luxem-

bourg pour une présentation des produits-maison à des banquiers locaux au restaurant Le Sud à Clausen, le financier débarqué d'Edimbourg explique pourquoi les marchés boursiers se sont cassés la figure dans des proportions spectaculaires. Sur la dernière semaine du mois de février, l'indice *MSCI World*, qui synthétise les titres représentatifs des principaux groupes des pays développés, a chuté de presque onze pour cent. Le *VIX, the fear index*, est monté en flèche vendredi dernier, de 34 à 48,7. Pour se donner un ordre d'idée, cet indicateur du degré d'incertitude (basé sur la volatilité des prix des options à l'achat et à la vente sur le marché américain) avait atteint 58 et 59 lors des attentats du 11 septembre 2001 et de la crise des *subprimes* en octobre 2008. Dale MacLennan détaille les secteurs principalement affectés : l'aviation, le luxe et le secteur automobile. L'intéressé cible lui aussi la *supply chain*, comme nœud du problème. L'indice de production manufacturière (PMI) chinois est passé de cinquante en janvier à 35,7 pour

cent en février. « Pire que lors de la crise de 2008 », relève-t-on sur les sites financiers.

Cargolux, premier maillon national de la chaîne reliant l'Empire du Milieu, foyer originel de l'épidémie et manufacturier du monde, communique avoir réduit ses vols à destination et en provenance de la Chine. Contactée, Luxair parle de conséquences « significatives ». Les clients réservent moins sur le tour opérateur et un nombre conséquent de passagers ne se présentent pas. La compagnie aérienne n'envisage pas de suppressions de lignes, mais réduit les fréquences : « Si on voit qu'il n'y a qu'un ou deux passagers sur un vol, oui on annule », nous explique-t-on. L'épidémie et la méfiance des clients pose de véritables problèmes aux opérateurs européens, à l'image du Britannique Flybe qui met la clef sous la porte ce jeudi. « C'est une situation difficile dont on ne connaît pas la durée. On est content d'avoir géré nos ressources en bon père de famille parce que là ça fait mal », conclut le porte-parole de Luxair.

Modus bouche cousue Les autres entreprises potentiellement concernées se veulent extrêmement discrètes sur les conséquences de la crise. Au ministère de l'Économie, l'on se dit « à l'affût » de tout problème pour éventuellement déclencher un « plan de chômage partiel », qui permet d'indemniser les entreprises à hauteur de 80 pour cent des salaires normalement perçus. La mesure fait figure de panacée, mais « R.A.S. ». Personne dans l'industrie ne rencontrerait de troubles significatifs. Selon nos informations néanmoins, un acteur du secteur automobile national souffre d'un problème majeur d'approvisionnement et réfléchit à une procédure d'*insourcing*, à savoir d'internaliser la production de pièces préalablement déléguée à un tiers, en l'espèce une entreprise basée en Chine et dont les ouvriers ont été confinés. Faurecia ou encore Goodyear ne communiquent pas sur ces sujets. Pas plus

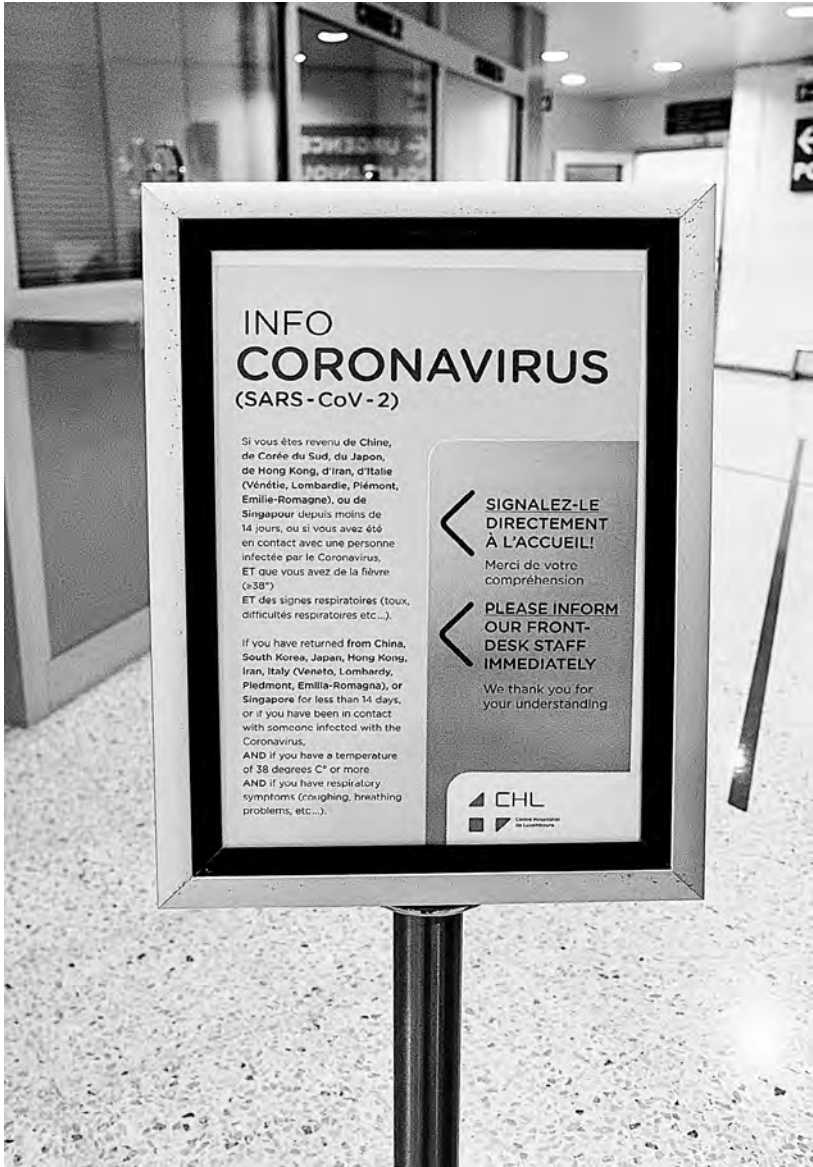
« Le coronavirus, c'est douze mois de coûts et dix mois de revenu pour certains secteurs. » Nicolas Buck

que les agences de voyages qui traditionnellement capitalisent sur les voyages en Italie à Pâques.

La stratégie choisie localement consiste à ne pas paraître alarmiste de peur d'attiser la défiance des consommateurs et des investisseurs. La peur est plus contagieuse encore que le coronavirus. En coulisse, l'on se préoccupe de savoir ce qui va se passer dans les entreprises en cas d'épidémie localement. Le coronavirus réactive la peur du cygne noir, la théorie formulée par Nassim Taleb selon laquelle un événement considéré comme improbable devient réalité du fait d'un aveuglement collectif lié à un biais cognitif. En l'espèce, l'aphorisme selon lequel le Covid-19 serait moins létal que la grippe saisonnière pourrait inciter autorités publiques et entreprises privées à baisser la garde. Il n'en est rien. Mardi, le gouvernement a signifié aux écoles qu'un établissement devait fermer si l'un de ses élèves était atteint par le virus. Les parents sont eux aussi souvent des salariés. L'UEL, dont des représentants ont rencontré la ministre de la Santé Paulette Lenert (LSAP) lundi, s'inquiète des conséquences de telles mises en quarantaine. Un enfant contaminé voire seulement confiné, c'est potentiellement deux parents et deux entreprises exposés. L'inspection sanitaire organisée dans une PME décidera-t-elle de renvoyer tous les salariés chez eux ? Les locataires des étages inférieurs et supérieurs seront-ils concernés ? Si les enfants

jouent dans un club de foot, faut-il mettre tout ce petit monde en quarantaine ? Quid des parents et des entreprises dans lesquelles ils travaillent ? etc. Les questionnements sont multiples. Des discussions ont démarré pour clarifier les règles relatives au chômage partiel en cas de force majeure et éventuellement permettre cette voie d'indemnisation aux entreprises concernées par les mises en quarantaine.

The show must go on D'aucuns soulignent en outre que le secteur des services est particulièrement affecté. Pour ce qui touche aux spectacles, les organisations en charge veillent à la sensibilité de leur public à la potentielle maladie. Dans le domaine des concerts, à la Rockhal, une seule annulation significative est à déplorer pour l'instant, « Gims » le 20 mars, mais celle-ci incombe à l'artiste et la salle ne souffrira que modérément de l'aléa. En revanche, Olivier Toth, directeur de la Rockhal, témoigne bien de la multiplication de *no shows*, de spectateurs qui s'imposent des règles de précaution. L'organisation des fonds d'investissement, l'Alfi, a elle annulé sa conférence la semaine prochaine. Les avocats et les consultants sont exposés, témoigne un entrepreneur, à une baisse d'activité dans un contexte d'incertitude où transactions et investissements sont mis en attente. « L'incertitude, c'est un cancer en économie », assure le président de l'UEL. Nicolas Buck s'attend à deux mois difficiles. « Le coronavirus, c'est douze mois de coûts et dix mois de revenu pour certains secteurs. » Dans le meilleur des scénarios. Selon nos informations, le Premier ministre Xavier Bettel a annulé un déplacement en cette fin de semaine sur la côte Ouest américaine pour se rendre disponible en cas de crise sanitaire. La seule manifestation de présence et de bonne volonté des autorités suffit dans ces cas d'espèces à rassurer les agents économiques. Le volontarisme des banques centrales a en ce début de semaine, à lui seul, permis de redresser les marchés financiers.



Land. „Das ist aber etwas anderes, als Schulen und Lehrern keine Anweisungen und Empfehlungen zu erteilen.“ Schon gebe es Eltern, die ihre Kinder nicht mehr zur Schule schicken. „Eigentlich müsste man sie an die Schulpflicht erinnern, aber das tun die Schulen nicht, weil ja nicht auszuschlie-

ßen ist, dass es bei ihnen einen Covid-Fall geben könnte und sie sich dann vielleicht vorhalten lassen müssten, nicht vorsichtig genug gewesen zu sein.“

Dass in Italien diese Woche sämtliche Schulen bis Mitte März geschlossen wurden, hat die Konfusi-

on natürlich verstärkt. Dass in Frankreich bis vor kurzem zum Teil andere Regeln galten als im Rest der EU, auch: Noch Mitte letzter Woche lautete dort der Ratschlag an die Bevölkerung, Kinder, die sich in einer Risikoregion aufgehalten haben, zwei Wochen lang daheim zu lassen. Der Grund: Sie könnten kaum permanent eine Schutzmaske tragen. Erwachsenen Rückkehrern aus einem Risikogebiet wurde eine Maske empfohlen – so ausgestattet, könnten sie zur Arbeit gehen. Mittlerweile hat Frankreich umgeschaltet und rät Personen ohne Symptome von Masken ab. Quarantäne von der Schule und Masken für Leute ohne Symptome – damit habe Frankreich „enorme Verwirrung gestiftet“, sagt Paulette Lenert. Gerade in Luxemburg mit seiner Affinität zur französischen Kultur. Die EU, sagt sie, „braucht eine gemeinsame Linie“.

Infirmiers-frontaliers Zu der gehört bisher, dass es wegen der Epidemie keine Grenzschießungen geben soll. Gäbe es welche, könnte das für Luxemburg ein enormes Problem mit sich bringen wegen der starken Abhängigkeit von Gesundheits- und Pflegewesen von Grenzpendler-Personal. Schon vor zehn Jahren hatten das die Krisenstäbe im Angesicht von Hühnergrippe H5N1 und Schweinegrippe H1N1 diskutiert. Zu Covid-19 geschah das erneut. „Das sind aber Extremszenarien“, sagt Paulette Lenert. Sie kann sich „nicht vorstellen, dass die Nachbarländer Luxemburg im Stich lassen“. Völlig ausschließen lassen sich Grenzschießungen freilich nicht. Ebenso wenig wie der Fall, dass die Coronavirus-Epidemie solche Ausmaße annimmt, dass eine Regierung die Beschlagnahmung ihrer Krankenpfleger anordnet. „So eine Situation müsste wahrscheinlich diplomatisch geklärt werden.“

Laut Paulette Lenert gehen in den nächsten Tagen viele Richtlinien und Empfehlungen heraus. Etwa an die Alten- und Pflegeheime zum Schutz ihrer Bewohner, denen Covid-19 besonders gefährlich werden kann. Mit dem Verband der Allgemeinmediziner tagte der Gesundheitsamtschef am Mittwoch – auf die Kritik hin, mangels Richtlinien wüssten die Hausärzte nicht, wie sie sich ver-

halten sollen, falls ein Patient mit Coronavirus-Verdacht sich bei ihnen meldet und nicht bei der Sanitätsinspektion.

Für öffentliche Veranstaltungen gilt in Luxemburg kein Teilnehmer-Limit. Stattdessen erfasst ein Fragebogen der Sanitätsinspektion neben der Gesamt-Besucherzahl auch wie viele aus dem Ausland voraussichtlich teilnehmen, wie viele aus Risikogebieten oder wie viele anfällige Menschen darunter sind. Paulette Lenert hält das für besser als ein pauschales Limit von 1 000 oder 5 000 Personen. „Ich verstehe nicht, weshalb das Problem beginnt, wenn 5 001 sich versammeln.“ Der Luxemburger Ansatz habe den Vorteil, das gesellschaftliche Leben möglichst nicht zu beeinträchtigen.

Die breite Öffentlichkeit werde kurzfristig über die Telefon-Hotline und die Website *sante.lu* hinaus weiter informiert. Seit Mitte der Woche geschieht das auch über die sozialen Medien, bis Ende der Woche werde ein Informationsblatt *toute boîte* verteilt. Online geschaltet werde auch ein Informations-Video über Covid-19 in Gebärdensprache.

Letzteres berührt einen wichtigen Punkt. Denn für Menschen mit einer Einschränkung sind die bisher verfügbaren Informationen nicht gemacht. „Es gibt dieses Poster mit den Hygieneempfehlungen und der Hotline-Nummer, aber solche Informationen müssten von offizieller Seite aufbereitet werden“, sagt Sylvie Bonne, die Koordinatorin von Klaro, einem Bertungsdienst für Leichte Sprache, der zur Stiftung Apemh gehört. Eigentlich müsste das systematisch geschehen, so steht es in der UN-Behindertenrechtskonvention, die auch Luxemburg ratifiziert hat und in einem Aktionsplan Änderung verspricht.

Schneller in den Sarg Eine Video in Gebärdensprache zum Coronavirus wäre eine wichtige Verbesserung für Gehörlose. Ihnen stelle sich überdies noch ein Kommunikationsproblem, schreibt

Nicole Sibenaler, die selbst gehörlos ist und Vorstandsmitglied der Vereinigung Daafux, in einer E-Mail. „Wir können nicht bei der Hotline oder der Sanitätsinspektion anrufen. Wir können nur eine Mail ans Gesundheitsamt schicken. Über Anfragen und Antworten vergeht natürlich Zeit.“ Hinzu kommt, dass Menschen mit beeinträchtigtem Gehör beim Arztbesuch auf einen Gebärdensprachdolmetscher angewiesen sind. In Luxemburg aber beherrsche nur ein Arzt die Gebärdensprache, und bei der Hörgeschädigten-Beratung gebe es eine einzige Gebärdensprachdolmetscherin. „Steht keine Begleitperson aus Familie oder Freundeskreis bereit, die die Gebärdensprache beherrscht, kann das schwierig werden.“ Wie schwierig, hat ein gehörloser Luxemburger Anfang der Woche in einem provokanten Facebook-Post dargestellt, der aus Deutschland übernommen wurde, wo ebenfalls nicht alle dieser Art gelöst sind: „Bei einer ernsthaften Pandemie sind wir schneller im Sarg als andere Menschen“, heißt es darin.

So dass, ganz ähnlich wie 2009 die Schweinegrippe-Pandemie, auch Covid-19 die Luxemburger Bereitschaft zum Schutz der öffentlichen Gesundheit auf den Prüfstand stellt. Diesmal könnte das sogar weiter reichende politische Folgen haben. Paulette Lenert hat sich diese Woche in einer Beratung mit dem Krankenhausverband versichern lassen, die Spitäler seien „bereit“. Inwiefern sie tatsächlich gefordert werden, bleibt abzuwarten. Der *Gesondtheitsdësch* jedoch, der unter der Koordination der Gesundheitsministerin tagt und bis Anfang Juli ein erstes Fazit ziehen soll, diskutiert unter anderem auch über das von der Spitze des Ärztesverbands verteidigte Outsourcing leichterer Krankenhausaktivitäten in Ärztehäuser. Kritiker sehen darin die Gefahr einer Schwächung der Spitäler als Rückgrat der Gesundheitsversorgung, zu dem sie über Jahrzehnte herangewachsen sind. Gut möglich, dass die Coronavirus-Epidemie anschaulich macht, wo die Grenzen von Outsourcing gezogen werden müssen, damit das die öffentliche Gesundheit nicht gefährdet. Aber das ist schon wieder eine andere Geschichte.



Gespräch mit dem Virologie-Professor Claude P. Muller vom Luxembourg Institute of Health

„Im Modus Eindämmung bleiben“

Fragen: Peter Feist

d'Land: *Professor Muller, würden Sie heute angesichts des Coronavirus jemandem die Hand geben?*

Claude P. Muller: Im Moment nicht. Auch wenn es vielleicht noch nicht nötig ist, sich auf diese Weise zu schützen. Aber man muss sich selbst und andere erst einmal daran gewöhnen, dass das nicht aus Unfreundlichkeit geschieht.

Es wird auch oft empfohlen, sich nicht selber ins Gesicht zu fassen. Eine gute Idee?

Ja. Man fasst alle möglichen Dinge an und greift sich dann an Mund, Nase, Augen. So werden Infektionen übertragen. Regelmäßiges Händewaschen ist deshalb ebenfalls angezeigt.

Könnte Covid-19 am Ende zu einem saisonalen Erreger werden wie die Grippe? Kann man davon ausgehen, dass er zurückgeht, wenn es wärmer wird?

Das lässt sich jetzt noch nicht sagen. Möglicherweise schwächt der Virus sich im Frühjahr und im Sommer ab. Das wäre das saisonale Szenario wie beim Influenza-Virus. Die Hoffnung wäre, dass man ihn dann noch eliminieren könnte, bevor er

in der nächsten kalten Jahreszeit wieder auflebt. Auf ein solches Szenario sollten wir hinarbeiten.

Und wie?

Gäbe es weniger Covid-Fälle in der warmen Jahreszeit, würden sie sich besser zurückverfolgen und unter Kontrolle bringen lassen. Deshalb halte ich es für wichtig, im Modus „Eindämmung“ zu bleiben und den Virus zu eliminieren: durch „Social distancing“, durch Rückverfolgung der Infektionswege, durch Quarantäne von Infizierten und ihren Kontaktpersonen. Durch Reduzierung von Kontakten grenzt man den Virus ein und er kann sich nicht weiter ausbreiten. Leider geht das nicht ohne Einschränkung der Bewegungsfreiheit.

Was nicht immer selbstverständlich ist.

Es geht darum, das Risiko für die Allgemeinheit zu senken. Keine Maßnahme ist perfekt, aber jede senkt das Risiko der Weiterverbreitung, senkt den R0-Faktor. Das ist die Zahl derer, die im Durchschnitt von einem Patienten angesteckt werden. Das ist eine wichtige Kenngröße in der Epidemiologie. So lange R0 kleiner ist als 1, jeder Patient also weniger als einen anderen Patienten ansteckt,

geht der Ausbruch zurück. Diese Zahl kann natürlich sehr unterschiedlich in den verschiedenen betroffenen Regionen sein, je nach Maßnahmen.

Zurzeit sieht es ja so aus: In China nimmt die Zahl der neu Infizierten ab. In Südkorea, Iran, Europa und den USA nimmt sie zu. Was bedeutet das?

Will man das in Beziehung zum R0-Faktor setzen, muss man eine Latenzzeit berücksichtigen. Jede Maßnahme kann erst nach 14 Tagen, der Dauer der Inkubationszeit, auf ihre Effizienz beurteilt werden. In China, wo die Krankheit früher ausbrach und bereits viele Latenzzeiten vorüber sind, hat man tatsächlich den Eindruck, dass die Zahlen zurückgehen. In anderen Ländern muss man die Latenzzeiten abwarten, bevor man entsprechende Vergleiche anstellen kann. Sicher haben Chinas Anstrengungen die Verbreitung des Virus in anderen Ländern hinausgezögert, so dass sich die Welt besser vorbereiten konnte. China hat Gigantisches geleistet, um der Welt diesen Virus doch noch zu ersparen. Man kann natürlich auch sagen, dass China eine besondere Verantwortung hat: Nach der Sars-Epidemie 2002 wurden die Maßnahmen gegen die speziellen Wildtiermärkte nur halbherzig umgesetzt.

„Die Covid-Fälle in Afrika sind eine wichtige, vielleicht sogar die wichtigste, aber eine leider wenig thematisierte Frage“

Im Spiegel stand diese Woche, Epidemiologen der Johns Hopkins University in Baltimore, die den Global Health Security Index herausgibt, hätten gesagt, im Grunde sei kein Land der Welt auf Covid-19 vorbereitet. Verstehen Sie das?

Das ist eine sehr markige Aussage. Ich würde sagen, manche Länder sind besser vorbereitet, andere weniger gut und wiederum andere gar nicht. Für gut vorbereitet halte ich die USA, in Europa Großbritannien und die Niederlande. Deutschland ist dabei, aufzuholen.

Was macht das marktbasierende Gesundheitssystem der USA so gut? Und den britischen National Health Service, dem es an Geld fehlt?

Sie sprechen die klinische, die kurative Medizin in diesen Ländern an. Hier geht es aber um den Bereich der öffentlichen Gesundheit. Die wird in diesen Ländern, besonders was Infektionskrankheiten betrifft, sehr ernst genommen. Die USA haben Top-Leute in dem Bereich. Die Niederlande auch. Andererseits gibt es Länder, deren Gesundheitssystem völlig am Boden liegt: Drei Viertel der 47 subsaharischen Länder haben nicht die von der WHO empfohlene Mindestzahl an Ärzten. Zu diesen Ländern gehören auch die drei Ebola-Länder Guinea, Sierra Leone und Liberia, die gerade mal ein Zehntel dieses Bedarfs decken können. Länder in Europa, die eine hundertmal höhere Ärztedichte haben, werben Mediziner in diesen unterversorgten Ländern ab. Sie wurden in Afrika ausgebildet, werden dann nach Europa oder Nordamerika gelockt.

Sie haben oft in Afrika gearbeitet. Die Statistiken weisen für den ganzen Kontinent bislang nur wenig Covid-Fälle aus. Könnte sich dahinter eine schlimme Realität verstecken?

Das ist eine wichtige, vielleicht die wichtigste, aber eine leider wenig thematisierte Frage. Als einer, der afrikanische Gesundheitssysteme etwas kennt, würde ich zum einen sagen: Ist der Coronavirus in Afrika, dann ist er durch die in vielen dieser Länder überforderten Gesundheitssysteme nicht mehr zu stoppen. Andererseits: Vielleicht gibt es auch natürliche Gründe dafür, dass er sich dort langsamer ausgebreitet. Ich erinnere mich an den Ausbruch der Hühnergrippe H5N1 in Afrika. Als die ersten Fälle in Lagos, Nigeria, ins Lagos University Teaching Hospital eingeliefert wurden, haben die Ärzte nicht an H5N1 gedacht und keine Proben ans Labor geschickt. Wir unterstützten dieses Labor seit Jahren. Die Patienten starben und die Diagnose konnte vom Labor der Klinik erst posthum gestellt werden. Ich dachte: Das war's dann, die Ausbreitung in der Bevölkerung ist nicht mehr aufzuhalten! Aber ich lag – Gottseidank – völlig falsch: Es gab keine weiteren Fälle. Das ist für mich nach wie vor völlig unverständlich. Vielleicht hat es mit Zufällen zu tun, vielleicht mit Umweltfaktoren, vielleicht gibt es andere Gründe. Hoffen wir, dass diese Umstände auch im Fall des Coronavirus greifen.

Was, meinen Sie, müsste man schnellstmöglich über den Coronavirus in Erfahrung bringen?

Vieles ist nur aus kleinen Fallzahlen bekannt. Robustere Angaben wären nötig, zum Beispiel ab wann der Virus diagnostisch nachweisbar ist, wie lange und in welchem Material. Zusammenhänge zwischen Viruslast und Infektiosität müsste man genauer untersuchen; Dauer und Zeitfenster der Infektiosität und ganz wichtig: Wie viele Infizierte

haben nur wenig oder gar keine Symptome? Was ist die Rolle dieser Infizierten bei der Ausbreitung? Wie hoch ist die Infektiosität von anderen Ausscheidungen? Wieviel Virenmaterial kommt aus dem Nasen- und Mund-Rachen-Bereich?

Sie sagten vor ein paar Wochen in einem Tageblatt-Interview, der Coronavirus docke ziemlich tief in Atemwegen an. Da müsste er erst mal hinkommen.

Stimmt, aber mittlerweile weiß man, dass der Virus auch an Rezeptoren der Nasenschleimhaut mit hoher Affinität andockt und sich dort vermehrt. Dadurch gelangt er beim Niesen leichter nach draußen. Müsste er von einer Lunge in die nächste wandern, wäre die Infektiosität geringer, die Symptome aber schwerwiegender, die Zahl der leichten und inapparenten Fälle niedriger.

Stimmt es, dass man noch nicht genau weiß, wo der Coronavirus herkommt?

Ich meine, es ist ziemlich klar, dass er aus Fledermäusen stammt und über einen Zwischenwirt auf den Menschen übertragen wurde. Das scheint auf einem Wildtiermarkt passiert zu sein. Wer solche Märkte kennt, weiß, dass dort viele Menschen und die unterschiedlichsten Tiere auf engstem Raum zusammenkommen. Mitunter kann sogar eine neue Tierart auf einem solchen Markt entdeckt werden. Die Tiere werden dort geschlachtet und zum Verzehr angeboten. Blut und Sekrete des tierischen Zwischenwirts können Viren enthalten, die einen Menschen, zum Beispiel mit geschwächtem Immunsystem, infizieren können. Zum Glück scheint dies im Fall von Coronaviren nur sehr, sehr selten zu geschehen, zuletzt 2002, was zur Sars-Epidemie führte.

Liegt es am Virus, wenn Menschen über 65 häufiger schwer erkranken, oder an vielleicht bestehenden Nebenerkrankungen?

An Letzterem. Ältere Menschen haben nun mal häufiger Diabetes, Bluthochdruck, Herz-Kreislauf-Probleme, Lungenprobleme, und oft mehrere Probleme gleichzeitig. Auch bei Infektionen mit Sars, Mers oder der Influenza sind sie gefährdeter.

Hat es Sinn, sich jetzt noch gegen die saisonale Grippe impfen zu lassen?

Ja. Man kann kann damit auch eine Ko-Infektion mit Influenza und Covid-19 vermeiden. Diese Kombination wäre sicher noch gefährlicher. Abgesehen davon sollte man sich immer gegen die Influenza impfen lassen, insbesondere wenn man über 60 ist oder eine chronische Krankheit hat.

Sind Personen, die Covid-19 einmal hatten, danach immun?

Ich würde sagen, ja. Das sollte normalerweise so sein. Es scheint aber in Japan Fälle von Zweitinfektionen zu geben. Die Hintergründe kenne ich nicht. Es könnte an einer Immunschwäche des Patienten liegen oder an einer Veränderung des Virus, einer so genannten Escape-Mutante, so dass die erste Virusvariante nicht gegen die zweite schützt. Das wäre sehr bedrohlich, weil es auch den Nutzen eines Impfstoffes mindern könnte.

Ist aus dem Coronavirus etwas zu lernen? Epidemien gibt es ja immer wieder. Vielleicht kommt nächstes Jahr eine noch viel gefährlichere. Was müssten wir besser machen?

Meistens geht es um Viren, die aus dem Tierreich auf den Menschen übergehen. Je enger der Kontakt zwischen Mensch, Nutz- und Wildtieren ist, umso mehr nimmt das Epidemie-Risiko zu. Hinzu kommt die hohe Bevölkerungsdichte in vielen Städten insbesondere der Dritten Welt.

Was folgt daraus für ein kleines, aber nach außen extrem offenes Land wie Luxemburg?

In der gegenwärtigen Situation sollten sich zum Beispiel Betriebe Gedanken machen, wie sie Kontakte zwischen den Mitarbeitern reduzieren können und wer von der Belegschaft von zu Hause aus arbeiten kann. Maßnahmen sollten auch beim Besucherverkehr ansetzen. Besonders gefährdet sind Altersheime: Die vielen Besucher können eine echte Gefährdung für die Heimbewohner sein. Unter über 80-Jährigen kann die Sterblichkeit bis zu 20 Prozent erreichen.

IN EINER WELT IM WANDEL
HEIßT INVESTIEREN, SICH EINE
BESSERE ZUKUNFT ZU SICHERN



IMMOBILIENDARLEHEN NACH Maß

Sie möchten in Mietobjekte oder einen Zweitwohnsitz investieren? Wir unterstützen Sie bei der Umsetzung Ihres Immobilienprojektes.

In der Filiale, unter (+352) 42 42-2000 und bgl.lu



**BGL
BNP PARIBAS**

**Die Bank
für eine Welt
im Wandel**

Das Angebot unterliegt Bedingungen und gilt vorbehaltlich der Antragsannahme durch die Bank. Mehr zu den Konditionen in den Filialen. BGL BNP PARIBAS S.A. (50, avenue J.F. Kennedy, L-2951 Luxembourg, R.C.S. Luxembourg: B 6481) - Marketingmitteilung März 2020

Leitartikel

Es reicht

Ines Kurschat

Einen Sieg haben die Frauen auf jeden Fall davongetragen, die für diesen Samstag zum landesweiten *Fraestrik* aufgerufen haben. Egal, wie viele Frauen und Männer schlussendlich die Kundgebung vor Parlament besucht und wie viele wirklich die Arbeit niedergelegt haben. Denn mit dem Streik nach Schweizer Vorbild wollen die Initiatorinnen der Luxemburger Plattform Internationaler Frauentag auf die ungleiche und schlecht bezahlte Verteilung der Erziehungs- und Pflegearbeiten zwischen den Geschlechtern aufmerksam machen.

Das haben sie geschafft. Mit dem erstmalig in Deutschland ins Leben gerufenen, alle vier Jahre am 29. Februar begangenen *Equal Care Day* haben sie das Thema in die Schlagzeilen gehievt. Der Gedanke dahinter: Ein Mann braucht im Durchschnitt vier Jahre, um dieselbe Fürsorgearbeit zu leisten, die eine Frau in einem Jahr erledigt. Frauen erziehen, kochen, wachen, putzen, betreuen ohne Bezahlung nicht nur daheim, sie sind überdies stärker in Putz-, Pflege- und Betreuungsberufen vertreten; auch diese Tätigkeiten sind in der Regel unterbezahlt. Steuerlich bezuschusste *Crèches* und *Maisons relais* verringern zwar die Zeit, die berufstätige Frauen und Männern heute für Erziehungsarbeit insgesamt aufwenden müssen, aber die so gewonnene Freiheit ist zwiespältig: Dass Frauen Geld verdienen, wird

heute von Wirtschaft und Politik erwartet. Wer zuhause bleibt und auf Kind oder pflegebedürftige Angehörige aufpasst, riskiert im Alter eine kleine Rente oder sogar Altersarmut.

Frauen in Firmen und Führungsetagen bedeutet aber nicht, dass *sie* daheim nicht mehr aufräumt, bei den Hausaufgaben hilft oder das Essen kocht – die Familienarbeit kommt meist noch obendrauf. Zwar packen Männer zunehmend eine Hand im Haushalt an, aber nachweislich nicht im selben Umfang wie Frauen. Diejenigen, die es sich leisten können, delegieren die ungeliebten Arbeiten an Tagesmütter und Putzfrauen – in der Mehrheit wiederum Frauen.

Wenn Frauenorganisationen und Gewerkschaften also jetzt gemeinsam für eine faire Aufteilung und Bezahlung der Fürsorgearbeit kämpfen, ist das nur folgerichtig: Zum einen sind Frauen im OGBL in den Pflege- und Putzsparten stark vertreten. Zum anderen bildet die unbezahlte oder schlecht bezahlte Pflege- und Erziehungsarbeit erst das Fundament für die kapitalistische Gewinnmaximierung: Familienarbeit wird ins Private verlagert oder an Kindergärten und den Staat delegiert. Hauptsache, in der Unternehmensbilanz taucht sie nicht auf.

Die Zeit dafür, die ökonomischen Zusammenhänge stärker in den Blick zu nehmen, ist insofern günstig, als mit #Metoo, #JeSuisUneVictime und #Aufschrei weibliche Wut und die Kritik an patriarchalen Machtverhältnissen Momentum haben: Immer mehr Frauen (und zunehmend Männer) wollen ungerechte, erniedrigende, beschränkende Rollenzuschreibungen nicht länger hinnehmen. Auch wenn manch einer feministische Forderungen als verrückte Ideen humorloser Emanzen abkanzelt – Feminismus war immer Herrschaftskritik: gegen die systematische Benachteiligung/Ausbeutung eines (sozialen) Geschlechts, die mit biologistischen Bildern und Mythen rund um weibliche Reproduktion bis heute legitimiert, zementiert und reproduziert wird.

Dass Frauen und Männer sich der Erwartung verweigern und für echte Gleichheit auf die Straße gehen, passt selbstverständlich nicht jeder oder jedem; und vor allem denjenigen nicht, die wirklich etwas zu verlieren haben: die Männer, deren Egos es nicht aushalten, wenn Frauen Karriere machen und ihre vermeintliche Dominanz in Frage stellen, sowie die Unternehmen, die ihre soziale Verantwortung nicht wahrhaben wollen. Frauen sollen sich nicht so aufregen, sie hätten genug erreicht und jetzt reicht's doch mal, kommentieren sie verächtlich im Internet. Da haben wohl welche einen Nerv getroffen.

« Son Altesse Royale la Grande-Duchesse » devait visiter ce mercredi après-midi l'exposition de photos de l'ONG Stand Speak Rise Up ! qu'elle préside. Une exposition qui a lieu à la Belle Étoile et qui revient sur le premier forum, en mars 2019, de l'association luttant contre les violences sexuelles comme arme de guerre. Or, la grande-duchesse a annulé sa venue au centre commercial en dernière minute, officiellement pour ne pas faire mauvaise presse au projet. Dans son rapport sur la Cour, Jeannot Waringo avait constaté que le financement des association et fondation connexes n'était pas transparent. En parallèle, RTL confirma ce mercredi le départ à la retraite du maréchal de la Cour Lucien Weiler (CSV). jh

Sven Becker

blog

Personalie

Personalie

Politik

Politik

Politik

Soziales

Jean Asselborn,



le ministre socialiste des Affaires étrangères et de l'Immigration, était bien seul à Bruxelles, ce mercredi, lors du conseil extraordinaire des ministres de la Justice et de l'Intérieur sur la nouvelle crise migratoire qui se déroule actuellement en Grèce, après l'ouverture des frontières par la Turquie. « La situation dans le camp de Mória (sur l'île grecque de Lesbos, ndlr.) est catastrophique », constata Asselborn devant les journalistes (photo). Il demanda plus de solidarité avec la Grèce à ses pairs, « nous devons les aider concrètement ». Alors que les autorités grecques craignent une nouvelle vague d'arrivées de migrants par la mer et que les camps sur les îles sont déjà dramatiquement surchargés, Asselborn proposa d'en sortir au moins les enfants et les mineurs, selon une clé de répartition d'un jeune par demi-million d'habitants. Pour émettre un signal fort, il proposa dans la foulée que le Luxembourg accueille dix jeunes « dès demain ». Car, dit encore le ministre, « ce serait inhumain et non-européen » que de fermer les yeux. Ses propositions sont loin de faire l'unanimité parmi les 27. L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) lance ce jeudi un appel à une réponse humaine face à une nouvelle urgence : en cinq jours, elle a offert de l'assistance à plus de 2 000 migrants à la frontière. jh

Carole Dieschbourg,

ministre écolo de l'Environnement, du Climat et du Développement durable, a saisi la justice pour incitation à la haine et menaces après la publication, sur Facebook, de messages appelant à l'abattre. Le Parti pirate, tendance Goergen/Frères, avait publié une vidéo au goût douteux, montrant la ministre qui tire en premier, sur la bande originale de *James Bond*. En cause : l'ouverture de la chasse aux mouflons dans la région d'Echternach, car l'espèce importée d'ovins serait en surpopulation, mettant en péril l'équilibre des forêts. Durant le week-end, les réactions d'internautes furent nombreuses, plus de mille commentaires selon le député des Pirates Marc Goergen, dont certains appellent au meurtre de la ministre. Depuis lundi, les internautes les plus critiques ont publiquement fustigé ces dérives sur les réseaux sociaux, mais les Pirates ont mis plusieurs jours à réagir. « On peut avoir des opinions divergentes sur un sujet, écrit Carole Dieschbourg sur sa page Facebook mercredi. [Mais] il nous faut une culture du débat sain sans menaces et sans dérapages. C'est pourquoi j'ai décidé de transmettre ceci aux autorités. » Plusieurs collègues, tous partis confondus, se sont publiquement montrés solidaires avec Carole Dieschbourg. jh



Der blinde Fleck

Seit vergangenem September feiert das Parlament gemeinsam mit dem nationalen Geschichtsmuseum hundert Jahre allgemeines Wahlrecht in Luxemburg. Dazu haben beide Institutionen eine große historische Ausstellung im Nationalmuseum erstellt, die noch bis zum 9. September läuft und die die wichtigen Etappen des demokratischen Prozesses als Erfolgsgeschichte zeigt. Und vergangenen Freitag haben beide Institutionen ein internationales Kolloquium dazu abgehalten unter dem eher breiten Thema: *Allgemeines Wahlrecht in Luxemburg und in Europa*. Während anderthalb Tagen wurde über das Wahlrecht in Charkiw, im norddeutschen Bund oder in Österreich-Ungarn am Ende des Ersten Weltkriegs geredet. Oder über die Frage, ob Frauen konservativer wählen als Männer und damit die Monarchie in Luxemburg 1919 retteten oder auch über die Architektur des Parlamentsgebäudes auf dem Krautmarkt, das Jean Hamilius (DP) einmal als „Kleng Annexe vum Palais“ bezeichnete. Doch am Ende stellte Historiker Michel Pauly fest, dass er sich wundere, warum eigentlich ein Bogen um das Thema Ausländerwahlrecht gemacht wurde. Immerhin war angekündigt, über das allgemeine Wahlrecht in Luxemburg zu reden und es sei ein Faktum, dass derzeit knapp die Hälfte der 600 000 Einwohner des Großherzogtums nicht mitbestimmen könnten. Auch andere Forscher verwiesen auf diesen blinden Fleck des Kolloquiums, der manche Kritiker bereits gegenüber der historischen Schau im Museum anbrachten. ps

De la famille au sens large



Bien que la politique du gouvernement luxembourgeois soit « exemplaire », insiste le président de la Commission consultative des droits de l'homme, Gilbert Pregno (à gauche sur la photo, TPC), des améliorations restent toujours possibles. La CCDH s'est donc autosaisie pour analyser les procédures en matière de droit au regroupement familial des bénéficiaires de protection internationale (BPI) et a présenté ses conclusions en la matière ce lundi. Sur les quelque 4 000 personnes ayant obtenu le statut de BPI ces cinq dernières années, il y a eu 1 688 demandes de regroupement familial (une demande par membre de la famille), dont 80 pour cent ont été accordées. « Faire venir leur famille est une priorité pour la plupart des BPI, et cela leur facilite l'intégration », selon Pregno. Mais en pratique, la procédure est aussi restrictive et stressante. Ainsi, à partir du jour d'obtention du statut, le demandeur n'a que trois mois pour faire venir sa famille et les frais (papiers, voyages) sont élevés. Surtout, la notion de famille inscrite dans la loi est très étroite et ethnocentriste, selon la conception d'une famille nucléaire. Le CCDH demande au gouvernement de revoir ces définitions et d'élargir le droit aux familles au sens plus large et de l'étendre e.a. aux couples LGBTI ou vivant en union stable. jh

Mandatstrennung, Baby!

Es ist eine leidige Debatte: Seit Jahrzehnten fordern nahezu alle Parteien eine Aufhebung der Doppelmandate. Passiert ist bis dato nichts. Den politischen Jugendorganisationen des Landes reicht es jetzt mit den leeren Versprechungen in den Wahlprogrammen. Sie üben den nationalen Schulterschluss in einer gemeinsamen Kampagne und fordern die gesetzliche Mandatstrennung bis zum Superwahljahr 2023. CSJ, Jonk Demokraten, Jonk Sozialisten, déi jonk gréng, ADRenanlin, Jonk Piraten und Elo (Déi Lénk Jeunes) haben dazu am vergangenen Montag eine Petition beim Parlament eingereicht, die ihr Anliegen bekräftigt. Demnach soll ein Abgeordneter nicht gleichzeitig auch Schöffe oder Bürgermeister einer Gemeinde sein können. Abgeordneten- und Bürgermeisteramt sollen zudem in Zukunft professionalisiert und in Vollzeit ausgeübt werden. Die jungen PolitikerInnen erwarten sich dadurch ein stärkeres Parlament, das den Herausforderungen der Zeit gerecht wird. Die Petition der Jugendparteien kann (nach Prüfung in der Kommission) ab dem kommenden Freitag unterzeichnet werden. Staatsminister Xavier Bettel (DP) hat überdies zu Beginn des vergangenen Jahres die Parteien zu einer offiziellen Stellungnahme zum gleichen Thema gebeten. Die Parteien haben ein Jahr gebraucht, um ihre Wahlprogramme abzuschreiben und dem Premier zu antworten, dass sie doch eigentlich ebenfalls für ein Ende der Doppelmandate sind. ps

Verwirrung um Adapto

Ab 1. März war nicht nur der reguläre öffentliche Transport gratis, sondern auch der Behinderten-Rufdienst Adapto ist seitdem kostenfrei zu bestellen. Doch die an sich gute Nachricht sorgt bei Betroffenen nicht für Begeisterung: Zum einen haben sie sich das Zugeständnis, auch den Behinderten-Busdienst gratis zu bekommen, erst mit einer Petition und öffentlichem Druck selbst erstreiten müssen. Zum anderen sorgt die Umsetzung für Unmut: Denn die Mobilitätszentral, über die auch Mobilitätsbeschränkte einen Transporter anfragen können, ist meistens besetzt. Das geht aus einer parlamentarischen Anfrage des ADR-Deputierten Jeff Engelen hervor. Außerdem scheint nach wie vor nicht klar, wer denn nun Anrecht hat, weil mit dem Gratistransport auch die Behindertenfahrausweise neu beantragt werden müssen. Epilepsie zum Beispiel berechtigt nicht per se zur Nutzung des Adapto. Das Kollektiv 1329 (hervorgegangen aus gleichnummierierter Petition) kritisiert zudem, der Oberste Behindertenrat sei, wie bereits in der Vergangenheit, zu spät um seine Meinung gefragt worden und hätte daher kaum Zeit gehabt, sich fundiert zum neuen Zulassungsverfahren zu äußern. ik

Rectificatif

En 2018, il s'est vendu, d'après le magazine *Brand Eins* de février 2020, 4,6 millions de casques VR des principaux fournisseurs de par le monde, alors que les ventes de *smart-phones* s'élevaient, elles, à 1,4 milliard la même année.

Le renouveau par hasard

Lors de son congrès de ce dimanche 8 mars, le LSAP élira le pragmatique Yves Cruchten comme nouveau président

josée hansen

Journée des femmes Maxime Miltgen l'avait imaginé tout à fait autrement. Le congrès ordinaire du LSAP, lors duquel devait avoir lieu l'élection d'un successeur à Franz Fayot (devenu ministre de l'Économie début février) à la présidence du parti fut fixé au 8 mars, Journée internationale de la femme, afin de symboliser encore mieux le fait que le parti socialiste, si souvent décrit comme machiste, allait élire une femme à sa tête. Francine Closener, ancienne secrétaire d'État e.a. à l'Économie, au Tourisme et à la Défense, venait d'intégrer le Parlement début décembre, en remplacement de Marc Angel (qui a rejoint le Parlement européen), et s'était portée candidate au poste. Elle serait devenue la deuxième femme à diriger le parti, quarante ans après Lydie Schmit à la fin des années 1970. « Nous avons réfléchi à tout un concept autour de l'égalité des chances, je devais tenir mon premier discours en tant que présidente des Femmes socialistes, et nous avons préparé une motion [*Gleichberechtigung ist sozial(istisch)*] que le congrès devrait adopter », raconte Miltgen. Le bureau du congrès sera même entièrement féminin. Mais le 20 février, patatras ! Closener informe via sa page Facebook que son mari est gravement malade et qu'elle compte lui accorder toute son attention – et retirer sa candidature pour la présidence.

Maxime Miltgen ne désespère pas pour autant : à 26 ans, elle conjugue études de droit à l'Université du Luxembourg et poste à mi-temps dans la communication du ministère de l'Intérieur (dirigé par la socialiste Taina Bofferding), comme responsable des réseaux sociaux et des événements. Plus donc, depuis l'automne, la présidence des Femmes socialistes, qui sont traditionnellement une rampe de lancement pour les femmes. « J'ai glissé dans le militantisme politique par hasard, lorsqu'on m'a proposé d'aider dans la campagne électorale pour les législatives de 2018 », se souvient-elle. C'était dans la circonscription Centre, elle a aidé à coller des affiches et à organiser les stands et les meetings. De fil en aiguille, elle se retrouve à la tête de la section féminine, qui affiche plus de 1 700 membres et est fière de compter deux ministres (sur les six socialistes au gouvernement Bettel/Kersch/Bausch), sans que sa présidence n'ait encore trop été communiquée – cela le sera dimanche lors du congrès, avec son premier discours. « Mon ambition serait de... » (elle fait une pause), comment dire ça correctement vis-à-vis de la presse ? De 'mettre le feu...' ». Miltgen esquisse un sourire. Avant d'affirmer que l'égalité entre les sexes – encore un ressort ministériel assuré par une jeune socialiste, Taina Bofferding toujours –, devrait être une préoccupation de tout le monde, femmes et hommes confondus. « Et puis, on affiche si fièrement la

« Il ne faut pas se leurrer, dit-il, si on perd des élections, on l'a toujours mérité ! » Pour Georges Sold, il est évident que le LSAP est le maillon faible de l'actuelle majorité

nouvelle parité de notre groupe parlementaire, mais il ne faut pas trop pavaner : c'est un peu un hasard quand même... » Trois hommes qui ont accédé à d'autres postes (Marc Angel député européen, Alex Bodry conseiller d'État et Franz Fayot ministre) ont ouvert la voie aux prochains élus, qui furent à chaque fois des femmes : Francine Closener, Simone Asselborn-Bintz et Cécile Hemmen. Donc la fraction socialiste se compose désormais de cinq femmes et cinq hommes : un équilibre entre les genres, mais pas vraiment de rajeunissement. Ni de grande diversité idéologique.

Aller au charbon En parallèle au désistement de Francine Closener, le député Yves Cruchten s'est dit prêt à reprendre la présidence du parti. Jusqu'à la fin du délai de soumission des candidatures, le 24 février, il fut le seul à lever la main. Le soir même, il se dit confiant qu'il pourrait assurer ce rôle bénévole à côté de son poste de député, parce qu'il n'a plus d'autre mandat et qu'il jouit d'un congé politique à son poste de secrétaire communal à Steinfort. À 45 ans, Cruchten connaît bien le parti pour en avoir été le vice-président et le secrétaire général durant les années zéro et dix. Plus pragmatique que politique, Cruchten regrette sur le plateau de *RTL Tele Lëtzebuerg* que le parti se perde trop souvent dans des « discussions idéologiques », alors que ce que les gens demandent, ce seraient des solutions concrètes à leurs problèmes, en premier lieu celui du logement abordable.

Dans ce domaine, le maire socialiste de Diekirch Claude Haagen vient, lui, d'opter pour

une approche radicale en multipliant la taxe foncière sur les terrains constructibles laissés en jachère depuis des décennies par le facteur vingt. À voir si cela convainc les propriétaires des 42 parcelles concernées de vendre. Ou de ne plus voter socialiste (le LSAP y a la majorité absolue depuis 2017).

Pas de choix Le plus étonnant est que le LSAP, jadis si fier de sa culture du débat et de ses disputes internes, n'a même plus de choix entre deux candidats à la présidence, qui pourraient s'affronter sur le plan des idées. Même le CSV est désormais plus animé, ayant préféré le provocateur sans mandat politique Frank Engel au charmant échevin de la capitale et député Serge Wilmes ; tous les deux avaient fait la tournée des sections pour convaincre les délégués. Le congrès socialiste de dimanche au Käerjenger Treff promet d'être ronronnant, avec une succession de discours de tout ce que le parti a de prestigieux (le président ff Dan Biancalana, le président de la fraction Georges Engel, le vice-Premier ministre Dan Kersch ou le commissaire européen Nicolas Schmit) en matière, avant le discours d'Yves Cruchten.

« Bien sûr qu'il est dommage qu'il n'y ait qu'un seul candidat à la présidence du LSAP », concède aussi Georges Sold, le président des Jeunesses socialistes, qui plaident, comme les FS, pour une double présidence, paritaire, comme chez les Verts ou les socialistes allemands. « Mais l'engagement du parti est benévole. Un président doit non seulement être proche des militants et donner le la, mais il doit aussi assumer tout ce qui foire », du mauvais résultat aux élections à la politique de la majorité, qui est forcément toujours un compromis entre les partenaires. « Et puis c'est dans l'air du temps que l'engagement des gens diminue, constate Sold. On vit dans un monde sur abonnement, qu'on peut annuler à tout moment. Plus personne ne veut s'engager durablement, on voit bien que toute la vie sociale en souffre », note l'étudiant Sold. C'est ce que la Chaire parlementaire de l'Uni.lu appelle une tendance forte à l'individuation, qui profiterait plutôt aux partis libéraux et aux jeunes formations politiques. Toujours selon l'Uni.lu, le LSAP avait l'électorat le plus âgé en 2018, davantage que le CSV et l'ADR : plus de la moitié des électeurs socialistes avaient plus de cinquante ans ; 31 pour cent même plus de 65 ans.

Quel renouveau ? En janvier 2018, une *Tri-bune libre* signée par une dizaine de « jeunes » socialistes avait provoqué l'ire de la direction du parti : « D'LSAP nei denken ! D'LSAP nei opstellen ! » demandaient Taina Bofferding, Franz Fayot, Gabriel Boisanté ou Jimmy Skenderovic, parmi d'autres. Deux ans plus tard, les uns ont

Zufallsgespräch mit dem Mann in der Eisenbahn

Biotanktourismus der zweiten Generation

Romain Hilgert

Als mutig und zukunftsweisend stellten dieser Tage zwei grüne Minister den *Integrierte[n] nationale[n] Energie- und Klimaplan* vor. Bescheidener handelt es sich um die Ausführungsbestimmung zu einer EU-Verordnung, die „ein zuverlässiges, inkludierendes, kosteneffizientes, transparentes und berechenbares Governance-System für die Energieunion und für den Klimaschutz“ vorschreibt (S. 1), also europäische Firmen im Konkurrenzkampf gegen die amerikanische und chinesische Konkurrenz stärken soll. Der Plan ist in demselben abstoßenden Technokratenjargon wie die Verordnung verfasst.

Der nationale Klimaplan verspricht „ein Energieeffizienzziel von 40-44%“ bis 2030 (S. 10). So soll die Umwelt geschont und der Anteil des zirkulierenden konstanten Kapitals an den Produktionskosten wieder gesenkt werden. Man hört schon im zweiten Akt die Handelskammer über den dadurch mechanisch wachsenden Anteil des variablen Kapitals, die relativ steigenden Lohnkosten, jammern.

Durch die Erhöhung des Anteils „erneuerbarer Energien auf 25%“ (S. 35) soll die Handelsbilanz entlastet, die Abhängigkeit von arabischem Öl, russischem Gas und deutschem Strom vermindert werden. Dass dabei die Treibhausgasemissionen und die Klimabelastung vermindert würden, erscheint in den technischen Ausführungen des Klimaplan fast als angenehme Nebenerscheinung.

Während zwei Jahrhunderten mussten die Unternehmen die direkt der Umwelt entnommenen und dorthin abgeführten Produktionsbestandteile kaum oder gar nicht in ihren Bilanzen führen, im Yoga-Lehrgang „Anthropozän“ genannt. Die drohende Erschöpfung der oft kostenlosen Ressourcen und Senken legt nun einen Produktionsumbau nahe. Seit ihrem Regierungsantritt besteht der historische Auftrag der Grünen darin, einen Produktionsumbau zu legitimieren, der die Produktionsverhältnisse nicht antastet.

Wenn zwecks internationaler Wettbewerbsfähigkeit entschieden wird, dass die subalternen Klassen die Kosten des Umbaus tragen sollen, liefern die Grünen die nötige Verzicht- und Erlösungsideologie. Der Aufstand von Automobilclub, Verbraucherschutzverein und Geschäftsanwälten der CSV bestätigt sie nur in der Auffassung, dass sie das auserwählte Volk des wirtschaftlichen und gesellschaftlichen *Gattopardismo* sind, auch „Nachhaltigkeit“ genannt.

Doch keine Not, selbst Dürren, Orkane und Überschwemmungen sind zu schrecklich, um nicht ein Geschäft daraus zu machen. Um Zinsen und Kommissionen auf dem weltweit zum Produktions- und Zirkulationsumbau nötigen Kapital zu verdienen, soll laut Klimaplan „Luxemburg zu einem weltweit führenden Anbieter von Investmentfonds in den Bereichen Energieeffizienz und Erneuerbare Energien, sowie der internationalen Klimafinanzierung“ (S. 9) werden. Mit „Elektromobilität, Biokraftstoffe[n] der zweiten Generation, grüne[m] Wasserstoff“ (S. 12) soll die Automobil- und ihre nationale Zulieferindustrie gerettet werden – und, wer weiß, vielleicht sogar der grüne Tanktourismus der zweiten Generation.

fait carrière et les autres (comme Skenderovic, qui fut président des Jeunesses socialistes) ont tout plaqué. Depuis plusieurs années, les jeunes du LSAP surtout demandent un renouveau au parti. « Nous risquons vraiment de devenir le parti des vieux hommes blancs (*alte weisse Männer*) », estime aussi Max Leners vis-à-vis du *Land*. Le juriste a travaillé comme assistant pour Franz Fayot, au groupe parlementaire et dans son cabinet d'avocats, et se démarque depuis plusieurs mois par ses prises de positions publiques, via tribunes dans la presse quotidienne, bien plus radicalement à gauche que la ligne officielle du parti. Pour une politique fiscale pénalisant la spéculation foncière par exemple, pour une politique urbanistique plus cohérente ou contre la politique des Verts en matière de Justice. Il demande des visions aux politiques, et un peu d'audace socialiste dans les domaines du logement, de l'équité fiscale ou du climat. Leners n'est pas membre des Jeunesses socialistes et ne suivra pas Fayot dans un ministère (contrairement à un autre (ancien) jeune, Christophe Schiltz, qui l'a rejoint comme chef de cabinet à la Coopération), mais s'implique dans le *think tank* socialiste qu'est la Fondation Robert Krieps. Leners y deviendra le secrétaire aux côtés du nouveau président Marc Limpach (succédant à Ben Fayot). « Je veux contribuer à stimuler non seulement le parti, mais aussi l'idée socialiste », affirme-t-il.

Chocs Le soutien des PME, l'éducation et le logement sont trois des sujets que les Jeunesses socialistes ont défini comme prioritaires pour leurs actions. « Mais en premier lieu, nous sommes rassurés d'avoir digéré tous les chocs des dernières années », affirme Georges Sold. En premier lieu

les mauvais scores aux élections communales (avec la perte de beaucoup de grandes villes, comme Esch-sur-Alzette), législatives (moins trois sièges) et européennes (légère hausse de 0,44 pour cent seulement). Puis les changements personnels qui se suivirent à un rythme endiablé, pas tous forcément prévus d'emblée (comme la démission d'Etienne Schneider). Sold a voulu d'abord réanimer, puis consolider les Jeunesses socialistes disloquées, leur fonctionnement et leur lien avec le parti, avant d'attaquer les revendications politiques. Mais il est fier que l'idée de la gratuité des transports publics ait été évoquée en premier par les JSL, qui militent aujourd'hui pour un référendum sur la monarchie, l'obligation des restaurateurs de mettre une carafe d'eau gratuite à disposition de leurs clients ou l'interdiction de la fourrure au Luxembourg.

« Il ne faut pas se leurrer, dit-il, si on perd des élections, on l'a toujours mérité ! » Pour Sold, il est évident que le LSAP, bien que ou parce qu'il est au gouvernement « depuis toujours » est le maillon faible de l'actuelle majorité. D'ailleurs il avait plaidé pour le retrait du LSAP sur les bancs de l'opposition en 2018. L'alliance avec le DP serait nocive sur des sujets essentiels aux yeux des JSL, comme le logement : « Les libéraux sont des propriétaires immobiliers, ils n'ont aucun intérêt à en rendre l'accès plus accessible ! » Mais il est aussi persuadé que, une fois que les citoyens sentiront encore plus brutalement les conséquences de la politique libérale, ils se tourneront à nouveau vers des partis plus à gauche, qui veulent développer l'État et ses missions de service public. C'est pour cela, estime-t-il, qu'il est temps que le LSAP devienne à nouveau 'plus de gauche' ».



Georges Sold, président des Jeunesses socialistes, et Maxime Miltgen, nouvelle présidente des Femmes socialistes



Srel-Prozess: Wie Geheimagenten auf Geschichten im Hollericher Cat Club hereinfliegen

Die Verschwörung

Pol Schock

Trio Ein Mann steht allein im Raum. Er trägt einen schwarzen Mantel über seinem Anzug mit Krawatte, in der linken Hand hält er eine Aktentasche. Seine Haltung ist aufrecht. Er blickt durch seine randlose Brille zum Richterpult aus massivem Holz. Dann nach oben zu den fünf Bögen, die das Dach des sakralen Justizpalasts halten. Und schließlich zum Presse- und Zuschauerbereich. Keine Mimik.

Von der Seite nähern sich zwei Personen. Ein etwas kleinerer Mann mit spärlicher Kopfbehaarung und rundlichem Gesicht. Er trägt ebenfalls Anzug und Brille. Und ein Mann mit Anzug, ohne Krawatte. Er hat einen Fünftagebart, ist von sportlicher Statur, aber mit leichtem Bauchansatz.

Der Mann mit der randlosen Brille zeigt auf den Zuschauerbereich. Unter seinem Mantel kommt ein Stützverband an seiner rechten Hand zum Vorschein. „Komm, mir setzen es esou, dass mir och erauskommen, wa mir no vir geruff ginn.“ Die beiden anderen folgen der Anweisung.

Marco Mille, Frank Schneider und André Kemmer stehen an diesem Tag vor Gericht, angeklagt für Vorfälle, die mittlerweile 13 Jahre zurückliegen. Das Gericht muss darüber entscheiden, ob die Abhöraktionen im Januar 2007 gegen den Geschäftsmann Loris Mariotto rechtens waren oder nicht. Ob die drei Angeklagten dafür eine Genehmigung hatten oder nicht. Ob der Nachrichtendienst eigenmächtig handelte oder nicht. Das ist die formal-juristische Fragestellung im Prozess, der im Gerichtssaal TL 1.10 vor der zwölften *Chambre correctionnelle* verhandelt wird. Der symbolische Gehalt des Prozesses ist zweifellos höher. Die Abhöraktionen sind eingebettet in eine politische Vor- und Nachgeschichte. Die Vorgeschichte lautet *Bommeleëer*-Affäre – die Serie von 18 terroristischen Bombenanschlägen Mitte der 1980-er-Jahre, die bis heute nicht aufgeklärt sind. Und das politische Nachspiel lässt sich vereinfacht so zusammenfassen: der Sturz von Staatsminister Jean-Claude Juncker.

No Bullshit „Ich erinnere daran, dass im Gerichtssaal nicht gefilmt oder mitgeschnitten wird“, sagt der Vorsitzende Richter. Es sind die ersten offiziellen Worte des Srel-Prozesses. Und was auch als passable *Stand-up*-Nummer in einer spätabendlichen *Comedyshow* durchgehen könnte, ist der bittere Ernst des Richters Thill. Auf nichts anderes deutet sein strenger Tonfall und sein regungsloser Blick hinter seiner Brille hin – ein ähnlich rahmenloses Modell wie bei Marco Mille. Als Laurent Ries, der Anwalt des Angeklagten Schneider, wenig später zögert und nicht weiß, ob er nun einen Zeugen aufrufen will oder doch nicht, sagt Richter Thill mit gleicher Strenge: „Das entscheidet immer noch das Gericht.“ Das Machtverhältnis ist damit gleich zu Beginn geklärt.

Die Verteidigung hat dabei nicht weniger als neun Aktenordner zur Verhandlung mitgebracht, die Maître Niedner (Anwalt von Marco Mille) demonstrativ auf den Bänken ausbreitet. Trotz des geringen Tatbestands ist demnach über die Jahre eine Unmenge an Material gesammelt worden, so die Botschaft der Verteidigung. Und es ist der Anwalt von André Kemmer, Maître Urbany, der auf diesen Umstand hinweist. Wie lange noch soll dieser Prozess andauern, sagt er in Anlehnung an Ciceros berühmten rhetorischen Kniff und wirft gleichzeitig seinen Schal aus Hermelinfell so elegant über seine Robe nach hinten, wie es eigentlich nur dem Model Gigi Hadid gelingt. Maître Urbany fordert, dass dieser Prozess „sofort“, noch hier und heute endet, da der „*délai raisonnable*“ überschritten sei. Insbesondere deshalb, weil der Hauptzeuge, Jean-Claude Juncker, schon 2012 zu Protokoll gab, sich nicht mehr an die Ereignisse Ende Januar 2007 erinnern zu können. Es gehe aber um die „Meemoach“ von Juncker, so Urbany mit ausgestrecktem Zeigefinger. Maître Niedner nickt, Staatsanwalt Jean-Jacques Dollar geht unbeteiligt durch seine Akten. Dann kommt Urbany zu seinem eigentlichen Argument: „Je suis absolument convaincu que Monsieur Juncker a ordonné l'écoute sur Monsieur Mariotto!“ Er schlägt bei jedem Wort mit der Faust auf das Pult, so dass das Mikrofon übersteuert. Sein Klient könne nicht verantwortlich gemacht werden – nein, der ehemalige Staatsminister Juncker müsse eigentlich auf der Anklagebank sitzen.

Zweiter Akt „Gudde Moien Här Juncker“, ruft ein Sicherheitsbeamter durch die Flure des Justizgebäudes. Juncker wird umringt von Fotografen, schüttelt Hände und verteilt Küsschen an PressesprecherInnen und Journalistinnen. Als wäre er immer noch im Amt. Als wäre er immer noch Staatsminister. Als wäre seit 2007 keine Zeit vergangen. Doch Richter Thill lässt den Zeugen Juncker warten und will etwas überraschend zunächst die Angeklagten zu Wort kommen lassen.

Während Schneider mit zurückhaltender Stimme erklärt, dass er überhaupt nicht verstehe, warum er eigentlich hier steht, ist es André Kemmer, der Richter Thill Auskunft gibt, wie es eigentlich zu einer Beschattung von Loris Mariotto kam. Die Geschichte geht so: Kemmer und Mariotto lernen sich in den Neunzigerjahren kennen und schätzen, werden Freunde. Sie gehen gemeinsam Tauchen, verbringen Abende miteinander, vermischen jedoch laut Kemmer nie Privates und Berufliches. Das ändert sich an einem Dezemberabend 2005 im Cat Club in Hollerich. Mariotto gesteht Kemmer ein Geheimnis. Er wisse von einem verschwörerischen Gespräch zwischen Großherzog Henri und Jean-Claude Juncker. Beide hätten im Palais über die Bombenleger geredet. Mehr noch: Über die Implikation der großherzoglichen Familie in die Attentate und über die Schaffung von Alibis. Der Clou: Das Gespräch sei mitgeschnitten und auf CD-Rom gebrannt worden und sei nun über Mitarbeiter des Hofes in die Hände von Mariotto gelangt. Kemmer zweifelt nicht am Wahrheitsgehalt der Aussage seines Freundes und sucht am folgenden Tag das Gespräch mit seinen Vorgesetzten: Frank Schneider und Marco Mille. Das Trio ist sich einig: Sie müssen den Chef informieren.

Juncker unchained Das Gespräch mit Staatsminister Juncker verläuft jedoch enttäuschend, reich an Demütigungen für die Agenten des Nachrichtendienstes. Juncker sei „nicht fit“ gewesen und soll „sehr ausfallend“ und „beleidigend“ geworden sein, so der übereinstimmende Tenor aller Beteiligten, den auch Juncker nachher im Zeugenstand nicht bestreitet. Der Staatsminister habe ein konspiratives Gespräch mit dem Großherzog verneint, gab den Agenten dennoch unmissverständlich den Auftrag: „Bréngt mir dë CD!“

An dieser Stelle tritt Marco Mille als zentraler Akteur in die Handlung der Geschichte. Denn, wie Mille dem Richter sagt, empfand er das Verhalten von Juncker als „verdächtig“. Nach dem Motto: So reagiert doch niemand, der nichts zu verbergen hat. Also setzten die Drei vom Dienst alles daran, in den Besitz des Gesprächs auf der CD zu gelangen, im Glauben einer großen Spur nachzugehen. Über den Zeitraum eines ganzen Jahres versuchten sie Mariotto zu bearbeiten. Lange vergeblich. Bis zum Freitag, den 26. Januar 2007. An diesem Tag kam es in der Küche im Haus von Mariotto schließlich doch zu einer Übergabe. „Vill Spaß beim Entschlüsseln“, soll er zu Kemmer gesagt haben.

Doch zur Enttäuschung des Trios war auf der CD keine Audiodatei zu finden. Nichts. Die Agenten hätten es dabei belassen können. Doch sie waren „rosen“, wie Mille sagt. Sie wollten die Sache nicht auf sich sitzen lassen. Für Mille gab es nur zwei Erklärungen, wie er dem Richter mitteilt: Entweder Mariotto wollte den Geheimdienst manipulieren und auf eine falsche Spur im Bombenlegerdossier bringen, oder es sei vielleicht doch alles wahr, was der Geschäftsmann erzählte. Dass Mariotto möglicherweise nur bluffte und die Agenten reingelegt wurden, schien Mille nicht in Betracht gezogen zu haben, jedenfalls sagt er vor Gericht nichts davon.

Der Direktor des Srel war gewillt zu handeln. Er rief Juncker an, klärte ihn über den Stand der Dinge auf und forderte umgehend eine „*procédure d'urgence*“, um Mariotto beschatten zu dürfen. Ein solches Vorgehen ermöglicht, laut Mille, eine unmittelbare Abhöraktion, bei der anders als üblich drei Richter die Aktionen erst im Nachhinein genehmigen. Juncker soll mündlich eingewilligt haben, so Mille. Als ein Telefonat zwischen Kemmer und Mariotto mit einem Spionagehandy, das heimlich das Gespräch mitschnitt, jedoch nichts ergab, rief Mille erneut bei Juncker an und forderte die Genehmigung für weitere ausführliche Abhörungen. Auch das habe Juncker mündlich genehmigt, so Mille. „Wir haben uns erhofft, dass Mariotto uns Hinweise lieferte zum Inhalt der CD.“ Das Trio sei der Überzeugung gewesen, dass es um eine Angelegenheit von nationaler Sicherheit ging.

Mille empfand das Verhalten von Juncker als „verdächtig“. Nach dem Motto: So reagiert doch niemand, der nichts zu verbergen hat

Doch auch diese Beschattungen ergaben nichts, wie der Geheimdienstdirektor nach dem Wochenende nüchtern zur Kenntnis nehmen musste. Er ließ die Abhöraktion abbrechen und bat um ein Gespräch mit Juncker. Eine schriftliche Genehmigung *à posteriori* für die Beschattung ließ er sich von den drei Richtern nicht geben. Warum? Weil die Aktion so schnell und ergebnislos abgebrochen wurde, so Mille. Er hielt es nicht für nötig.

Warum nur ließ er anschließend das Gespräch mit Juncker mittels präparierter Uhr mitschneiden, will Richter Thill wissen. Selbst wenn die Angelegenheit verjährt ist, bezeichnet der Richter den Vorfall als „*extrêmement grave*“. Mille sagt, er habe Misstrauen gegenüber Juncker gehegt. Zum einen, da das erste Gespräch mit Juncker über die CD dermaßen demütigend war. Und zum anderen, da Juncker möglicherweise doch mehr über die Bombenlegeraffäre wusste. Mille sagt es nicht direkt, aber er war wohl der Überzeugung, dass Juncker in die Bombenlegeraffäre verwickelt gewesen sein könnte. Und er wollte sich absichern. Für alle Fälle. Also verschworen sich die drei Geheimdienstagenten gegen den Staatsminister.

Auftritt Juncker „Da géif ech elo den Zeien Jean-Claude Juncker oprufen“, sagt Richter Thill. Getschel. Es ist der Moment, auf den wohl der Großteil der rund 50 Zuschauer gewartet hat. Die Tür öffnet sich. Juncker betritt mit Sicherheitspersonal den Gerichtssaal, geht nach vorne in den Zeugenstand und grüßt vorher durch einen dezenten Wink alle Anwesenden im Raum. Juncker spricht klar und

deutlich, erklärt aber, dass er keine Erinnerung an die Telefongespräche mit Marco Mille habe. Laut seiner Agenda hatte er an diesem Wochenende auch andere Dinge zu tun, zum Beispiel den Vorsitz der Eurogruppe vorzubereiten.

Aber: „Ich war fest entschlossen, Mariotto abzuheören. Ich wollte wissen, was auf dieser CD ist“, so Juncker. Gerade deshalb hätte er sich doch an eine erteilte Genehmigung erinnern müssen, so die Argumentation des früheren Staatsministers. Der Richter will Juncker damit nicht so einfach durchkommen lassen. Warum Juncker die *Ecoute* denn nicht einfach angeordnet habe, wenn er doch so entschlossen war? Weil es nicht sein „Job“ gewesen sei, das zu entscheiden, sondern die Aufgabe des Direktors des Geheimdienstes, so Juncker. Und warum hat er nicht nach dem Vieraugengespräch mit Mille reagiert, immerhin gehe doch aus den Uhr-Aufzeichnungen hervor, dass beide sich bewusst waren, im Unrecht gewesen zu sein. Im Nachhinein sei man immer schlauer, so Juncker. Er glaubt, damals überzeugt gewesen zu sein, dass es sich lediglich um direkte Gespräche zwischen den Srel-Agenten und Mariotto handelte, die mitgeschnitten wurden und nicht um eine umfassende Abhöraktion. Laut Juncker habe es dafür keine Autorisierung gebraucht, so die leicht abenteuerliche Argumentation des früheren Premiers.

Bei dieser Erklärung belässt es der Vorsitzende Richter. Er will dann aber noch wissen, warum Juncker Mille nie wegen dessen illegaler Aufzeichnung anzeigte, nachdem André Kemmer kalte Füße bekam und Juncker die Missetat beichtete. Um dem Ruf des Luxemburger Geheimdienstes nicht zu schaden, so Juncker. Und: „Ich war immer der Überzeugung, es sei eine Angelegenheit zwischen Herrn Mille und mir gewesen.“ Eine Männersache also. Kein illegal aufgezeichnetes Gespräch eines Staatsministers.

Die Anwälte haben keine weiteren Fragen an den früheren Staatsminister im Zeugenstand. Juncker dreht sich um, reicht zuerst dem Angeklagten Schneider die Hand. Dann Staatsanwalt Dollar. Dann dem Angeklagten Mille. Dann Maître Urbany. Verteilt einer Pressesprecherin Küsschen. Und ist ab. Sitzung vorbei.



Der große Auftritt des Zeugen Jean-Claude Juncker

EU und die Flüchtlingsfrage

Krieg gegen Zivilisten

Cem Sey, Berlin

Tausende Flüchtlinge strömen aus allen Ecken der Türkei an die griechische Land- und Seegrenze. Die griechischen Behörden versuchen, sie mit Gewalt zurückzudrängen. An der Südost-Grenze der EU entstehen Bilder des Chaos und die EU-Kommissionschefin Ursula von der Leyen sagt, es sei Zeit für „ein Handeln auf Grundlage unserer Werte“. Die Werte kann man sich nicht freiwillig aussuchen. Sie sind im EU-Vertrag festgehalten: „Achtung der Menschenwürde, Freiheit, Demokratie, Gleichheit, Rechtsstaatlichkeit und die Wahrung der Menschenrechte einschließlich der Rechte der Personen, die Minderheiten angehören.“

Doch das Auftreten der griechischen Behörden, in diesem Fall als Vertreter der EU, stellt genau diese Werte infrage. Eindeutig konzeptlose griechische Polizisten feuern mit Tränengas, dann mit Plastikkugeln und schließlich mit echten Kugeln auf Flüchtlinge. Athen schickt seine Armee zu einer „Truppenübung mit echter Munition“ – gegen unbewaffnete Menschen, die nichts mehr besitzen, außer einer kleinen Hoffnung.

Es gibt Tote und Verletzte. Auf Videos sind Frauen und Kinder zu sehen, die panisch schreiend und ziellos herumrennen. Der griechische Regierungssprecher, nennt diese Bilder „Fake News“ und macht dabei nicht den Eindruck eines verantwortlich handelnden Europäers, sondern erinnert eher an den lügenden Informationsminister des irakischen Diktators Saddam Hussein. Mit der Achtung der Menschenwürde, mit Rechtsstaatlichkeit und Menschenrechte hat das nichts mehr zu tun.

Die Drohungen des Erdogan-Regimes sind seit Jahren bekannt

Dennoch bevorzugt die EU, den Kopf in den Sand zu stecken. Die EU-Innenminister trafen sich Mittwoch in Luxemburg und stärkten den Chaoten in Athen noch den Rücken. Griechenland erledige die Aufgabe des Schutzes der EU-Außengrenzen sehr gut, sagte Deutschlands Innenminister Horst Seehofer. Selbst die griechische Entscheidung, das Asylrecht, mir nichts dir nichts, außer Kraft zu setzen, sei „in Ordnung“, so Seehofer. Nur Außenminister Jean Asselborn hielt dagegen.

Warum stehen EU-Politiker wie ein Haufen Dilettanten da? Die Antwort ist einfach: Weil sie Geisel eigener geopolitischen Vorstellungen und des türkischen Staatspräsidenten Recep Tayyip Erdogan sind, aber das nicht hinterfragen wollen. Erdogan, ein Autokrat, droht seit Jahren damit, Flüchtlinge in die EU zu deportieren. Türkische Behörden, so wird berichtet, zwingen sie in Busse, fahren sie an die Grenze und setzen sie dort aus. Dabei schrecken sie nicht einmal davor zurück, mit Menschenschleppern zu kooperieren.

Die EU weiß das. Die Drohungen des Erdogan-Regimes sind seit Jahren bekannt. In bester Kolonialisten-Manier wogen sich die Europäer jedoch in der Illusion, die Türkei könne sich nicht leisten, auf Konfrontationskurs mit Europa zu gehen. Die Alternative wäre, sich mit den Ursachen zu beschäftigen. Diese liegen aktuell in Syrien.

Dort naht das Ende des Bürgerkrieges. Das Regime in Damaskus, keinen Deut besser als das in Ankara, gewinnt den Krieg mit Unterstützung aus Russland und dem Iran. Die syrische Armee geht im Provinz Idlib an der türkischen Grenze gegen die letzte gebliebene starke islamistische Gruppe, dem Al-Qaida-Ableger „Haiaat Tahrir asch-Scham“ vor. Die Bewohner der Provinz flüchten nicht nur vor den Bomben der Syrer und der Russen, sondern auch vor den Schlächtern der Islamisten in Richtung Türkei. Es sind aber nicht dieselben Menschen, die jetzt nach Europa wollen. Denn die Flüchtlinge aus Idlib kommen nicht einmal über die türkisch-syrische Grenze, die derzeit nur in eine Richtung und nur für türkische Militärs durchlässig ist.

Seit Jahren unterstützt Ankara in diesem geopolitischen „Spiel“ islamistische Extremisten in Syrien. Es versucht, eine absolute militärische Niederlage dieser Gruppen zu verhindern, um den geistesverwandten Muslimbrüdern zu helfen und damit den eigenen Hegemonieansprüchen in der Region Raum zu schaffen. Mittlerweile sieht es sogar Teile Syriens als eigenes Terrain an.

Doch Moskau ist militärisch eine Nummer zu groß für Ankara. Darum fordert Erdogan Unterstützung für seine Armee, die schwere Verluste erleiden. Der Westen scheint unwillig zu sein. Aber auch das täuscht. Denn, obwohl die Nato die von Ankara angeforderte Luftunterstützung noch nicht gibt, beeilen sich westliche Politiker, ihre politische Unterstützung kundzutun. Auch türkische Pläne, Teile Syriens auf Dauer zu besetzen, stoßen in der EU nicht auf Ablehnung. Im Gegenteil: Die EU findet es überlegenswert, Flüchtlingslager in Nordsyrien zu bauen, die dann unter türkischer Kontrolle stünden.

Die Unterstützung für Erdogans Pläne ist nicht nur in der Angst vor mehr Flüchtlingen begründet. Der Westen half 2011, das Regime in Syrien zu destabilisieren und ließ die, die auf Demokratie hofften, im Stich. Nun muss der Westen entscheiden: Entweder akzeptiert er den russischen und iranischen Einfluss in der Region, der sich überhaupt durch die Fehler des Westens erst vergrößerte, oder er versucht, ihn zurückzudrängen. Die zweite Option ist nur mit Hilfe Erdogans möglich. Westliche Regierungen tendieren zu dieser Option und nehmen in Kauf, dafür mit einem islamistisch-nationalistischen Autokraten kooperieren zu müssen. Doch auch dann gilt: So lange sich die Mitgliedstaaten uneins sind, wie mit den durch den Krieg entstandenen Flüchtlingsbewegungen umgehen, wird die EU weiter gegen eigene Wertvorstellungen handeln.

d’Land méi mobil

Désormais, les abonnés peuvent lire le Lëtzebuerger Land sur leurs iPad et iPhone, ainsi que sur leurs portables et tablettes pourvus du système d’exploitation Android. Il suffit de télécharger l’application dans l’App Store de Apple ou dans le Play Store de Google.

www.land.lu



Entretien avec Renaud Duterme

Propos recueillis par Emmanuel Defouloy

d’Land : *Vous publiez Petit manuel pour une géographie de combat : de la privatisation des enclosures (les terres communales) britanniques aux actuelles « Routes de la soie » chinoises, en passant par le colonialisme ou le libre-échange, vous y présentez une saisissante série d’accumulations de territoires et d’expansions, qui paraissent intrinsèques au capitalisme, sans cesse tenu de trouver de nouveaux débouchés à ses profits. La géographie est donc une clé essentielle de compréhension ?*

Renaud Duterme : On insiste généralement sur la dimension purement économique du capitalisme, on dit moins que sa croissance repose en effet sur l’expansion vers de nouveaux territoires. C’est la réponse principale à la contradiction de vendre toujours plus avec des coûts réduits : il s’agit de trouver de nouveaux marchés qui ne dépendent pas de ceux où se font ces réductions de coûts. La dimension spatiale est donc bien clé. C’est par les compagnies maritimes néerlandaise et britannique faisant du commerce à longue distance que cela a débuté, car elles ont pu échapper aux réglementations locales. Et du colonialisme au néocolonialisme jusqu’aux politiques de libre-échange, cette expansion n’a pas cessé. Au XIX^{ème} siècle, pensons au partage de l’Afrique ou aux guerres de l’opium, menées pour obliger la Chine à souvrir.

Les logiques d’exploitation sociale et environnementale liées à ces expansions ont toujours été associées, écrivez-vous, donc ceci n’est pas seulement caractéristique de notre époque, marquée par les pollutions et le réchauffement climatique ?

Non, ce n’est pas nouveau : pour perdurer, le capitalisme doit ponctionner des écosystèmes externes et délocaliser ses nuisances. On le voit aujourd’hui, où les politiques européennes pour tenter de faire baisser les émissions de CO₂ coïncident avec la délocalisation d’industries polluantes dans d’autres pays. Mais c’est un fait historique : en ponctionnant les ressources des pays colonisés, les colonisateurs ont pu soulager leurs propres écosystèmes. La « découverte » de l’Amérique a par exemple permis que le couvert forestier européen se régénère peu à peu. Aujourd’hui, les méthodes de calcul nationales du PIB, de la pollution ou des émissions de CO₂ sont biaisées, car il n’est pas tenu compte de ce qui est externalisé.

Si ce besoin d’expansion est lié au capitalisme, pourquoi notre époque est-elle alors caractérisée par une mise en concurrence des territoires, ce que vous appelez une « lutte des lieux », en référence à la lutte des classes ?

Du fait de la liberté de circulation des marchandises et des capitaux à une échelle réellement planétaire. La vague néolibérale a consisté à délivrer le capital de ses chaînes spatiales. Jusqu’aux années 1970, des États interventionnistes contrôlaient certains pans de la société, il y avait des taxes douanières importantes, sans parler évidemment des dictatures communistes. Puis la suppression des obstacles à la circulation des marchandises et des capitaux a entraîné une mainmise de l’économie et de la sphère financière : à peu de choses près, tous les pays sont aujourd’hui capitalistes et la planète est devenue le terrain de jeu des investisseurs internationaux. Dans ce cadre concurrentiel extrême, les territoires qui eux sont immobiles doivent se plier aux desiderata des puissances mobiles, financières et multinationales. Et du coup, on trouve d’un côté les territoires gagnants, grandes villes et zones côtières, de l’autre les perdants, campagnes peu peuplées et anciens bastions industriels. Voyez la présidentielle américaine de 2016 : Hillary Clinton n’a gagné que sur les deux côtes Est et Ouest, les territoires les plus intégrés à la mondialisation.



Le géographe Renaud Duterme

« Le capitalisme doit ponctionner des écosystèmes externes et délocaliser ses nuisances. » Renaud Duterme

Vous habitez près d’Arlon. Que vous inspire la prospérité du Luxembourg, avec autour des territoires étrangers moins riches ?

Je suis du sud de la province belge de Luxembourg, région aux trois frontières, où effectivement les Ardennes française, belge et la Lorraine sont plutôt pauvres, désindustrialisées et sans grandes villes. La hausse depuis trente ans du nombre de travailleurs frontaliers révèle bien un écart croissant de richesse. Mais le Luxembourg a atteint ce niveau de prospérité avec des avantages fiscaux pour attirer investissements extérieurs et services financiers. Donc non seulement cette prospérité ne peut pas être généralisée à tous les territoires, mais elle se fait au détriment des ressources des autres.

Vous évoquez en fin de livre des pistes comme « l’autonomie territoriale » ou « le protectionnisme solidaire ». L’autonomie, c’est différent de la souveraineté ?

La subordination des territoires aux puissances du marché a été rendue possible par des accords signés par les États eux-mêmes. Donc la bonne nouvelle, c’est que c’est réversible. Il s’agit d’abord de retrouver une certaine autonomie, des marges de manœuvre endogènes pour être moins dépendants

des marchés. Regardez dans quelles crises l’endettement et la dépendance extérieure ont plongé l’Argentine ou le Liban¹. L’Islande s’en est mieux sortie que d’autres car elle a adopté une politique volontariste de contrôle des mouvements de capitaux. Chypre en a aussi bloqués un temps, avec l’accord de l’UE. Et je préfère autonomie² à souveraineté, car il n’y a pas les notions de repli identitaire ou de xénophobie qui me posent problème. Cela implique aussi une certaine coopération entre les territoires.

C’est un président américain grande figure du capitalisme qui a fait prendre à son pays un tournant protectionniste, vous l’évoquez peu dans votre livre.

Cela renvoie à un débat présenté de façon souvent binaire dans les médias, dans lequel je ne me reconnais pas : le protectionnisme irait de pair avec la fermeture des frontières aux immigrants. Mais cela ne va pas de soi. Bernie Sanders, La France insoumise ou l’ex-ministre Arnaud Montebourg mêlent critique du libre-échange et discours de tolérance. Et ce n’est pas idéologique, mais pragmatique : la mainmise du marché sur la société a échoué, car elle n’est pas synonyme de bien-être. Donc il faut « réencastner » l’économie au sein de la société³, selon la formule de Karl Polanyi.

En France, le projet de réforme des retraites qui ouvre la voie à plus d’épargne privée, après la tentative stoppée en Belgique, n’est-ce pas aussi une recherche de débouchés ?

Oui, il y a bien une dimension géographique : cela va entraîner une baisse de pensions, et toute une série d’acteurs privés qui ont une influence internationale s’en réjouissent, car cela favorisera la capitalisation. BlackRock symbolise cela pour les retraites, BlackStone c’est dans le logement. Ce fonds américain est présent dans les grandes villes d’Europe et on est là dans le paroxysme de la marchandisation de la société, car on est passé pour le logement d’un droit, reconnu par les traités internationaux, à un investissement. Des milliers de personnes ne savent plus se loger dans les grandes villes, en raison des prix et des logements vides.

En restant dans la géographie, on s’aperçoit qu’en bloquant de nombreuses usines de Chine, la nouvelle épidémie de coronavirus déstabilise certains secteurs de l’économie...

Cela montre que nous sommes devenus trop dépendants de la Chine et des importations. Il faut regagner en autonomie. Voyons d’ailleurs comme la plupart des pays sont toujours restés en partie protectionnistes : États-Unis, Japon, Corée du Sud, Chine... Aujourd’hui, l’UE fait figure de dindon de la farce.

Pourquoi avoir choisi de présenter cet ouvrage comme un « manuel ». C’est votre métier de professeur de géographie dans le secondaire en Belgique ?

C’est surtout pour montrer qu’une « géographie populaire » est possible, pour donner des outils de compréhension et de luttes, relier combats locaux et enjeux globaux. Montrer qu’on peut contrôler les mouvements de capitaux, sans collectivisation forcée de l’économie et sans des goulags à chaque coin de rue (rires...)

Renaud Duterme sera en conférence à Arlon, librairie OVNI, jeudi 12 mars.

¹ « La mécanique d’endettement du Liban se retourne contre lui », *Libération*, 15 février 2020
² Sortie en France le 25 mars du documentaire « Autonomes », de François Bégaudeau
³ Renaud Duterme, « Remettons l’économie à sa place », site du CADTM, 17 février 2020



.....

912

ticker

.....

Piep, piep, kleiner Satellit



Les actionnaires de l'opérateur luxembourgeois de satellites SES se sont fortement demandé s'il fallait encore croire en lui. Beaucoup d'entre eux ont pensé que non, puisque le cours de l'action s'est effondré de trente pour cent dans la journée de lundi après la publication des résultats 2019. L'action a atteint un plus bas depuis 17 ans, à 7,14 euros mardi à 17 heures. En mars 2015, l'action culminait autour des 34 euros. Sa valeur a été divisée par cinq en cinq ans. Qu'est-ce qui a précipité cette chute ? D'une manière générale, le ralentissement de l'activité phare de SES, la diffusion de la vidéo dans les foyers, et la nécessité de trouver un second souffle, dans l'activité *networks* (réseaux). La firme basée à Betzdorf (photos : Sven Becker et Patrick Galbats) a consenti un fort investissement pour acquérir et absorber la société O3B Networks, fondée par l'entrepreneur Greg Wyler et notamment financée par Google. Or, la concurrence est féroce sur le marché des télécommunications par satellite. Outre les opérateurs existants (Intelsat ou Eutelsat), débarquent Elon Musk avec son projet Starlink, Amazon avec Kuiper ou encore OneWeb de... Greg Wyler. L'espace proche, entre 300 et 1 200 kilomètres sera bientôt saturé de satellites.

En publiant un bénéfice (276 millions d'euros) un peu en-deçà des attentes, des objectifs de revenus à la baisse pour 2020 (entre 1,9 et 2 milliards) du fait d'investissements majeurs à venir (un milliard d'euros, mais pouvant être financés « en cash », a souligné le CEO Steve Collar) et une réduction de moitié du dividende (de 0,8 euro par action à 0,4), SES a laissé croire qu'elle était un acteur du passé. Débarquer ses administrateurs historiques, le Français Hadelin de Liedekerke Beaufort (arrivé au conseil d'adminis-

tration en 2000 pour représenter la holding belge Sofina) et le Luxembourgeois François Tesch (1999) n'aura pas suffi. SES avait décidé en septembre de limiter les mandats à douze ans. Le président de Luxempart, ancien bras d'investissement de la Bil aujourd'hui principalement propriété de l'assureur Foyer, a participé à son dernier conseil d'administration sous les paraboles de Betzdorf la semaine passée. « Cela me fait quelque chose, oui », explique François Tesch au *Land*. « Malheureusement tout a une fin. Sont arrivés de nouveaux administrateurs très compétents et d'un horizon plus diversifié », constate-t-il en référence à Béatrice de Clermont-Tonnerre (anciennement chez Google et aujourd'hui administratrice *full time*) et Peter Van Bommel, annoncés lundi. La figure emblématique de la finance locale passe le relais à un moment charnière pour SES, « après 25 ans de croissance et cinq années difficiles ». Il n'est pas remplacé par un représentant de Luxempart, car la société de participations a cédé ces sept dernières années une partie des trois pour cent du capital qu'elle détenait dans SES (plus de vingt pour cent de son portefeuille) pour n'en détenir qu'un petit pour cent (selon son site internet), plus suffisant pour être représenté dans le *board* à douze membres au lieu de quatorze.



SES a par ailleurs annoncé lundi sa volonté de séparer son activité *networks* de la vidéo. L'objectif affiché : gagner plus de lisibilité et de visibilité, mais surtout permettre à des investisseurs externes de rentrer dans le capital pour financer les énormes besoins en infrastructures. « Je crois que c'est une bonne chose. Cela donne un nouveau cap pour l'avenir », explique François Tesch. Il concède cependant qu'il « n'y a absolument rien de précis ». Voilà peut-être le principal problème. Dans un contexte de défiance, SES s'est précipitée pour

annoncer quelque chose de constructif, mais peu clair, pour ne pas définitivement faire fuir tous ses actionnaires, aux rangs desquels figure l'État luxembourgeois qui détient 16,67 pour cent du capital (en direct et via la BCEE et la SNCI). Sa participation a d'ailleurs pris un beau *haircut* avec la décote des titres cette semaine. Interrogé sur la forme que pourrait prendre l'engagement public dans la future *spin off* de SES, le ministère de tutelle répond que « l'État soutient la société dans ses réflexions stratégiques face aux défis du secteur, notamment celle qui vise à analyser la faisabilité et le bienfondé d'une séparation structurelle de son activité 'data', à fort potentiel de croissance à l'avenir. Les modalités d'une telle séparation ne sont actuellement pas encore identifiées, et il n'appartient pas à l'État de préjuger des analyses en cours ». Selon des sources citées par *Paperjam* cette semaine, la présence étatique dans le capital de SES poserait problème aux investisseurs externes que la direction aimerait attirer : « En raison du rôle de l'État, les VC savent qu'ils ne pourront pas atteindre des retours sur investissement similaires à ceux dont ils pourraient rêver ailleurs », lit-on dans l'article. Les *ventures capitalists* ont en effet un horizon d'investissement moins lointain que la force publique qui, elle, ne semble pas envisager d'*exit*. pso

Opération reconquête Cloche d'or

Le promoteur Flavio Becca a convié la presse mardi au treizième étage, encore en chantier, de la tour Zénith (photo : pso). Le magnat du bâtiment a tenu à faire le point sur l'évolution du chantier sur le ban de Gasperich depuis son sommet érigé au-dessus du centre commercial de la Cloche d'or. C'est d'ailleurs ainsi qu'il faudra baptiser la zone. Ban de Gasperich sonne trop « agricole » pour le représentant de Grossfeld PAP, Michel Knepper. « La signalisation sera adaptée en ce sens », a informé le responsable du consortium immobilier en charge du développement du quartier à la sortie Sud de la capitale. La connotation commerciale l'emporte. Rappelons que Cloche d'or est le nom donné au début du XX^e siècle à



l'hôtel sis au carrefour des routes d'Esch et de Bettembourg (à la place de l'ancien siège de PwC). Il sera généralisé aux espaces autrefois occupés par les champs liés à la commune de Gasperich, en périphérie de la capitale. Ici sont développés quelque 600 000 mètres carrés en zone mixte. Les travaux envisagés en 2004 et commencés en 2012 arriveront bientôt à mi-parcours, avec la livraison des tours résidentielles Zenith, de bureaux pour Regus, le gouvernement et pour qui voudra (dans Darwin) du côté du siège de Deloitte et d'Alter-Domus. La banque Intesa Sanpaolo rejoindra PwC de l'autre côté du boulevard Raiffeisen, colonne vertébrale de *Beccatown*. Plusieurs centaines d'appartements s'ajouteront dans le sous-quartier adjacent Weierbach, où des commerces de proximité sont aussi prévus. Tel est le message que l'entrepreneur de la pierre et de la cuisine italienne (le Vinissimo voisin appartient à la famille), le quartier Cloche d'or répond aux préoccupations en matière de logement et ne sera pas un nouveau Kirchberg pour ce qui est de la vie après 18 heures. Des axes réservés à la mobilité douce joindront le quartier, le parc et la Ville. De même que les transports en commun, avec le passage à terme du tramway sur sa route vers le stade. pso

Lalux dans la pierre et dans le luxe



c'est le nombre total de travailleurs handicapés recensés par le ministère de la Fonction publique, apprend-on lundi dans une réponse du ministre de tutelle Marc Hansen (DP) à la question de Marc Spautz (CSV). Parmi ces 912 personnes, une seule jouit du statut de fonctionnaire. 284 sont salariées, 627 employées. Les statistiques n'ont semble-t-il pas complètement donné satisfaction au député chrétien-social, car il a d'emblée élargi la question (par voie écrite) au taux d'embauche. Selon les chiffres de la Fonction publique publiés à l'automne dernier, l'État employait 28 326 personnes. Donc seuls 3,2 pour cent vivraient avec un handicap. Les mêmes données informent que 62 pour cent de ces quelque 30 000 personnes sont fonctionnaires, 27 pour cent employées et neuf pour cent salariées. pso

L'investissement dans l'immobilier de la Compagnie Financière La Luxembourgeoise prend une nouvelle dimension cette semaine avec la présentation lundi du futur hôtel cinq étoiles (ouverture en 2022) qui s'installera dans la Villa Baldauff au 1, avenue Marie-Thérèse, dernier édifice avant le Pont Adolphe dans sa direction (photos : CF Lalux). Les actionnaires de la holding de l'assurance Lalux ambitionnent de créer 21 chambres dans la bâtisse achetée en 2013 pour presque dix millions d'euros à la banque Edmond de Rothschild, laquelle avait laissé tombé l'idée d'installer ses banquiers privés dans la prestigieuse villa érigée en 1880. Vingt millions d'euros de travaux seront nécessaires, explique le président Pit Hentgen au *Land* mercredi, pour rénover le bâtiment laissé à l'abandon pendant des décennies et le nettoyer des champignons qui ont infesté la structure. Le coût fait bondir, notamment le promoteur Flavio Becca qui se demande mardi comment la compagnie financière rentrera dans ses frais. « Oui, ce sera rentable », assure Pit Hentgen, qui mise sur un taux d'occupation élevé permis par des prix « raisonnables ». L'intéressé n'en est pas à sa première expérience dans l'hôtellerie puisque son groupe possède et exploite également l'hôtel de luxe Le Place D'Armes et son restaurant gastronomique. Mais l'assureur ne réfléchit pas qu'en termes « de rendement ». « Nous voyons la villa Pétrusse (futur nom de la Villa Baldauff) comme un moyen de rendre le patrimoine national accessible au public. On reste dans un esprit patriotique » La décision de faire du lieu un hôtel chic est à considérer dans le cadre du centenaire cette année de l'assurance La Luxembourgeoise, *cash cow* du groupe, et de la volonté des « centaines d'actionnaires » descendants des 33 fondateurs, de bénéficier d'un lieu en lequel ils pourraient « s'identifier ». Notons que l'investissement dans l'hôtellerie de luxe et dans l'agent immobilier Inowai (37,5 pour cent du capital depuis 2018) de la maison-mère la Compagnie financière est à dissocier des activités immobilières de l'assureur Lalux et de celles de Lafayette, société de gestion du patrimoine de l'archevêché également présidée par

Pit Hentgen, et qui détient (outre la maison d'édition du *Wort*, Saint-Paul), la propriété voisine (au 3, avenue Marie-Thérèse) de la Villa Baldauff : la maison épiscopale où réside l'archevêque. pso



Comment favoriser les comportements vertueux

Coup de pouce

Georges Canto

Il est banal de trouver dans les immeubles d'affaires ou dans les grands hôtels des ascenseurs confortables agrémentés d'une musique d'ambiance. Les cages d'escaliers y sont, elles, souvent froides et sinistres. Pourtant, monter des marches jusqu'à son bureau ou à sa chambre (dans une limite raisonnable) est bon pour la santé et réduit la consommation d'énergie. Pourquoi ne pas inverser ? À savoir rendre les escaliers plus agréables que les ascenseurs ? C'est ce qu'a fait en 2011 la MTR Corporation qui gère le métro de Stockholm en diffusant de la musique dans ses escaliers. Une mesure simple et peu coûteuse qui a incité un grand nombre d'usagers à délaisser les escalators, plus pratiques mais lourds à installer, à faire fonctionner et à entretenir.

Cet exemple illustre ce que l'on appelle depuis une dizaine d'années le *nudge*, terme le plus souvent traduit en français par « coup de pouce ». Il s'agit d'une méthode, inspirée de travaux en psychologie et en économie comportementale, pour inciter des personnes à modifier leurs comportements ou leurs choix sans être soumis à contrainte ni obligation et sans risquer aucune sanction s'ils ne suivent pas les conseils qui leur sont donnés. Qualifiée de libertarian paternalism en anglais, ce qui pose quelques problèmes de traduction, elle a été théorisée en 2009 par deux universitaires américains, dont Richard H. Thaler, prix Nobel d'économie en 2017.

Pour les auteurs, si les comportements des gens, quand ils sont livrés à eux-mêmes, ne sont pas satisfaisants d'un point de vue collectif, il ne sert à rien de les contraindre par des interdictions ou des obligations (sauf en cas de crise où des mesures coercitives peuvent se justifier, comme on le voit en matière de santé publique). En revanche on peut les orienter par un « coup de pouce » sous forme de suggestions qu'ils peuvent suivre ou non, conservant ainsi en théorie leur entier libre-arbitre. Selon Thaler et Nunstein, deux conditions doivent être respectées : le coup de pouce doit être transparent (la personne concernée doit savoir qu'elle fait l'objet d'un *nudge*) et il doit pouvoir être contourné (on doit pouvoir choisir de ne pas faire comme ce qui est suggéré).

Le *nudge* a bénéficié de l'intérêt qu'y ont porté des hommes politiques éminents comme David Cameron au Royaume-Uni et Barack Obama aux États-Unis, en créant chacun une « Nudge Unit » pour étudier les moyens d'amener les citoyens à prendre les bonnes décisions pour leur alimentation, leur consommation d'énergie, le tri de leurs déchets etc.. La plus développée reste la *Behavioural Insight Team* (BIT) britannique, mise en place par le gou-



Les utilisateurs de la Gare centrale sont contraints d'utiliser les escaliers pour accéder au hall depuis la voie souterraine. La contrainte s'impose au *nudge*

Le *nudge*, c'est inciter sans soumettre à contrainte ni obligation

vernement en 2010 et aujourd'hui indépendante. Elle conseille les autorités de plus de trente pays et a mené plusieurs expériences connues sur la collecte de l'impôt ou le don d'organe.

Le *nudge* montre son utilité chaque fois qu'une question présentant un enjeu public (santé, sécurité et propreté notamment) n'a pas pu être résolue ni par la loi, ni par l'information, ni par la communication. Il joue davantage sur l'éducation, la persuasion, l'imitation, la pression des pairs et aussi la bienveillance, ce qui est bien dans l'air du temps. De ce fait c'est dans l'espace social que les expériences de *nudge* ont été les plus fréquemment menées et sont, en tout état de cause, les plus visibles. Dans un document de 2017 intitulé *Behaviourial insights and public policy : lessons from around the*

world, l'OCDE a recensé cent exemples de *nudges* utilisés par les États à travers le monde et pour toutes sortes d'applications. Un inventaire d'autant plus intéressant que l'organisation en tire des enseignements sur ce qui marche, ce qui marche moins, ce qui n'a pas marché et pourquoi.

Un exemple récent en France : L'on s'est aperçu que dans les cars scolaires, les enfants ne mettaient pas les ceintures de sécurité. Le *nudge* a consisté à rhabiller les sièges pour que la ceinture devienne très visible et surtout à la rendre gênante si on ne la met pas. Dans ce pays un « appel à manifestation d'intérêt » a même été lancé pour identifier diverses problématiques de politiques publiques qui pourraient faire l'objet d'une approche comportementale. Une quarantaine de projets sont actuellement à l'étude. Dans les organisations privées ou publiques, le *nudge* trouve des applications dans la gestion des ressources humaines, pour que les membres du personnel adoptent des comportements vertueux en matière de santé, de sécurité, de respect de l'environnement et de relations sociales.

Vis-à-vis de la clientèle, le *nudge marketing* encourage l'usage économe des produits (économies d'eau ou d'électricité, diminution du gaspillage) et surtout la réduction des coûts. Ainsi, la SNCF, préoccupée par la faible utilisation des poubelles collectives de ses TGV low-cost bap-

tiisés *Ouigo*, a décidé de rendre les conteneurs plus visibles et accessibles, surtout aux enfants : signalétique améliorée, peintures vives, traces de pas imprimés en couleur sur le sol, décoration ludique etc. Des mesures qui ont permis « d'enclencher le bon comportement client » et de rogner sur les frais de nettoyage, aussi bien en faveur des clients que de l'entreprise.

Il est encore peu question d'utiliser la méthode pour influencer les ventes de biens et de services. Sauf peut-être en matière bancaire et financière, où un coup de pouce à la souscription de certains produits peut s'avérer utile. En effet il existe de longue date un décalage entre les comportements des clients, qui privilégient l'épargne à court terme peu risquée auprès de leurs banques (comptes sur livrets, par exemple), et les préoccupations des pouvoirs publics et des professionnels qui souhaitent l'orienter vers des placements à long terme sur les marchés financiers. Dans de nombreux pays, des incitations fiscales variées et parfois ruineuses pour les finances publiques ont été mises en place sans parvenir à convaincre des épargnants toujours frileux surtout en période de forte volatilité.

Cette situation peut faire obstacle, comme en France, à la mise en place d'un véritable système de retraite par capitalisation, au grand dam des autorités mais aussi des professionnels comme BlackRock, qui gère 7 000 milliards de dollars d'actifs, dont les deux tiers sont liés aux systèmes de retraite. D'où l'idée de recourir à une forme particulière du *nudge*, utilisée notamment pour les dons d'organes, et connue sous le nom de consentement présumé ou par défaut. Au Luxembourg depuis une loi de 1982, on considère que chacun accepte de faire don de ses organes après sa mort, sauf s'il a fait connaître son refus de son vivant. En France depuis 1998 les personnes refusant de donner leurs organes doivent s'inscrire sur un registre spécial. A défaut ils seront présumés donateurs.

Thaler et Sunstein ont proposé d'appliquer ce principe à la finance pour mieux flécher l'épargne vers l'économie réelle, ce qui vient d'être fait en France avec la « loi relative à la croissance et à la transformation des entreprises » promulguée en mai 2019, qui entre autres dispositions a institué un nouveau Plan Épargne Retraite (PER). Le texte prévoit que les sommes investies dans ce produit feront l'objet, par défaut, d'une gestion pilotée, c'est-à-dire que « sauf mention contraire et expresse du titulaire » les décisions de placement seront totalement déléguées à un gérant professionnel, avec « une allocation permettant de réduire progressivement les

risques financiers » selon trois horizons et trois profils de risque, la gestion selon le profil « équilibré » étant elle-même proposée par défaut.

Le but du jeu est naturellement de décourager l'épargnant lambda de passer (sur sa demande formelle) en gestion libre, conseillée ou sous mandat, formules plus contraignantes et surtout plus coûteuses. Dans un document publié en juin 2019, BlackRock se félicite de cette initiative, y voyant « un immense progrès par rapport à la situation actuelle ». Pour le gestionnaire américain, la gestion pilotée par défaut permet d'accroître la proportion de l'épargne investie dans des actifs plus risqués mais aussi plus rémunérateurs pour l'investisseur : ainsi, selon ses calculs, « la seule réallocation des encours d'épargne retraite actuels entraînerait à terme un accroissement de l'épargne investie en actions d'environ 17 milliards d'euros ». BlackRock ne précise pas que le dispositif est aussi bien plus rémunérateur pour lui.

Le *viewpoint* de BlackRock fait explicitement référence à « ces incitations comportementales (*nudges*) » qu'il souhaite voir se généraliser, car « les travaux académiques sur les options par défaut ont en effet démontré l'efficacité de ces dispositifs dans l'intérêt des investisseurs. Une solution par défaut n'étant pas obligatoire, chacun conserve la liberté de sortir du dispositif, mais cela nécessite une décision motivée suivie d'une démarche administrative. Cette approche est beaucoup plus efficace que l'approche inverse consistant à attendre que l'individu « prenne la décision d'épargner plus de manière proactive ».

On ne saurait être plus clair, voire plus cynique car, au-delà d'un simple coup de pouce, on peut voir là une manière de « forcer la main » de l'investisseur sous couvert de performance et d'utilité de son épargne. Dans sa communication, BlackRock indique « qu'avant la France, d'autres pays ont réformé leurs systèmes de retraite et nous avons contribué à ces évolutions par des de positions publiques au Royaume-Uni, aux États-Unis, et au Japon, en particulier ». De quoi expliquer, au moins en partie, que le gestionnaire américain soit devenu la bête noire des syndicats et mouvements politiques français opposés à la réforme des retraites. Ses locaux parisiens ont été dégradés à deux reprises lors de manifestations en janvier et en février.

¹ Richard H. Thaler et Cass R. Sunstein *Nudge : improving decisions about health, wealth and happiness* Penguin Books, 2009.

Chroniques de la Cour

Dialogue de cours

Dominique Seytre

Les activités extérieures des juges ? Vaste programme. Que font-ils lorsqu'ils ne sont pas à leur bureau ? Chaque année, la commission de contrôle budgétaire du Parlement européen envoie des questions à ce sujet à la Cour de justice européenne. Elle a en ligne de mire les multiples allées et venues de ses membres, juges et avocats généraux. Chaque année, la Cour répond. Pour les uns, elle serait passée maître dans l'art de l'esquive et dans la pratique du disque rayé. Pour les autres, elle défend ses intérêts. Pour illustrer le sujet, voici en substance les propos échangés entre les parlementaires et la Cour. Ils sont publiés depuis 2014 sur le site du Parlement dans la rubrique « décharge budgétaire, questionnaire envoyé à la Cour ».

Parlement : « Vous nous dites que pendant les nombreuses semaines sans audience ou arrêt, les juges maintiennent les liens avec les milieux juridiques nationaux. Quel est la base juridique de ces heures de travail dans les États-membres ? Combien de semaines de travail, payées par le contribuable, sont consacrées à ces travaux ? Qu'entendez-vous par « activités secondaires » des juges et du personnel ? Quel est leur l'impact financier ? Elles sont limitées au strict minimum, dites-vous ?

CJUE - Vos questions sont fondées sur un malentendu. Dans l'exercice de ses fonctions, un juge rend des arrêts mais son rôle est aussi de diffuser le droit européen dans tous les États-membres. Il lui faut donner des cours, participer à des colloques, à des séminaires, faire partie de comités éditoriaux, voir les autorités judiciaires, des profs de droit. Bien sûr, ces activités sont limitées au strict minimum et la plus part du temps pendant les semaines sans audience, dites « semaines blanches », ou pendant les vacances.

- Nous avons bien reçu la liste des activités extérieures demandées. Mais qui fait quoi ? Où sont les noms des juges participant aux différentes manifestations ? On veut un aperçu de toutes les activités externes de chaque juge, y compris les conférences, les exposés et autres événements ainsi que leur préparation pendant les heures de travail, et pas seu-

lement les activités officiellement approuvées. On vous demande aussi de nous dévoiler toutes les ressources internes utilisées pour leurs travaux extérieurs telles que les services de traducteurs, de référendaires ou de chauffeurs.

- Combien de fois faut-il vous le dire ? Lorsqu'un juge se déplace, c'est dans l'exercice de son mandat et il participe à des activités d'intérêt européen. Oui, il va diffuser et expliquer le droit européen. Les juges nationaux doivent bien comprendre sinon ils ne l'appliqueront pas bien. Les ressources utilisées ? C'est dans le cadre de leur mandat.

- Les informations sur les activités extérieures de chaque juge devraient être accessibles au grand public. Vous devez les publier sur votre site Internet Curia et dans vos rapports annuels.

- Nous en prenons bonne note. À propos, nous modifions notre code de conduite. Nous vous soumettrons le nouveau texte.

(L'année suivante) - Pouvons-nous, s'il vous plaît, avoir la liste des activités extérieures des juges pour 2015 ? Combien d'heures de travail des juges leur ont été consacrées.

- Vous nous l'avez déjà demandé. Nous venons de remanier notre code de conduite. Les nouvelles règles sont claires. Dans l'exercice de leur mandat, les juges participent à des activités de diffusion du droit européen. La jurisprudence de la Cour doit être appliquée dans chaque pays. Cela signifie qu'elle doit être comprise et connue de tous les juristes dans tous les pays de l'UE. Les juges voyagent pour cela.

- On s'inquiète. Vous surestimez en permanence vos crédits d'engagements.

- Ces dépenses sont par nature difficiles à évaluer. Pour 2019, on a réduit notre demande de crédits pour les missions des membres de la Cour à 300 000 euros.

Les missions, un sujet toujours très controversé qui mérite qu'on s'y attarde

- Vous venez de publier la liste des activités des juges sur le site Curia pour 2018. Certes, il y a bien le nom des juges, mais cette liste est imprécise quant à l'objet, la date, le lieu et les frais de voyage et de séjour des événements énumérés. Elle ne dit pas s'ils ont été payés par la Cour ou par un tiers. On nous invite à continuer de publier une liste des activités extérieures de ses membres et à être plus spécifique sur ces points.

(L'année suivante, fin 2019) - Quels progrès ont été accomplis dans la formulation de la liste des activités extérieures des membres de la Cour publiée sur le site de la Cour ? Est-ce qu'elle contient maintenant le but, la date et les frais de voyage et de séjour des événements énumérés et s'ils ont été payés par la CJUE ou par un tiers ?

- Pour des questions de sécurité, les dates ne sont pas incluses, certains événements se répétant chaque année à date fixe (sic). Pour des raisons techniques, les frais de voyage et de séjour ne sont pas mis sur le site mais nous les tenons à votre disposition. »

Sur la défensive, la Cour explique enfin à ceux qui dénoncent les abus du système que la nature spécifique du job d'un juge fait que ses heures de travail ne sont pas ceux d'un fonctionnaire. La liste de 2019 se fait attendre. Celle de 2018, publiée en début février l'année dernière, figure sous l'onglet « Déontologie des Membres ». La nouvelle liste de 2019, à paraître sous peu, relèvera certainement des éléments de comparaison et des données suffisantes pour que le Parlement étudie plus avant le sujet des missions, toujours très controversé et qui mérite qu'on s'y attarde.

Zur kulturellen Rolle der Bibliothek: ein Besuch in der BNL auf dem Kirchberg

Arbeit und Genuss, Freizeit und Pauken



BNL-Direktorin Monique Kieffer an ihrem neuen Arbeitsort

Stéphanie Majerus

Mit einem Schreck endet der erste Versuch, die Nationalbibliothek auf dem Kirchberg zu besuchen. Es ist Montag, ich scrolle im Internet über die Öffnungszeiten und stelle fest: die brandneue Bibliothek hat an einem Werktag geschlossen. Beim zweiten Anlauf habe ich mehr Glück. In der Tram blinkt „Nationalbibliothek“ auf und beim Aussteigen stoße ich sogleich auf das BNL-Gebäude. Deshalb kann der Besucher den hochragenden Bücherbunker von außen auch kaum in seiner Gesamtheit bewundern – nur ein Architektur-Gag fällt womöglich auf: das Fassadenmosaik rechts vom Eingang imitiert optisch ein Bücherregal.

Das Foyer ist imposant und weiträumig; vorbei sind die Zeiten, in denen die BNL siebzigerjahre-verstaubt und lichtgedimmt wirkte. Im Freihandbereich eilen die Besucher zwischen den drei Stockwerken umher, unter ihnen auch eine Sicherheitsperson, die wachen Blicks das Geschehen verfolgt; Schubweise drängen Personentrauben die Treppe hoch und runter: Die BNL erinnert an diesem Januardienstag in ihrer Betriebsamkeit an den Auchan von nebenan. Die Flur- und Etagenbeschriftungen fallen nicht weniger auf als die in Supermärkten. Plötzlich schreit ein Baby auf. Warum denn das? Hinter mir sehe ich den Familienraum: Zwischen diesen vier Wänden können Eltern mit ihren Kleinsten durch Märchen und Wissen navigieren.

An diesem Ort ist was los. Doch, ich bin tatsächlich in der BNL, denn nun huscht ihr Gesicht über die Treppen: Es ist die Direktorin in royalblauem Hemd und mit feschem kurzem Haarschnitt; sie schmunzelt. Die seit 1999 leitende Monique Kieffer scheint sich wohl zu fühlen an ihrem neuen Arbeitsort. Auch die Nutzer scheinen sich eingestuft zu haben: Nahezu alle der etwa 470 Lese-Arbeitsplätze sind besetzt. Vorwiegend junge Menschen blättern in Büchern, nehmen per Stift Notizen oder tippen in ihre Laptops. Im Zeitungs-bereich werden die Haare etwas grauer. Im schall-dichten Musikraum probt ein Mann am Piano.

Obwohl sie als Institution eine lange Geschichte haben, entwickelten Bibliotheken sich erst vor nicht allzu langem zu einem gesamtgesellschaftlichen Bildungsort. Der Öffentlichkeit zugänglich waren Bibliotheken bereits in der Antike; allerdings öffneten sie erst im 19. Jahrhundert ihre Türen für alle Gesellschaftsmitglieder und werden seitdem durch staatliche Kofinanzierungen unterstützt. Um ihrer Rolle als Bildungsstätte gerecht zu werden, wurden zudem Leihdienste eingerichtet – für lokale Schulen, Krankenhäuser und Gefängnisse. Auch erste Fotokollektionen werden seit dem 19. Jahrhundert durch Bibliotheken einem breiten Publikum bekannt. Bedingt durch den Aufschwung der Musik- und Filmindustrie entwickelten sich in ihren Gemäuern überdies Mediatheken.

Am Infodesk im Eingangsbereich der BNL erkläre ich dem Mitarbeiter, es sei mein erster Besuch in dem neuen Gebäude auf dem Kirchberg. Sein Gesicht ist mir noch vom *Kolléisch*-Standort bekannt, in dem neuen Großbau wirkt er vergleichsweise etwas zusammengeschrunpft, jedoch aufgeweckter. Stolz legt er einen Plan auf die Theke: Was Sie hier sehen, ist nur die Spitze des Eisbergs, ein großer Teil unserer Sammlung ist Besuchern nicht zugänglich, erklärt er und zeigt auf der Abbildung der restlichen Stockwerke, die sich bis unter die Erde ziehen. Sie bewahren den Großteil des BNL-Bestandes auf. Zugegeben, diese überirdische Eisbergspitze überfordert mich bereits: Bücher mit schrägen Titeln befinden sich hier, etwa die Neuerscheinung *Fahrzeuge der Gardarmarie Grand-Ducale und Police Luxembourg*.

Nach eigenen Angaben zählt die Nationalbibliothek 1,8 Millionen Bücher und Zeitschriften, aber auch CDs, DVDs, Postkarten, Plakate, Pläne, Landkarten und Handschriften. Im Freihandbereich können 200 000 Bücher ohne Vorbestellung aus den Regalen gezogen werden; in unbekannter Zukunft sollen dort 300 000 Titel für die Selbstbedienung verstaut werden. Wer diese Bücher mit nach Hause nehmen möchte, kann sie an Automaten abmelden und rund um die Uhr in dafür vorgesehenen Depots zurückgeben.

Die Nationalbibliothek hätte schon viel früher umziehen können, wenn sich die politische Apathie nicht derart durchgesetzt hätte. Erste Überlegungen, die 1798 gegründete BNL umzugestalten, begannen 1989. Die Regierung veranlasste eine interministerielle Arbeitsgruppe den Ausbau des *Ale Kolléisch* zu prüfen, wo die Nationalbibliothek seit 1973 untergebracht war. Nach einigen verworfenen Bauplänen, teuer bezahlten Architektenhonoraren und komplizierten Umzügen in provisorische Zwischenlager, brachte die Regierung schließlich 2013 einen Gesetzesentwurf heraus, der den Bau einer neuen Nationalbibliothek für 112 Millionen Euro auf dem Kirchberg in die Wege leitete (vgl. Romain Hilgert: „Geistesfreiheit und Polstersessel“, *d'Land*, 4.10.2019).

Den allerersten Stein zu dieser bücherfixierten Institution legte allerdings vor langer Zeit der im Menschen aufflackernde Archivierungsdrang. Zumindest bis ins dritte Jahrtausend vor Christus sind im babylonischen Raum Spuren so genannter Protobibliotheken zurückzuverfolgen, an denen vor allem Dokumente über juristische, religiöse, politische sowie ökonomische Angelegenheiten aufbewahrt wurden. In ihren Grundzügen handelte es sich um Archivkammern mit Lehntafeln. Erste bedeutende Bibliotheken entstanden im klassischen Griechenland im vierten Jahrhundert vor Christus mit dem Aufkommen der philosophischen Schulen. Zusätzlich zu diesen philosophischen Schulen bewahrten verschiedene griechische Tempel bedeutende Buchkollektionen. Auch im islamisch geprägten Raum entstanden zunächst um Moscheen, wie der al-Aqsa in Jerusalem, Räumlichkeiten zur Aufbewahrung von Schriften – allerdings vornehmlich religiöser. Von chinesischen Kriegsgefangenen erlernten Muslime die Technik des Papiermachens, die maßgeblich zum Florieren des Buchhandels beitrug: So etablierten sich im zehnten Jahrhundert in Bagdad und Cordoba die größten Büchermärkte der Welt. Christliche Mönche machten sich ihrerseits auf den Weg zu diesen Buchzentren, um die neuesten Publikationen zu ergattern. Bereits seit dem sechsten Jahrhundert sind benediktinische Klöster dafür bekannt, Manuskripte zu kopieren, und Laien war es erlaubt, die Bücher

aus den Klosterbibliotheken gegen eine Kautionsausleihe. Im elften Jahrhundert kamen im europäischen Raum mit den Universitätsgründungen auch die ersten Universitätsbibliotheken auf. Mit der Erfindung des Buchdrucks und also den beweglichen

Die BNL erinnert an diesem Januardienstag in ihrer Betriebsamkeit an den Supermarkt von nebendran

Lettern im Jahr 1440 sowie der zunehmenden Alphabetisierung begannen überdies die gehobenen Untertnehmerschichten, Buchsammlungen anzulegen.

An diesem Wintertag wähle ich mich auf dem Kirchberg durch ein paar Regale mit *Graphic Novels* und Kunstbüchern. Es kann Zeit beanspruchen, die Spreu vom Weizen zu trennen; wer nicht schon vorab überlegt hat, nach was er sucht, kommt schnell ins Schwimmen. Denn die Bibliothek nimmt ihre Besucher kaum an die Hand: Es fehlt ein gelegentlicher Wink hin zu Standardwerken, wie er in besseren Bücherläden und universitätsnahen Bibliotheken eigentlich üblich ist. Dann setze ich mich auf eine blaue Bank gegenüber den Ablagen mit den Luxemburger Zeitungen. Von diesem Sitzplatz aus kann ich mühelos dem Treiben auf allen Stockwerken zusehen und jeder kann mich beim Lesen angaffen; die neue Bibliothek ist wahrlich ein Panoptikum: Jeder kann jeden jederzeit beobachten. Und würde sich der Geräuschpegel nur leicht anheben, würde Hühnerstall-Atmosphäre ausbrechen.

Trotzdem kann man sich zwischen all den Büchern, an diesem (Selbst-)Bildungsort aufgehoben fühlen.

(Fortsetzung auf S.12)



(Fortsetzung von S.11)

Dass Bücher eng mit dem Aufkommen des Online-Handels und der Konsumkultur verschränkt sind, kommt einem dabei sogleich nicht in den Sinn. Der Historiker Ted Striphas behauptet jedoch, dass Bücher im 19. Jahrhundert mit die ersten Gegenstände waren, die auf Kredit kaufbar wurden und an denen der Handel auf Kredit zunächst erprobt wurde. Auch waren Bücher die ersten Gegenstände, die mit einem Barcode versehen wurden. Das trieb die Anfänge der elektronischen Bestandskontrolle voran. Als ein junger Unternehmer namens Jeff Bezos bequem ins Online-Geschäft einsteigen wollte, war es für ihn naheliegend sein Vertriebssystem zunächst ums gedruckte Buch herum aufzubauen.

Die BNL ist nicht Bezos, aber ihr Informatiksystem scheint ebenso wenig wie Amazon vergessen zu wollen. In meinem Konto kann ich durch alle je getätigten Ausleihen scrollen: Ich stoße auf *Das Zimmer* von Jonas Karlsson, ja das war ein spannendes Hörbuch. *Madame Bâ* von Erik Osenna listet mir mein Ausleihkonto ebenfalls auf. Ich erinnere mich jedoch nicht an seine Lektüre, es ging wohl ungelesen zurück. Im Sommer 2014 habe ich *Die Welt von gestern* von Stefan Zweig ausgeliehen. Den Film *To be or not to be* habe ich am 28. Januar 2005 um 17 Uhr wieder in der Mediathek abgegeben. Es ist der 623. Titel, den ich ausgeliehen habe. Noch heute ist er einer meiner Lieblingsfilme.

Meine Ausleihchronologie geht aber eigentlich noch weiter zurück. In der Useldinger Grundschule verkündete das Lehrpersonal Neuigkeiten, Mitte der Neunzigerjahre: Jeden zweiten Samstag würde nun nach der Pause um 10 Uhr ein Bus in den Schulhof rollen. Es handele sich dabei aber keineswegs um einen gewöhnlichen Bus, der *Bicherbus* sei, wie der Name verrät, eine Bibliothek auf Rädern. Er war ein Glücksfall für die Schulkinder in abgelegeneren Gegenden, auch wenn sein Leihangebot limitiert war.

Die Cafeteria im Eingangsbereich der BNL ist mit tags um drei Uhr gut besucht: Menschen um die 35 und jünger sind verabredet zum Kaffeetrinken, um an einer Uniarbeit gemeinsam zu werkeln oder kleben mit ihrer Brille an ihrem Bildschirm. Die Frauen sind bunt: Sie tragen rote oder grüne Hosen, Strickpullis mit gestickten Blumen, Minirock und Chucks. Die Jungs sind etwas adretter: blauer oder schwarzer Pulli oder Hemd, viereckige Brillen. Rechts neben mir wird auf Englisch und links neben mir auf Italienisch gequatscht, hinter mir auf Luxemburgisch geheckt und an der Bar auf Französisch bestellt.

Dass sich eine Cafeteria in der BNL befindet, ist zum einen Ausdruck des Zeitgeistes: Arbeit und Genuss, Freizeit und Pauken sollen sich, wenn schon nicht miteinander verschmelzen, so doch möglichst tangieren. Zum andern deutet die Cafeteria auf das ins Wanken gekommene Selbstverständnis der Bibliotheken hin. Während die in Bibliotheken aufbewahrten Dokumente bis zum Ende des 20. Jahrhunderts eines Ortes bedurften, ändert sich dies mit dem Aufkommen des Internet. Über ein Bibliothekskonto kann jeder Kontobesitzer Artikel auf seinen Bildschirm herunterladen, ohne je eine Bibliothek zu betreten. Und während die Rechte der auszuleihenden Titel zuvor bei der Bibliothek lagen, sind sie es im digitalen Zeitalter nicht mehr unbedingt. Die kulturelle Rolle der Bibliothek als Ort der Aufbewahrung von als wertvoll erachteten Schriften und Dokumenten

Die neue Bibliothek ist wahrlich ein Panoptikum: Jeder kann jeden jederzeit beobachten. Und würde sich der Geräuschpegel nur leicht anheben, bräche Hühnerstall-Atmosphäre aus

ist in Zukunft nicht mehr garantiert. Deshalb bemühen sich Bibliotheken tunlichst ihr Image der Hol- und Bring-Institution loswerden. Bibliotheken wollen zu Wohnzimmern im öffentlichen Raum mutieren: Ein Ort sein, an dem man zwar nicht die Schuhe auszieht, sich aber wie zu Hause fühlt; ein Ort, in den man kommt, ohne Eintritt zu zahlen. Durch den abwesenden Konsumzwang soll allen, unabhängig ihrer finanziellen Situation, den gleichen Zugang gewährt werden. In den Bibliothekswissenschaften kursiert zudem die Theorie, dass die überlebensfähige Bibliothek des 21. Jahrhunderts jene ist, die ein breites Lern- und Bildungsangebot anbietet sowie in Medienwerkstätte investiert. So wundert es nicht, dass die BNL bereits vor der Eröffnung in einem Pressedossier Workshops und Weiterbildungen ankündigte. Überdies, steht im Dossier, würden Konferenz- und Seminarräume buchbar sein, die „aus der Nationalbibliothek einen Ort der Begegnung und des Austausches“ machen.

Tatsächlich lassen sich besonders an den Zahlen der Mediathek die Auswirkungen des digitalen Zeitalters deutlich ablesen: Wurden 2013 noch 11 600 Ausleihen getätigt, verbucht sie für 2018 einen groben Einschnitt: Nur noch 8 600 Titel gingen über die Theke. Unvergleichlich ist demgegenüber der Zugriff auf digitalisierte Zeitschriften; über eine Million Dokumente wurden letztes Jahr heruntergeladen – zehnmal mehr als noch vor sechs Jahren. Die Benutzerszahlen gingen für die BNL in den letzten Jahren allerdings nicht in den Keller. 2018 waren 17 030 Benutzer angemeldet, im Jahr 2013 waren es circa 12 600. Allerdings schauten nur 3 000 Nutzer regelmäßig in der BNL vorbei. Mehrheitlich wird die BNL von Angestellten genutzt, gefolgt von im Ausland Studierenden, Schülern und Studenten der Universität Luxemburg. Arbeitslose, Rentner, Selbstständige und Europabeamte besuchten die Bibliothek 2018 jedoch kaum. Im vergangenen Jahr war der meistgefragte Titel (luxemburgische Publikationen ausgenommen) der Ägypten-Reiseführer der Reihe *Le guide du routard*.

So richtig verstanden, wie man eine Bibliothek für seine Zwecke nutzen kann, habe ich erst an der Universität Heidelberg. Wie organisiert man seine Literaturrecherche? Wann geht man in eine Institutsbibliothek, wann zum Schalter, wann in den Lesesaal? Die Universitätsbibliothek Heidelberg ist die älteste Bibliothek Deutschlands. Sie wurde 1386 gebaut



Bibliotheken wollen zu Wohnzimmern im öffentlichen Raum mutieren: Zu einem Ort, wo man zwar nicht die Schuhe auszieht, sich aber wie zu Hause fühlt



In der Mediathek der BNL wurden im Jahr 2013 noch 11 600 Ausleihen getätigt. 2018 gingen nur 8 600 Titel gingen über die Theke

und verwaltet als wissenschaftliche Universalbibliothek 6,2 Millionen Bände. Ihr Hauptsitz befindet sich im Herzen der Stadt, und sie frisst sich Jahr-

zehnt um Jahrzehnt immer mehr in das Stadtbild hinein; streckt ihre Pranken aus und formt links und rechts Gebäude nach ihren Bedürfnissen um. Ein ähnliches Schicksal erspart die Nationalbibliothek der Stadt Luxemburg jedoch vermutlich mit ihrem eher isolierten Dasein zwischen E&Y und Privatbanken auf dem Kirchberg.

Auch als sozialen Ort lernte ich die Bibliothek erstmals als Studentin kennen. Falls man nichts zu tun hatte, gab es immer andere Nichtstuernde, die auf der Bibliothekstreppe herumstanden. Traf man sie dort an, konnte man gemeinsam entscheiden, ob man Kaffee trinken ging, mit dem Fahrrad Bier kaufen fuhr oder sich tatsächlich in den Bibliothekssaal zum Lernen begab. In den Heidelberger Bibliotheken konnte man auch Männer kennenlernen; Männer, die viel Zeit mit toten Männern verbrachten. So erklärte mir ein mexikanischer Philosophie-Doktorand, dass in seinem Leben manchmal drei Wochen vergingen, in denen er mit niemandem außer der Supermarktkassiererin sprach. Aber das sei nicht tragisch, denn so habe er vor allem Zeit mit G.W. Hegel verpassen können.

Mein Verhältnis zu Bibliotheken und deren Mitarbeitern war jedoch nicht immer harmonisch. Am 25. Juni 2019 wurde ich der Bücherschinderei beschuldigt. Eine E-Mail schlitterte in mein Fach: „Madame, Je me permets de vous rappeler qu'il est strictement interdit de rendre des documents annotés.“ Dann wurde mir gedroht, sollte ich nochmals Bücher mit an den Rand gekritzelt Notizen abgeben, würde ein westschweiz-weites *Shaming* stattfinden: „Si ce cas devait se reproduire, je me verrais dans l'obligation de le signaler dans votre dossier, à l'intention de l'ensemble des bibliothèques du réseau.“ Die mit „wissenschaftliche Bibliothekarin“

unterschiedene E-Mail enthielt zudem den Verweis, dass zu dem Zeitpunkt, als ich die drei „betroffenen“ Bücher auslieh, mit Sicherheit keine Notizen im Buch enthalten waren. Als ich die drei Bücher aus dem Regal zog, sahen sie tatsächlich aus, als seien sie noch nie so richtig rangenommen worden. Ziemlich wahrscheinlich war ich die erste Person, die sie las, dabei wurden diese Bücher bereits im Zeitraum 2013 bis 2016 publiziert. Während viele Buchstaben im Dunkeln liegen, zusammengeklappert zwischen zwei Buchdeckeln in irgendeiner Bibliothek verharren und nie das Licht einer Schreibtischlampe erblicken, werden andere misshandelt – man fährt mit Markern über sie, umkreist sie mit Bleistiften, klebt Post-its auf sie.

Sollten die Schweizer Bibliotheksautoritäten mir dennoch ein Bibliotheks-Embargo auferlegen, werde ich vielleicht öfter in der BNL anzutreffen sein. Denn zugegeben, ich bin beeindruckt: Der sonst eher triste und durchrationalisierte Kirchberg scheint durch diese Bücherkammer verlebendigt worden zu sein. Habe ich denn etwas anderes erwartet? Ehrlich gesagt, ja. Immer wieder war zu lesen, das gedruckte Buch habe keine Zukunft. Deshalb dachte ich, eventuell im bibliothekarischen Goldenen Zeitalter recherchétechnisch sozialisiert worden zu sein: In einer Zeit, in der Kartekästchenregale bereits obsolet waren, eine Zeit aber auch, in der man nicht nur auf digitale Dokumente zurückgriff. Und es mag zwar stimmen, dass digitale Dokumente dem gedruckten Buch zusehends auf die Pelle rücken – verdrängen wird das Digitale das Analoge aber vermutlich noch nicht morgen, vielleicht sogar nie. Und als sozialer Ort, als Ort der Begegnung, des Austauschs und des Lernens haben Bibliotheken auf jeden Fall eine Zukunft – sogar auf dem Kirchberg.

Die kleine Zeitzeugin

Die Unsichtbaren von Lesbos

Michèle Thoma

Auf der Meeresoberfläche steht dieses Schiff, es geht nicht weg, es taucht nicht unter. Es ist schwarz und massiv und massiv unsympathisch. Kriegsschiff?, frage ich den Betreiber des Cafés hoch oben auf der Burg von Molyvos. Hat meine Lieblingswirtin nicht vor drei Jahren den baldigen Krieg mit der Türkei prophezeit? In die Flüchtlinge, sagte sie, können die Leute sich hier so gut einfühlen, weil so viele von uns Nachkommen von Türkeivertriebenen sind.

Wohl eher Krieg gegen die Flüchtlinge? Nein, Rettung von Flüchtlingen!, protestiert der Café-Chef. „Seit den Flüchtlingen“ drehe dieses EU-Schiff seine Runden. Beim Entdecken von Booten werde gleich die griechische beziehungsweise die türkische Küstenwache alarmiert. Ob ich die Schiffe aus Portugal und Malta im Hafen nicht gesehen hätte?

Und habe ich einen Flüchtling gesehen?

Nein, natürlich nicht. Ich bin im idyllischen Vorzeigeort der Insel Lesbos, der Tourismusklave Molyvos, ich bin umgeben von solchen wie ich, weiß, älter, häufig weiblich. Ich garantiere Ihnen, Sie werden keinen Flüchtling sehen!, hat die Busbegleiterin im Shuttle-Bus schon vor drei Jahren die Last-Minute-Oldies beruhigt. Dieselbe Frau auf derselben Strecke erwähnt das nicht mehr. Auch nicht die Schweizer Firma, die den Meeresboden an der Küste damals von den Relikten der Fluchtbewegung gereinigt hat. Nur die überbordende Hilfsbereitschaft der Bevölkerung, daraufhin die Bitte, dem vielgeprüften Lesbos treu zu bleiben. Die Anwesenheit der Flüchtlinge beziehungsweise die Beschwörung von deren Unsichtbarkeit sind aber nicht mehr Top-Thema.

Der Bus quetscht sich durch die Gässchen von Mytilini, die mir weniger desolat vorkommen als 2016. Weniger blinde Schaufenster, weniger verlassene Cafés. Das Hotel ist auch ohne die

„Seit den Flüchtlingen“ drehe dieses EU-Schiff seine Runden, sagt der Café-Chef. Ob ich die Schiffe aus Portugal und Malta im Hafen nicht gesehen hätte?

damaligen Krisen- Köder Ende September gut gebucht. Sogar die Deutschen trauen sich wieder her. Die Restaurants, Terrassen, Geschäfte sind belebt, die Gassen auch. Die Kellner_innen erkennen einen nicht mehr gleich, seufzen nicht mehr angesichts chronisch leerer Tische, zum Raki gibt es nicht gleich deprimierte Gesichter und Geschichten inklusive. Alles scheint ein bisschen mehr im Gleichgewicht.

Im Hotelzimmer sehe ich griechische Fernsehsendungen voll von Trachtenzeug und fahlen Politikern. Alte graue Männer sind hier sehr gefragt, hyperblonde Frauen hören ihnen sogar zu. Und immer wieder einen Betonkomplex mit herum geisternden Bewaffneten. Ich frage in der Rezeption, wie ich mit öffentlichen Verkehrsmitteln nach Moria kommen könne. Neben den Prospekten mit Klöstern und Kultur-

stätten der Antike wirkt die Frage grotesk und obszön, die Antwort windet sich wie die Straße nach Moria. Es muss sehr, sehr weit weg sein.

Inzwischen liege ich flach auf einem steinigen Strand, verbrannt, von eisigen Winden gepeitscht, geblendet vom berühmten ewigen Licht, ich krabbele ins mythische Meer. Ich fotografiere Popenbeinkleider auf Wäscheleinen, ein Kloster auf einem Berggipfel inmitten von Leere, in dem noch zwei Mönche leben, Schnauzbartmänner, die vor einem Schild mit *Lesbian Beer* im Lieblingsort der Lesben thronen. Es gibt alle möglichen Möglichkeiten, irgendwohin zu kommen, wo Delphine lächeln oder echte alte Griechen vor echtem griechischem Kaffee in echten griechischen Bergdörfern vor sich hin sinnend. Moria gehört nicht zu den Destinationen. So pervers sind die Tourist_innen nicht.

Gibt es Moria überhaupt? Ich frage den Taxifahrer nicht nach dem Preis dorthin, wahrscheinlich müsste ich dortbleiben. Oder er würde mich rausschmeißen, vielleicht ist er von der Goldenen Morgenröte, eine Wölfin würde mich fressen, die eine griechische Göttin ist. Rein käme ich sowieso nicht, ohne Presseausschnitt schon gar nicht. Was will ich dort, Elendstourismus betreiben? Den Menschen blöde Fragen stellen und dann *thank you, good bye* sagen?

Das Meer glitzert wie Millionen Messer. Das Meer ist ein Flammenteppich. Auf dem brennenden Meer sind Flüchtlinge unterwegs.

In der Kapelle gegenüber vom Mini-Flughafen von Mytilini, der bald schon viel größer sein wird, zündet ein Schwulenpärchen Kerzen an, draußen stürmt es. Wie in den meisten Küstenkapellen wird hier der Fischer und Matrosen gedacht.

All derer, die auf dem Meer unterwegs sind?

Zu Gast

„Frauenstreik“ – leider unabdingbar

Dan Biancalana

Für den morgigen Samstag, also einen Tag vor dem Weltfrauentag, ruft die Plattform Jf zu einem „Frauenstreik“ auf. Frauen, die an diesem Tag keiner Erwerbstätigkeit nachgehen, sollen jede Betreuungs- und Haushaltsarbeit (wie etwa putzen, waschen, kochen, Kinderbetreuung, Pflege von Angehörigen) niederlegen. Erwerbstätige Frauen indes sind dazu aufgerufen, sich durch das Tragen von lila Kleidungsstücken (der Symbolfarbe der Initiative) und zum Beispiel durch verlängerte Pausen oder ein verringertes Arbeitstempo solidarisch mit dem symbolischen Streik zu zeigen. Zu den Hauptforderungen der Frauenstreikbewegung gehören eine faire Verteilung dieser so genannten „Care-Arbeiten“, eine größere Anerkennung und Wertschätzung dieser Tätigkeiten sowie eine Verbesserung der Arbeitsbedingungen im Gesundheits- und Pflegebereich, im Reinigungssektor und in der Kinderbetreuung – allesamt Berufe, in denen eine große Mehrheit der Stellen von Frauen besetzt sind. In allen Bereichen muss dabei, auch im Sinne der finanziellen Unabhängigkeit der Frauen, der Leitsatz gelten: Gleicher Lohn für gleiche Arbeit!

Selbstredend unterstützen wir als LSAP den Frauenstreik und die damit verbundenen Forderungen zu hundert Prozent. Schließlich haben die Sozialisten im Laufe ihrer Geschichte wesentlich zur Stärkung der Frauenrechte und zur Gleichberechtigung beigetragen. Mit der Einführung des Frauenwahlrechts, der sexuellen Befreiung durch legale Verhütungsmittel, der Entkriminalisierung des Schwangerschaftsabbruchs, der Einführung einer Quotenregelung zur Verbesserung der Partizipation sowohl in der Politik als auch in den Verwaltungsräten von Betrieben, in denen der Staat über eine Anteilsmehrheit verfügt, und mit gesetzlichen Bestimmungen zur Durchsetzung von Lohngleichheit zwischen den Geschlechtern konnten wichtige gesellschaftspolitische Fortschritte erzielt werden. Trotz dieser Errungenschaften bleibt – leider – noch vieles zu tun: auf politischer, wirtschaftlicher und gesellschaftlicher Ebene. Deshalb haben symbolträchtige Aktionen wie der „Frauenstreik“ oder der internationale Frauentag auch im Jahr 2020 nichts an Bedeutung und Wichtigkeit verloren.

Chancengleichheit zwischen Männern und Frauen sollte in allen Bereichen des gesellschaftlichen Lebens zum Thema gemacht werden. Die LSAP wird diese Diskussion noch weiter vorantreiben und eine Bestandsaufnahme über bestehende Ungleichbehandlungen und Ungerechtigkeiten in den Bereichen Sport, Kultur und Medien. Gleichstellungspolitik ist transversal und erfasst alle Gesellschafts- und Politikbereiche. Ziel muss es auch sein, Geschlechterstereotypen und -rollen zu überwinden, damit sich Jungen und Mädchen, Frauen und Männer gleichberechtigt, uneingeschränkt und ihren Fähigkeiten und Talenten gemäß entwickeln können. Ein ganzheitlicher Ansatz für Gleichstellung ist demnach unabdingbar. Der nationale Aktionsplan für die Gleichstellung von Frauen und Männern geht genau in diese Richtung, nachdem die ehemalige LSAP-Gleichstellungsministerin Lydia Mutsch diesen erstmals transversal ausrichtete und nun von ihrer sozialistischen Nachfolgerin Taina Bofferding nach einer breiten Konsultation sowohl der Sozialpartner als auch der Bürger neu aufgestellt wird. Wichtig ist in unseren Augen, dass hierbei auch die Gemeinden eingebunden werden, sind doch sie es, die mit ihren Gleichstellungsdiensten den Bürgern am nächsten sind.

Gleichberechtigung bedeutet aber auch respektvolles Verhalten gegenüber dem anderen Geschlecht. Die LSAP setzt sich dafür ein, dass geschlechtsspezifische Gewalt (sexuelle Belästigung und körperliche Übergriffe im öffentlichen Raum, am Arbeitsplatz oder im eigenen Zuhause) thematisiert und konsequent bekämpft und bestraft wird.

Das Motto des „Frauenstreiks“ gilt demnach auch uneingeschränkt für die LSAP: „Who cares? We care!“

„Briefe an die Redaktion“

Onzefridde mam Transport,
Schnell e Lieserbréif un d'Wort.
Den Abgauscht zum Nulltarif;
Alles geet am Liewe schif.

Opgestan mam falsche Been,
Émmer nees plätschnaass am Reen.
Schäiss Regierung, hou'ren Tram!
D'Roserei als Vollprogramm.

Siwemol am Mount geblëtzt,
An am Gaart vill Géft versprëtzt.
Alles kuerz a kleng geschnidden;
Nëmme wa näischt wiisst, zefridden.

Sport pour tous mat Otemmask,
Fir den Hond en Audiokask.
Indesch iessen? Net mat eis!
Doud all eise Fliedermäis!

Jacques Drescher

Chroniques de l'urgence

Des subventions abyssales et occultes

Jean Lasar

Subventionner les énergies renouvelables pour réduire les émissions de gaz à effet de serre ? Vous n'y pensez pas, c'est le marché, modèle d'efficacité, qui doit déterminer la meilleure manière de produire de l'électricité. Favoriser la mobilité électrique à coup d'abattements fiscaux ? Certainement pas, ce sont l'offre et de la demande qui doivent déterminer le meilleur moyen de nous déplacer sans polluer. « We shouldn't pick the winners », telle est, aux États-Unis, la fin de non-recevoir opposée par les législateurs républicains à ceux qui suggèrent des politiques volontaristes de sortie des énergies fossiles. Une étude du Fonds monétaire international publiée l'an dernier sur les subventions accordées à l'échelle mondiale au charbon, au pétrole et au gaz, est des plus utiles pour comprendre à quel point ce dogme

du « level playing field » relève du déni de réalité en matière d'action climatique.

Les auteurs de cette étude définissent comme subvention le volume de consommation de ces produits multiplié par l'écart entre leurs prix effectifs, accises comprises, et des prix « efficaces », c'est-à-dire prenant en compte, notamment, les coûts environnementaux et d'approvisionnement liés à leur utilisation. En 2015, le montant global des subventions ainsi calculées s'élevait à 4,7 milliards de milliards de dollars, soit 6,3 pour cent du PIB mondial. Pour 2017, leurs projections tablent sur une hausse de ces subventions à 5,2 milliards de milliards, soit 6,5 pour cent du PIB. La Chine mène cette danse infernale, à raison de 1 400 milliards, suivie des États-Unis, 649 milliards – soit davantage que le budget du Pentagone –, de la Russie (551 milliards), de l'Union européenne (289 milliards) et de l'Inde (209 milliards). 85 pour cent de ces subventions vont au charbon et au pétrole.

« Des prix efficaces en 2015 auraient réduit les émissions globales de carbone de 28 pour cent et les décès dus à la pollution atmosphérique de 46 pour cent, et augmenté les revenus des États à hauteur de 3,8 pour cent du PIB », assènent les auteurs.

Bien que leur méthodologie repose, faute de statistiques ad hoc, sur un certain nombre de partis pris et d'approximations, elle a le mérite de donner un ordre de grandeur pour le montant abyssal des subventions favorisant de facto les énergies fossiles. Appliquée au Luxembourg, elle montre que la discussion sur les accises ridiculement basses sur les produits pétroliers, bien que légitime, masque des distorsions bien plus graves.

Cette approche peut aider les défenseurs du climat à mieux articuler leurs priorités. Se battre pour obtenir des subventions pour le solaire et le photovoltaïque, c'est bien. Identifier les multiples aides occultes dont bénéficient les combustibles fossiles, pour les éliminer, c'est mieux. En plus de libérer de précieuses ressources budgétaires, cela permet aux renouvelables, dont les coûts par kilowattheure sont en forte baisse depuis des années, de se défendre encore mieux face aux filières fossiles.



Appliquée au Luxembourg, la méthodologie montre que la discussion sur les accises ridiculement basses sur les produits pétroliers, bien que légitime, masque des distorsions bien plus graves



Luxemburgensia



Spada und Ronja

Was macht eigentlich Luc Spada? Der Wahlberliner hat zuletzt 2017 sein eher mäßiges Werk *Fass mich an* veröffentlicht – seither ist es, abgesehen von Instagram-Posts und seiner Kolumne im *Journal*, die bis Ende 2019 lief, literarisch ruhig um Spada (Foto: Sven Becker) geworden. Nicht dass irgendwer ihn vermissen würde, aber sein lange angekündigter Roman lässt weiter auf sich warten, sonstige Theaterprojekte sind nicht in Sicht. Allerdings organisiert Spada seit Ende 2019 die Literaturveranstaltung *Be Offline* in opderschmelz. Und am kommenden Mittwoch (11. März) ist neben Fabienne Hollwege auch Ronja von Rönne zu Gast in Düdelingen. Von Rönne hat sich vor wenigen Jahren einen Ruf als rotfrechtes *Enfant terrible* des deutschen Feuilletons erarbeitet, indem sie den linksliberalen Zeitgeist ihrer Generation zynisch kommentierte mit Texten wie *Ich bin keine Feministin, ich bin Egoistin*. Das brachte ihr nicht nur einen beeindruckenden *Shitstorm*, sondern auch eine Einladung zum *Neo Magazin Royale* von Jan Böhmermann, der behauptete, sie hätte den weltweit besten Händedruck. Mittlerweile schlägt sie (etwas) sanftere Töne an, moderiert unter anderem die Sendung *Streetphilosophy* auf Arte und ist als freie Autorin tätig. (*opderschmelz.lu*) ps

Luxemburgensia



Die wilden Siebziger

Editions Guy Binsfeld, *Editions Phi* und *Editions Op der Lay* werden gegründet, das Kasemattentheater, das T.O.L. oder auch das Théâtre du Centaure entstehen und junge Autoren wie de Guy Rewenig und Roger Manderscheid beginnen zu schreiben. In den 1970er- und 1980er-Jahren tut sich so einiges in der Luxemburger Literaturwelt. Die Literaturwissenschaftlerin Fabienne Gilbertz hat diese Entwicklung der Luxemburgensia in ihrer Doktorarbeit ausführlich analysiert und wird am kommenden Montag einen Vortrag dazu im Cape im Rahmen des Zyklus Kulturgeschichte Luxemburgs halten. (*cape.lu*) ps



Kultmusiker in Kultclub

Rome, aka Jérôme Reuter, gehört zu den erfolgreichsten Musikern in Luxemburg – aber so recht weiß das in Luxemburg niemand. Seine düstere *Singer/Songwriter*-Musik überzeugt vor allem seine Fanbasis in Mittel- und Osteuropa. Mittlerweile ist Rome schon seit 15 Jahren als professioneller Musiker unterwegs und geht deshalb auf Jubiläumstournee. Am heutigen Freitag beginnt seine Europatour (von Luxemburg bis nach Moskau) an einem Ort in Luxemburg, der noch größeres Kultpotenzial besitzt als Rome selbst: das *Flying Dutchman* in Beaufort. (*flying.lu*) ps

Musique



Allein allein

Pascal Schumacher ist zweifellos ein umtriebiger Musiker im besten Sinn. Er studierte klassische Perkussion und Vibrafon-Jazz in Frankreich und Holland, war an Projekten mit Francesco Tristano, Bachar Mar-Khalifé, Jef Neve und Kenny Barron beteiligt, ging bereits mehrmals auf Europatournee, machte Musik für Filme und Theaterproduktionen, veröffentlichte mehrere Alben mit anderen Musikern und ist künstlerischer Leiter des *Reset-Festivals* in Neimënster. Um so überraschender ist es, dass der charismatische Musiker erst jetzt sein erstes Soloalbum herausbringt, das bezeichnenderweise den Namen *SOL* trägt (Cover: Michel Welfringer / Fredrik Altinell). Schumacher konzentriert sich dabei auf sein Hauptinstrument – das Vibrafon. Und vor allem das Titelstück oder auch *Air* können durch atmosphärische Klänge gepaart mit simplen Melodien überzeugen, selbst wenn instrumentelle Musik am Vibrafon wohl kaum nach Gusto der großen Masse ist. Schumacher geht übrigens auf Europatournee und wird am 21. März in Wiltz (Brandbau) zu Gast sein. (*pascalschumacher.com*) ps

Livres



Fellner Louvigny, c'est fini

Il ne lui aura fallu que quatre mois avant de tirer ses conclusions: Hans Fellner (photo: TPC) annonce la fermeture de son nouveau petit magasin de livres d'art, Fellner Louvigny, pour fin août. « Domm gaang! » dit-il, mais qu'il a déjà fait son deuil. Le loyer pourtant était modeste, et son *business plan* très modéré, selon ses dires. Mais « il y a une énorme chute de passage », constate l'historien d'art qui se passionne pour la sociologie urbaine. Les éternels chantiers qui découragent les gens de venir en ville, la concurrence de la vente par internet, les centres commerciaux en périphérie qui phagocytent le commerce en ville, mais aussi les habitudes des gens qui ont changé – plus personne (ou presque) n'habite le centre, ceux qui y travaillent mangent vite à midi et ne flânent plus, afin de pouvoir rentrer plus tôt chez eux le soir – sont autant de symptômes de ce que Fellner appelle une « transformation culturelle de la consommation ». D'ici septembre, il continue à offrir des beaux-livres, souvent à des prix très attractifs, ainsi que des expositions d'artistes locaux dans l'espace arrière (actuellement une exposition de Polaroids). « Mais je voudrais quand même lancer un appel aux consommateurs, dit Fellner. Que ceux qui affirment vouloir 'une nouvelle urbanité' aient conscience qu'il faut aussi y participer alors. » jh



Sophie Jung cette semaine au Casino Luxembourg, lors du montage de son exposition *Sincerity Condition* – la première grande exposition monographique de l'artiste luxembourgeoise, qui vit entre Londres et Bâle, dans une institution muséale au grand-duché. Jung, qui navigue entre sculpture, performance et textes (qu'elle écrit elle-même), a une approche si originale de l'art et de sa place dans le monde qu'elle est bardée de prix (entre autres le Leap ou le Manor Kunstpreis suisse). Inclassable, elle est l'incarnation parfaite du *Fail better* de Samuel Beckett (*Ever tried/ever failed/no matter/try again/fail again/fail better*): l'art comme quête de la perfection, forcément vouée à l'échec. Mais il faut toujours se relever, réessayer. *Sincerity Condition* (commissaire: Stilbé Schroeder) parle de cette quête, avec des assemblages, des installations, bref tout le monde de Sophie si clinquant et fragile à la fois (vernissage ce soir à partir de 18 heures; jusqu'au 7 juin). jh

Art contemporain



Point de vue – images immondes

Dominique Cerf (*1958) regarde le monde qui l'entoure et cela la chagrine. Mais face aux stéréotypes par lesquels est toujours représentée la femme aujourd'hui, que ce soit dans la presse *people*, la publicité ou sur les réseaux sociaux, l'artiste luxembourgeoise qui a enseigné durant des années au Havre avant de revenir s'installer au Luxembourg, a fait le choix de l'humour. Les lecteurs du *Land* l'avaient vue (en intervention d'artiste, en novembre 2019) affublée en ménagère parfaite lisant l'édition du magazine *Point de vue* avec le grand-duc Jean et la grande-duchesse Joséphine-Charlotte en Une; les utilisateurs d'Instagram connaissent ses collages souvent désopilants qui démasquent le sexisme au quotidien. À partir d'aujourd'hui, le centre d'art de Walferdange lui consacre une exposition, en dialogue avec l'artiste grec Alexandros Plomaritis (*The expanses of the body*, curatrice: Sofia Eliza Bouratsis; jusqu'au 29 mars; *caw-walfer.lu*). jh

Politique



Le Focuna aux anges

Ce mercredi à midi, Raymond Bausch, Danielle Igniti et Jo Kox (président; de gauche à droite; photo: TPC) ont pendu la crémaillère de leurs nouveaux bureaux – la première adresse indépendante du Fonds culturel national – au deuxième étage du Kunschthaus beim Engel, au cœur de l'îlot culturel (et gastronomique) de la Vieille Ville. C'était, rappela le président lors de son discours, exactement 38 ans jour pour jour après le vote de la loi portant création du Focuna. L'établissement public placé sous l'autorité du ministère de la Culture a pour mission « de recevoir, de gérer et d'employer les allocations et dons émanant de sources publiques et privées en vue [e.a.] de la promotion des arts et sciences ». Il reçoit surtout une dotation annuelle de quelque 600 000 euros de la part de l'Œuvre (donc de la Loterie nationale) et Jo Kox a largement développé le volet des bourses financées par des mécènes privés (qui profitent alors de l'exemption fiscale). Kox préside le Focuna depuis novembre 2012 et a voulu garder ce poste malgré sa nomination comme premier conseiller de gouvernement au ministère de la Culture – en vue, dit-il, d'une intégration de toutes les aides financières publiques et parapubliques au sein du futur Arts Council, pour lequel les travaux préparatifs continuent. Le Focuna emploie une secrétaire, Jil Spaus (*focuna.lu*). jh



Théâtre

Trois solitudes

Karine Sitarz

Le 28 février dernier, le Centre culturel Opderschmelz de Dudelange accueillait la création luxembourgeoise de la pièce du dramaturge britannique Harold Pinter, *Le Gardien*, dans une réjouissante mise en scène de François Baldassare (voir *d’Land* du 21/02). Ce grand classique, primé dès sa création en 1960, interpelle toujours, tant par son langage très contemporain fait de ruptures et de mots décalés qui s’entrechoquent, que par ses thèmes. Dans cette pièce en trois actes qui met en scène un univers masculin fermé, il est question de rapports de force et des rapports aux femmes, de marginalité et d’exclusion, d’abandon et de repli sur soi, d’intolérance et de racisme, de discriminations et de violences. Mais il en va aussi de la quête d’empathie et de liens, de communication et de vivre ensemble, d’amitié et de fraternité, de solidarité et d’humanité.

Pari réussi pour François Baldassare, qui a confié le rôle principal de Davies à l’impressionnant Rufus, emportant avec lui les autres comédiens, Olivier Foubert et Jérôme Varanfrain, dans cette histoire drôle et poignante. Le formidable trio met en relief les dimensions plurielles de cette pièce où le comique se frotte au tragique et où l’autodérision se mêle à la tension dramatique. Il confère une vraie humanité aux trois personnages à la fois forts et fragiles, aux prises avec leurs obsessions, leurs manies et des rêves qui n’aboutiront jamais.

Entre gravité et légèreté, *Le Gardien* est un spectacle fort, qui nous fait autant rire qu’il nous glace

Théâtre

Un homme ordinaire face à l’ennui

Godefroy Gordet

Joué, surjoué et presque trop joué depuis sa disparition en 1904, le théâtre d’Anton Tchekhov est partout. Dans cette mouvance, Myriam Muller s’en empare ici au Grand Théâtre et ce avec réussite, esprit, et quelques libertés de bon ton. Drame psychologique sur l’homme moderne, aussi vivace aujourd’hui qu’il l’était hier dans la Russie fin XIX^e siècle de Tchekhov, *Ivanov* a libéré chez la troupe luxembourgeoise menée par Muller un vrai moment de plaisir et, en même temps, des sensations multiples entre relâchement et tension.

Ivanov, c’est d’abord un personnage. Comme souvent chez Tchekhov, c’est le héros – ou anti-, c’est selon – qui, conscient ou non, tire les ficelles de l’intrigue générale. Aussi, pour résumer la pièce, Ivanov le voilà : membre permanent de la commission des affaires paysannes mais sans le sou, intelligent mais raté, inapte à vivre dans son monde car trop lucide, plein de désamour pour une femme qui a tout abandonné pour lui. Son épouse depuis cinq ans, la juive Sarah Abramson, devenue Anna Petrovna par amour, est mourante. Son amour pour elle évanoui, Ivanov s’éprend de la jeune Sacha, fille d’amis proches. Plein de culpabilité, mourant d’ennui, Ivanov s’écroule à mesure que tout autour de lui s’effrite, pourrit et finit par disparaître.

Ivanov démarre donc en mollesse, synonyme de l’ennui profond qui habite le personnage éponyme. Le monde pour Ivanov est une déception, il n’a plus d’attente, pas plus que ses compères Lebedev (pré-



Olivier Foubert et Rufus

Le Gardien est l’histoire de la rencontre de trois solitudes amenées à partager une tranche de vie et par là-même à se révéler. Il y a d’un côté Davies (Rufus campe de manière extraordinaire un personnage ambigu, à la fois attendrissant et cruel), homme usé, aigri et dénigrant, qui vivote entre rue et petits boulots et n’a qu’une idée : aller à Sidcup récupérer ses papiers pour retrouver son identité. Il y a de l’autre côté deux frères que tout oppose, à commencer par leur relation à leur mère : Aston (Jérôme Varanfrain s’installe avec justesse dans ce personnage *border-line* et en souffrance), brisé par les électrochocs et qui rêve de bâtir une cabane dans le fond du jardin, et Mick (incarné avec une belle énergie par Olivier Foubert), le frère hyperactif, combinard et batailleur, embringué dans moult affaires, mais qui rêve de transformer « sa » maison, là où vit Aston.

Un soir d’errance, Aston sauve Davies, qui s’est fait virer du bar dans l’arrière-cuisine duquel il travaille et l’amène chez lui. Un prologue à la pièce que l’on découvre à travers une vidéo en noir et blanc (bonne idée), qui nous permet d’entrer d’emblée dans le vif de l’histoire et de ses dialogues cocasses et dérisoires. Omniprésent, l’humour transparait aussi dans les petites adaptations de François Baldassare, dans le

rajout de quelques tableaux décalés que ce soit l’apparition de Mick en ninja (avec bande-son filmique) ou les jeux ados et bagarreurs des deux frères. Mais surtout, il émane tout au long du spectacle de l’incroyable jeu de Rufus.

Les lumières de Carlo Thiel et la scénographie servent de manière convaincante la mise en scène. Le décor, créé avec l’architecte Sergio Carvalho, est sobre mais imposant, tout en noir et blanc comme l’a voulu François Baldassare. Il joue sur l’opacité et la transparence et mêle métal et plexiglas. On y trouve un grand échafaudage à plusieurs niveaux, qui mène à la pièce où un lit aux barreaux métalliques focalise l’attention. Une dizaine de mannequins (ils seront aussi passants) et moult accessoires inutiles, des valises et quelques Bouddhas dont un en peluche forment le bric-à-brac « rangé » d’Aston. Sur le devant de la scène, quatre seaux recueillent l’eau des fuites (un son récurrent donne un tempo alors que le temps s’est ici figé). Côté jardin, un grand rideau figure la fenêtre de cette « maison courant d’air » (le vent souffle en continu) et côté cour, un rideau de feuilles se révélera au troisième acte. Dernier acte qui scellera la séparation des personnages et le retour vers le passé.

Entre gravité et légèreté, *Le Gardien* est un spectacle fort qui nous fait autant rire qu’il nous glace, en ce sens même qu’il parle de l’humain et de ses inextricables relations. À voir !

Le Gardien, texte d’Harold Pinter, dans la traduction française de Philippe Dijan, mise en scène : François Baldassare, avec Rufus, Olivier Foubert et Jérôme Varanfrain, une coproduction de Canopée Production asbl et le CCRD Opderschmelz où elle a été créée au Opderschmelz à Dudelange ; après le Cape hier jeudi et aujourd’hui (séance scolaire), elle sera au Escher Theater les 9 et 10 octobre ; [canopee-asbl.com](#)

Cet *Ivanov* a libéré chez la troupe menée par Myriam Muller des sensations multiples, entre relâchement et tension

sident du Zemstvo), Chabelski (comte, son oncle) ou Borkine (un parent) qui magouillent pour trouver quelques roubles ici et là entre deux beuveries. Déjà en scène à l’entrée du public, Ivanov se prélassait dans la solitude, d’ailleurs le seul véritable moment où il sera seul, avant sa mort suicidaire. Lui balançant un seau d’eau à la figure, Borkine rompt vite toute tranquillité, enchaînant avec des préoccupations administratives. S’en suit un ballet continu d’entrées et de sorties des gens qui entourent et fatiguent Ivanov de leurs préoccupations. De la volonté de la metteuse en scène fidèle aux lignes du dramaturge russe, malgré cette débandade continuelle, une forme de monotonie s’installe pourtant franchement dans tout le premier acte. Une traduction assez juste du tempérament dans lequel est emprisonné Ivanov, dès le début partagé entre calme et agitation.

Ce qui domine aussi dans *Ivanov*, c’est la monstration d’une société, vénale, mondaine, voire antisé-

mite – vieille rengaine de la Russie d’antan –, qui s’ennuie terriblement. Friand de ragots, de cartes, d’alcool mais vite lassé de ces jeux, ce microcosme bourgeois s’ennuie dans une langueur qui devient presque morose. C’est dit, joué comme tel, et ironisé par Tchekhov qui avait d’abord écrit une comédie avant d’en faire un drame. Car même si ça rit franchement dans la salle, sans qu’on ne sache trop pourquoi, *Ivanov* n’est pas une partie de plaisir. C’est l’histoire d’un type normal, empêtré dans son indécision, ses envies d’autre chose, sa souffrance psychique d’homme se voyant vieillir.

C’est donc plutôt triste car terriblement palpable dans le réel et c’est cette force qu’injecte Muller à sa version. En effet, ici les dimensions classique et contemporaine se mêlent dans la mise en scène, ouvrant à des niveaux de jeu qui oscillent d’un personnage à l’autre, montrant Anna (Sophie Mousel) dans un lyrisme fort – magnifique chanteuse de surcroît –, Lébedev (Valéry Plancke) et Borkine (Pitt Simon) dans une juste puissance et d’autres comme Kossykh (Raoul Schlechter) dans une sorte de sous-jeu très précis. Les personnages viennent bien du théâtre, même si faits de traits d’une société existante, à l’image du parfait Ivanov que nous sert Jules Werner, aussi antipathique qu’attachant, jamais dans l’excès, presque humain pour de vrai, si on enlevait les artifices scéniques.

Et tout cela est utilisé à bon escient par Myriam Muller, profitant des ruptures omniprésentes dans le texte pour poser de jolis tableaux évolutifs, construits et



C’est l’histoire d’un type normal, empêtré dans son indécision, ses envies d’autre chose, sa souffrance psychique d’homme se voyant vieillir



Theater

Am Ende bleibt nur noch der Fleischergeselle

Würg! Igitt! Da kotzt Lilli Epply gerade mehrere zermalmte Bissen auf den kalkweißen Boden, schon stürzt sich Fabian Krüger auf den Brei und schlingt ihn schnappatmend hinunter. Dem Publikum wird beim Zusehen übel, das Eintippen der Schilderung sorgt für neuen Ekel. Frank Hoffmann mutet seinem aufstöhnenden Publikum so manches zu, wenn er den uniformierten Ulrich Kuhlmann den rechten Arm zum Hitlergruß hochreißen lässt und die organische Verkümmerng von Franz Kafkas Ungeziefer aus dessen Erzählung *Die Verwandlung* auf der Bühne inszeniert.

Hoffmanns TNL-Produktion mit Fabian Krüger in der Hauptrolle wäre jedoch kein Dienst erwiesen, Beschränkte man sich in der Rückschau lediglich auf den nachweislichen Ekelfaktor. Nein, für diesen Premierenabend an der Route de Longwy hat sich ein Regisseur tiefgründig mit dem Text auseinandergesetzt und eine höchst organische Bühnenarbeit geliefert, die ihre eigene Sprache findet.

Wenn Frank Hoffmann Kafkas *Verwandlung* inszeniert, muss nicht nur die Bühne leiden

Zwei Elemente dieses Abends werden wohl in Erinnerung bleiben: die vermeintliche Notlösung Fabian Krüger, der für den erkrankten Uwe Bohm einsprang, und dazu die Bühne des Leipziger Malers Ben Willikens. Durch sie nimmt Hoffmanns Lesart der expressionistischen *Verwandlung* Gestalt an: In diesem Werk kommen zutiefst verfaulte soziale Strukturen einer Familie ans Tageslicht. Der Umstand, dass der Familiensohn Gregor Samsa eines Morgens als Ungeziefer aufwacht, darf als veräußerlichte Allegorie dieser kranken Beziehungen verstanden werden.

Wie aber stellt man ein Ungeziefer dar, wenn man keines ist? In gebeugter Buckelhaltung füßelt das Fliegengewicht Krüger barfuß über Bühne, Stuhl und Bett, nestelt und krabbelt feingliedrig mit den Fingern, einem Insekt gleich, über den Boden, während eine schwarze Decke seinen Rumpf zum Panzer wölbt. So simpel, so gut. Von der anfangs in feinen Zwirn gekleideten Inkasso-Figur, die Kafkas inneren Monolog menschlich feingeistig spricht, verkommt Gregor Samsa zusehends zum stinkenden Etwas samt Entzündungswunde, die ihm der cholerische Vater mit nachgeworfenen Äpfeln zugefügt hat.

Ben Willikens zeichnet für die Bühne verantwortlich: Im vorderen Bereich die Einrichtung des bürgerlichen Miefs samt Esstisch und gedeckter Tafel, leicht nach hinten versetzt hängt ein nach vorne offener, weißer Kubus in der Schräge. In diesem Raum, in Gregor Samsas Schlafzimmer also, krabbelt Krüger den hängenden Bühnenboden hoch und runter. Auffällig ist dabei, dass die schwarzweiße Wandfarbe so angebracht ist, als sei sie im Lot. Ja, was nun? Ist die Außen- oder ist die Innenwelt aus den Fugen? Was Kafka mit der Divergenz von gepflegtem innerem Monolog und verkommener Physis dokumentiert, findet Hoffmann vor allem in Antithesen dieser Art. Es sind die anfangs klaren Linien der Bühne, die simplen, offensichtlichen Strukturen des Bühnengeschehens, die im Verlauf einer zweistündigen Inszenierung zum sozialen Chaos führen, an dem am Ende ein Familienmitglied unter dem Deckmantel des wertlosen Ungeziefers ausgestoßen wird und schließlich „kriecht“. Hier reicht keine Putzkolonne. Hier kommt selbst der Familientherapeut hoffnungslos zu spät.

Ein interessanter Weg zum Verständnis des Ungeziefer-Motivs als Allegorie für kommunikative Dysfunktion findet sich in einer vermeintlich komischen Doppelszene: Vater und Mutter können ihren Sohn mit dessen tierischen Lauten kaum noch verstehen. Im Gegenzug können sie einander nur dann vollends folgen, wenn sie von der neuhochdeutschen Lexik in ein buchstäbliches „Blabla“ kippen. Die Verwandlung ist eben auch eine Skizze kommunikativer Störung.

Überhaupt entdeckt die Regie das Komische bei Kafka neu, eine Komik, die sich aber nie vom Grotesken löst und – eine Komik, die sich durch eine Vielzahl vorheriger Bühnenarbeiten von Frank Hoffmann zieht. Es ließen sich noch weitere Eigenarten aufzählen, die diese *Verwandlung* charakterisieren. Sie sprengen jedoch den Rahmen einer Kritik, die ein positives Fazit erlaubt: Mag er auch an einigen wenigen Stellen über das Ziel hinausschießen, so inszeniert Frank Hoffmann mit diesem Kafka einen heftigen, eingängigen, in Bühnenkunst und Darstellung gelungenen Theaterabend. Empfehlenswert. Claude Reiles

Die Verwandlung von Franz Kafka; Regie von Frank Hoffmann; Dramaturgie: Florian Hirsch; Bühne: Ben Willikens und Bernhard M. Eusterschulte; Kostüme: Susann Bieling; Musik: René Nuss; mit François Camus, Lili Epply, Maria Gräfe, Fabian Krüger, Ulrich Kuhlmann, Monique Reuter, Annette Schlechter, ist eine Produktion des TNL; weitere Vorstellungen am 6., 8., 11. und 12. März; Karten unter info@luxembourgticket.lu; Informationen: [tnl.lu](#).

déconstruits par les acteurs eux-mêmes. Des peintures scéniques qui jouissent d’un superbe travail scénographique (Anouk Schiltz) donnant à l’espace toute la teneur des phases que vit Ivanov.

Un grand tapis russe ou caucasien s’impose sur tout l’espace de jeu, devenant salon, bureau, lieu de réception, ou lieu sacralisé, une fois recouvert de pétales blancs. Un espace ouvert de toute part, où l’intimité n’existe pas. Les comédiens y entrent, en sortent, le foulent, s’y défoulent, le souillent, y boivent, y copulent, s’y battent… Comme reflet de tout ce que prend dans la figure cet Ivanov qui, réclamant la solitude, trouvera son salut dans la mort.

Sans qu’on comprenne l’utilité du quadri-frontal, dans cette ambiance, si le premier acte est plutôt mou, comme le veut l’auteur, « je mène l’action tout doux, tranquille, et, vlan, le spectateur prend tout dans la figure », Muller réveille la foule dès la réception au domicile des Lebedev, transformé ici en joyeux cabaret, pour plus tard introduire dans les derniers actes, une violence brute venue des corps et des voix. C’est un théâtre engouffré dans une cocotte-minute qu’on observe attentivement : de la caricature d’une société dans laquelle les personnages feignent le bonheur, à une critique sociale enfouie derrière le drame sentimental assassin qui explose en *sad end*.

Déjà sur le papier, *Ivanov* est une magnifique pièce, ce que Muller nous offre de plus dans sa version, c’est une belle soirée de théâtre, où le plaisir chatouille de voir un groupe de comédiens trouvant union au service du chef d’œuvre de Tchekhov. C’est beau de voir chaque acteur prendre de la voix et trouver sa place, même les petits rôles, quoique Tchekhov n’en écrit pas vraiment. Pourtant, aussi réussie que soit cette pièce, on y gagnerait néanmoins à trouver plus de dramatique que de brillantissime, pour conserver l’essentiel du théâtre tchekhovien plus que du mullerien. Et si le *Ivanov* de Myriam Muller est un succès collectif et théâtral, on ne s’en contentera pas. À quand une aventure « risquée », cherchant moins le parfait, usant de tentative, pour explorer plus encore le théâtre ?

Ivanov d’Anton Tcheckov, mise en scène : Myriam Muller, assistée par Daliah Kentges ; scénographie : Anouk Schiltz ; lumières Renaud Ceulemans ; musique live Jorge de Moura ; avec : Mathieu Besnard, Denis Joussetin, Nicole Max, Jorge de Moura, Sophie Mousel, Valéry Plancke, Manon Raffaelli, Raoul Schlechter, Pitt Simon, Anouk Wagener et Jules Werner ; une production Les Théâtres de la Ville de Luxembourg ; prochaines représentations ce soir, 6 et demain, samedi 7 mars à 20 heures au Studio du Grand Théâtre ; [theatres.lu](#).

Kino

Männersache

Marc Trappendreher

Die Anzüge sitzen, das Äußere ist wohl gepflegt. Manieren haben sie auch, es sind wahre Gentle-men, nur mit dem Gesetz nehmen sie es nicht ganz genau: Mickey Pearson (Matthew McConaughey), Raymond (Charlie Hunnam), Coach (Colin Farrell) sind die Gangster-Helden in Guy Ritchies neuem Film, der da eben passend lautet: *The Gentlemen*. Und Mickey Pearson hat es als anerkannter, ein-flussreicher Drogenbaron gerade nicht leicht. Er will aussteigen, sein Geschäft verkaufen, doch so-wohl der hinterlistige Dry Eye (Henry Golding) oder noch der schmierige Reporter Fletcher (Hugh Grant) machen ihm das Leben schwer, indem sie versuchen ihn zu hintergehen...

The Gentlemen ist ein wendungsreicher, kurzwei-liger Gangsterfilm, weil er ganz auf Guy Ritchies bewährten Mustern basiert: Schnelle Erzählweise, spritzige Dialoge, wild gemischte Bildästhetik, die auch Videoclips einschließt, und nicht zuletzt ein Soundtrack, der ungemein rhythmisch ist und im Zusammenwirken mit dem Schnitt eine ganz vor-antreibende Dynamik schafft. Vielleicht noch di-rekter, noch dreister, als in seinen anderen Filmen, zitiert Guy Ritchie, den man gemeinhin gerne als den „britischen Quentin Tarantino“ bezeichnet, sich selbst: Das Filmplakat seines 2015 erschiene-nen *The Man From U.N.C.L.E* lässt er zwinkernd in Szene setzen, ironisch-verspielter kann man sich nicht selbst huldigen.



Matthew McConaughey als Mickey Pearson

Das schaut sich über weite Strecken tatsächlich an wie ein Tarantino-Film, die Sprache, so vulgär sie auch zuweilen sein mag, ist zutiefst britisch. Mit *The Gentlemen* kehrt der Regisseur aber auch zu seinen Anfängen zurück: Mit Filmen wie *Lock, Stock & Two Smoking Barrels* (1998) oder *Snatch* (2000) hat Guy Ritchie gezeigt, dass er das britische Kino aufwirbeln und internationale Aufmerksam-keit generieren kann. Und damals wie heute stellt

The Gentlemen unverhohlen aus, dass er Män-nerkino sein will, wo Männer die Macht haben, wo Männer handeln. Die einzige Frau, die darin wirklich prominent vorkommt, muss natürlich die Braut des Gangsterbosses sein. Eine große krimi-nelle Organisation ist in Guy Ritchies Augen eben Männersache, doch es ist diese Frau, die sein Han-deln maßgeblich bestimmt. Darüber, dass Frauen unterrepräsentiert sind, mag sich mancher Kriti-

ker ärgern – Ritchie hebt das Ganze jedenfalls auf eine Metaebene, indem er einen Film im Film er-zählt. Damit nimmt er seinen Kritikern gleichsam den Wind aus den Segeln: Wer das nicht mag, der mag schlichtweg Kino nicht. Das kann man als cle-ver oder als Totschlagargument werten. Fest steht jedoch, dass man das, was in diesem Männermili-eu nur noch als blutige Farce beschrieben werden kann, nur noch mit schwarzem Humor ansehen kann. Und das ist nun mal Guy Ritchies Stärke, so ungemein politisch inkorrekt dieser Film auch ist.

Matthew McConaughey spielt einmal mehr ei-nen Gangster der eigentlich auch Matthew McCo-naughey heißen könnte, so sehr gründet diese Figur auf seinem Grundtypus, der für seine Karriere so be-deutsam ist. Charlie Hunnam ist dessen rechte Hand und ihm überaus loyal. Das ist ein Männerbund der keiner weiteren Wörter bedarf, es ist deren reine Prä-senz im gleichen Bild, der von dieser Verbundenheit erzählt. Nur da, wo diese Bänder eng und vertraut sind, da gelingt die Kommunikation, denn um nichts anderes geht es, wie für den Gangster-Thriller ohnehin konstitutiv, sei er noch so überdreht und verspielt wie Gentlemen. Informationsgewinn durch Kommunikation: Wer weiß wann was von wem? Wer hält Informationen zurück, wer spiegelt falsche vor? Wer gibt was wie wann an wen weiter? Auch die Versuche der Ausgrenzung der etablierten, alten Männlichkeit durch junge Nachwuchskriminelle,

***The Gentlemen* ist ein wendungsreicher, kurzweiliger Gangsterfilm, weil er ganz auf Guy Ritchies bewährten Mustern basiert**

ein weiteres Themenfeld des Films, stellen keine wirkliche Bedrohung dar.

Und natürlich muss in letzter Konsequenz im Schreibtischsessel des einflussreichen Filmprodu-zenten niemand anderes als Harvey Weinstein sit-zen, der mächtige Medienmogul von Miramax, der erst letzte Woche wegen Vergewaltigung und sexu-eller Nötigung schuldig gesprochen wurde. Der un-gemein offen-ironische Selbstangriff soll hier als die beste Verteidigung stehen.

Berlinale

Zaghafter Frühling

Martin Theobald

Es gibt Rituale, Wiederkehrendes und Wiederholungen. Als am vergangenen Sonntag die 70. Internationalen Filmfestspiele von Berlin mit dem traditionellen Publikumstag zu Ende gingen, bewies sich Carlo Chatrians wiederholte Ankündigung, dass er in seinem ersten Jahr als Künstlerischer Leiter des Filmfestspiele nicht den Revoluzzer geben würde, denn ein Festival wie die Berlinale brauche Kontinuität. Und darauf setzte auch die Jury unter ihrem Präsidenten Jeremy Irons. Mit dem Goldenen Bären für den besten Film für Mo-hammad Rasoulofs *There is No Evil* gewann zum dritten Mal innerhalb von zehn Jahren eine iranische Produktion den Hauptpreis. Die Entscheidung ist politisch und zementiert den Ruf der Berlinale das politischste unter den bedeutenden Filmfestivals zu sein. Dieser Anspruch war gleichzeitig Slogan und Markenzeichen von Chatrians Vorgänger Dieter Kosslick. Er ist oft genug dafür kritisiert worden und oft genug daran gescheitert: Politik dürfe auf einem Filmfestival nicht die Hauptrolle spielen, wichtiger sei die Kunst, laute-te ein Einwand gegen Kosslicks Politik-Prämisse. Nun leitet der ausgesprochene Cineast Chartian die Berlinale – und wieder triumphiert am Ende die Politik.

Wie 2015, als Jafar Panahis *Taxi Teheran* den Goldenen Bären gewann, ist der Regisseur des Siegerfilms auch in diesem Jahr bei der Verleihung nicht anwesend. Das iranische Regime hat Rasoulofs Pass eingezogen. In seiner Heimat ist ihm eigentlich jedwede künstlerische Tätigkeit untersagt, er steht zudem unter verschärfter Beobachtung. Die Entscheidung der Jury war durchaus plausibel. Rasoulof liefert ein profundes Werk ab, das zum Nachdenken anregt, das zeigt, wie sehr ein Regime in individuelle Biografien hineinregieren kann. In vier Episoden behandelt der Film die Frage nach Alternativen,

Mit Mohammad Rasoulofs *There is No Evil* gewann zum dritten Mal innerhalb von zehn Jahren eine iranische Produktion den Hauptpreis. Die Entscheidung ist politisch

sucht Situationen aufzulösen, in denen der Mensch vermeintlich nicht Nein sagen kann und versucht moralische Verantwortung und Zivilcourage in einem totalitären Staat zu ergründen. Der erste Teil begleitet einen Gefängnisangestellten über einen Zeitraum von 24 Stunden durch die Höhen und Tiefen des Familienalltags. Kaum ist es Nacht, exeku-tiert er dann verurteilte Dissidenten. Die folgende Episode zeigt den halsbrecherischen und illusorischen Ausbruch eines Wehrdienstleistenden aus dieser Exekutionsmaschi-nerie. Die letzte Episode ist autobiografisch angelegt. Die Tochter des Regisseurs spielt darin eine junge Frau, die ihren Vater anklagt, seine politischen Überzeugungen über das Wohl der Familie zu stellen. Auch Rasoulof hatte sich dazu entschieden, weiter im Iran zu arbeiten – wie schwierig auch immer die Bedingungen sein mögen –, während seine Tochter und seine Frau in Hamburg leben.

Die Qualität der vier Episoden ist durchaus schwankend. Es gibt dichte Passagen, in anderen wirkt der Film eilig zusammengebastelt. Dennoch spiegelt der Film die per-sönliche Lebenssituation des Betrachters an denjenigen in totalitären Systemen. Nun ist der Goldene Bär auch immer ein Instrument mit Signalwirkung. Doch wie groß dessen Einfluss ist, lässt sich kaum abschätzen. Panahi durfte jedenfalls auch zur Präsentation seines Films *Drei Gesichter* nicht persönlich zu den Filmfestspielen in Cannes reisen. Ob das Regime in Teheran nun Rasoulof noch stärker beschneiden wird?

Schönheit und Brillanz eines Werks liegen immer im Auge des Betrachters. Kaum ein Intendant irgendeiner Filmfestspiele wird es schaffen, einen Wettbewerb auf die Beine zu stellen, der dem Publikum ausnahmslos gefallen wird. Chatrian hat in diesem Jahr auf 18 Filme gesetzt. Es war erkennbar, dass er noch manche Zusage aus seinem früheren Leben als Leiter des Festivals von Locarno einhalten musste, andererseits auch Sponsoren – wie das Zweite Deutsche Fernsehen (ZDF) – bedienen musste. Das Konstrukt „Im Wettbe-werb – außer Konkurrenz“ hat er jedoch eliminiert und in eine Sektion „Berlinale Gala“ verschoben, was den eigentlichen Wettbewerb straffte. Und so Filme im Fokus behielt wie etwa *Never Rarely Sometimes Always* der US-amerikanischen Regisseurin Eliza Hitt-man. Der Film zeigt die Odyssee einer 17-Jährigen aus einem Kaff in Pennsylvania, die mit ihrer Cousine für eine Abtreibung nach New York City fährt. Wie in Rasoulofs Werk

zeigt sich hier ein individuelles Schicksal als Allegorie auf die Verhältnisse in ihrem Land. Hittman wurde mit dem Großen Preis der Jury ausgezeichnet.

Ebenfalls im Wettbewerb vertreten war der umstrittene Film *Dau*. Natasha von Ilya Khrzhanovskiy und Jekaterina Oertel. Das belanglose, effektheischende Machwerk soll exemplarisch das Entstehen von Totalitarismus verdeutlichen und bedient sich dabei ei-nes Kammerspiels, das in einer vulgären Verhörszene endet, die einzig die Brutalität von Verhören an sich aufzeigt. Der Film ist handwerklich schlecht gemacht, der Regisseur geriet wegen übergriffiger Umgangsformen am Filmset bereits vor der Berlinale in Kri-tik. Presstexte zum Film gaben an, dass sich die Darsteller ihrer eigenen Improvisation hingeben sollten und durften, was angesichts der aufgesagten Texte kaum glaubhaft er-scheint. Jürgen Jürges wurde für die Kameraführung mit dem Silbernen Bären ausge-zeichnet. Weitere Silberne Bären gingen an die deutsche Schauspielerin Paula Beer für den Westfaltenstausee-Märchenfilm *Undine* sowie ihren italienischen Kollegen Elio Ger-mano für die Rolle des Antonio Ligabue in der Künstlerbiografie *Volevo nascondermi*.

Und so hieß es am Ende der Berlinale einmal mehr, dass auch der neue Intendant der Festspiele zu wenig herausragende Filme in seinem Wettbewerb versammeln konnte. Doch auch Chatrian kann nur aus einem begrenzten Fundus schöpfen, der den drei großen europäischen Festivals von Berlin, Cannes und Venedig Aufmerksamkeit und Qualität verschafft. Als Antwort darauf kreierte Chatrian die neue Sektion „Encoun-ters“, in der ebenfalls Preise ausgelobt wurden – und machte seinem Wettbewerb so selbst Konkurrenz mit 33 *Arthouse*-Filme in zwei parallelen Wettbewerben. Die Ent-scheidungen und Kriterien, nach denen Filme für Encounters taugten oder doch für den Wettbewerb ausgewählt wurden, erschloss sich dabei jedoch kaum. Luxemburg war mit zwei Produktionen in der Jugendfilmsektion „Generation 14plus“ vertreten: *Jumbo* von Zoé Wittock und *Yalda. La nuit du pardon* von Massoud Bakhshi.

Chatrians Ankündigung, nicht den Revoluzzer geben zu wollen, bezog sich lediglich auf sein erstes Berliner Jahr, somit setzt er selbst die Ansprüche für die kommenden Berlinale hoch.



Der Goldene Löwe *There is No Evil* von Mohammad Rasoulof und die beiden luxemburgischen Koproduktionen: *Yalda. La nuit du pardon* von Massoud Bakhshi, *Jumbo* von Zoé Wittock (von links nach rechts)

Musique classique

Tout un monde en bord de mer

Kévin KroczeK

Pas de lever de rideau mais une large scène qui s'illumine au rythme de la musique. Au centre, Katrin Lena Heles gisant sur une plage. Elle a de la peine à sa relever. Derrière elle, Véronique Nosbaum, visiblement inquiète, tente de la consoler. La première campe la reine Didon et la seconde, sa fidèle Belinda. En ce jeudi 27 février, le Mierscher Kulturhaus propose au public – clairsemé, chutes de neige oblige – la première de *Dido and Aeneas*, un court opéra baroque du compositeur Henry Purcell, sur un livret de Nahum Tate. Mise en scène par Claude Mangen, le directeur des lieux *himself*, cette production résolument ambitieuse représente un sacré défi pour toute l'équipe en place. Celui d'interpréter un opéra dans une salle inadaptée au genre, mais surtout de faire coexister sur une scène limitée, les interprètes, l'Ensemble de la Chapelle Saint-Marc, l'Ensemble Vocal du Luxembourg et l'ensemble Canto-LX. Que de problématiques, toutes résolues.

Dido and Aeneas (*Didon et Énée* pour les plus francophones) est donc un opéra en trois actes et en anglais. L'action se déroule à Carthage, dans un contexte post-guerre de Troie. La reine Didon tombe amoureuse du prince Troyen Énée. L'amour est réciproque, mais une enchantresse, souhaitant la chute de Carthage et de sa reine, pousse le prince à tracer sa route. La reine, inconsolable met fin à ses jours. C'est court et efficace, rythmé et poignant. Sur la scène du centre

Mis en scène par Claude Mangen, le directeur du Mierscher Kulturhaus *himself*, ce *Dido and Aeneas* résolument ambitieux représente un sacré défi pour toute l'équipe

culturel de Mersch, un décor de bord de mer très réussi a été reconstitué pour l'occasion. Du sable, malmené par de nombreux coups de pied durant la représentation, se marie avec des plantes caractéristiques de ces lieux, des filets de pêche et

des structures (pontons et chemin) en bois. En arrière-plan sont projetées des vagues sous un ciel expressif, avec un soleil discret, dont on suit les mouvements du petit matin au crépuscule.

À gauche de la scène, l'Ensemble de la Chapelle Saint-Marc est dirigé par l'énergique et communicatif Jean Halsdorf. Si l'introduction fait l'effet d'un coup d'épée dans l'eau (et c'est de circonstance), on s'habitue plutôt vite à l'acoustique des lieux et au volume sonore tout relatif. Les cordes et le clavecin, tremblotant à un moment, sont convaincants. Le chœur, nourri, est en mouvement constant. Se mélangeant tantôt aux interprètes sur scène, tantôt à l'audience dans les gradins, l'ensemble est loin d'être homogène, non pas tant en ce qui concerne le chant, mais bien en ce qui concerne le jeu. Entre celles et ceux à l'expression discrète, celles et ceux qui en font trop et les quelques vocalistes qui bouffent littéralement la scène, surjouant toutes les émotions dans des proportions rarement atteintes, on se prend néanmoins de sympathie pour ce chœur qui bat.

Ce constat s'applique aussi au *casting*, toujours du point de vue du jeu s'entend. Les interprètes sont impeccables, mais on se demande sur quel pied danser. Si Katrin Lena Heles, Peter de Laurentiis (qui interprète Énée et dont le nom est mal orthographié sur le livret mis à disposition par le centre culturel), Véronique Nosbaum et Laurie Dondlinger, sont plutôt premier degré, portant le poids de la tragédie sur leurs épaules, Franz Schilling, Julie Thomé et Nicole Adorno, qui interprètent respectivement l'enchantresse et ses sorcières, frôlent parfois le burlesque. Franz Schilling – le plus applaudi durant le traditionnel défilé de clôture – s'est travesti et joue une magicienne qui manigance d'une manière presque *cartoonesque*. Lorsqu'il dévoile une de ses jambes, faisant du charme au public au bord de la scène, il manque de peu de tomber dans la fosse.

Le trop plein de fumée, dispensable et ne rappelant pas vraiment l'arrivée d'un orage, fait toucher certains membres de l'audience installés aux premiers rangs. L'opéra se termine sur Didon qui agonise, rappelant la première scène. Le soleil se couche, et à défaut d'avoir la larme à l'œil ou les poils qui se hérissent, on est déçu de devoir quitter tout ce petit monde en bord de mer. Les plus attentifs remarquent un pointeur de souris passant sur l'écran projeté, mais on pardonne la gaffe. En sortant de la salle, en croisant des vocalistes en costume qui se réfugient dans les coulisses, on se dit que l'évènement, louable, a tenu ses promesses.



Les interprètes, le chœur et l'orchestre dans un décor de bord de mer très réussi

Musique classique

Un Mahler ne vient jamais seul

José Voss

« Artiste en résidence » durant cette saison, Daniel Harding a tout loisir de faire plus ample connaissance avec les musiciens de la troupe maison, et ce, à la faveur d'un planning chargé, qui l'a vu notamment assurer crânement la direction du concert du 28 février dernier. Où il appert que le chef anglais n'a pas son pareil pour mélanger les genres, pour faire revivre le grand répertoire, tout en s'inscrivant de plain-pied dans la modernité, ou pour se tourner vers des répertoires moins explorés, en imaginant des propositions originales. Aussi ne peut-on que le féliciter de satisfaire, comme il le fait, à des exigences contraaires ou de nous faire découvrir de nouveaux visages d'artistes bien trop rares, comme le trompettiste suédois Håkan Hardenberger, qui va, de surcroît, à la faveur d'un bis sublime, tirer de son instrument des sonorités arachnéennes proprement inouïes.

Créée en 1955 à Hambourg, *Nobody knows the trouble I see* est l'une des œuvres les plus célèbres de Bernd Alois Zimmermann. Empruntée au *negro-spiritual* de même titre, dont le thème est utilisé comme *cantus firmus*, la composition fait appel aux éléments fondateurs du jazz ainsi qu'à une série dodécaphonique rappelant vaguement une gamme d'ut mineur. Un exemple de plus, qui illustre à quel point l'Allemand a toujours voulu décloisonner les coteries, en refusant de faire allégeance à un système, mais en les utilisant tous, en les brassant pour en tirer un style très personnel, d'une épataante liberté d'invention. Contemporaine de la lutte contre l'oppression de la population de couleur d'Amérique du Nord, l'œuvre porte, explique l'auteur, « toute la souffrance sourde et désespérée de la communauté noire ». Épaulé, dans cet hymne à la fraternité, par un OPL aux petits soins, don-

A l'Arsenal de Metz, l'OPL, sous Harding conjugue tradition et innovation

nant tout ce qu'il a dans les poumons (et ce n'est pas rien !), le trompettiste, à la virtuosité irréprochable et à la présence très charnue, se révèle souverain dans les passages brillants, nuancé dans les épisodes apaisés, tandis qu'à la direction, Harding fait la pluie et le beau temps, déchainant des bourrasques saisissantes, ménageant des embellies gracieuses.

Second volet du binôme proposé, après la pause, par le sismographe musical britannique : la foisonnante et abyssale *Cinquième* de Mahler. C'est au moment de rencontrer



Daniel Harding est artiste en résidence à la Philharmonie

moodlist #1

apocalyptic hedonism

victory-hailey-rill

1 rufus wainwright – trouble in paradise
rufus singt die besten songs, die queen nie geschrieben hat

2 la roux – gullible fool
hochansteckend und unwiderstehlich

3 luke temple – empty promises
wippig und schön soft, versprochen!

4 justin bieber – yummy
gibs zu, heimlich magst du es doch auch...

5 FKA twigs – fallen alien
außerirdischer avantpop-grower

6 fuffifufzich & magic island – heartbreakerei
genial de-de-debil, bisschen si-si-silly dazu

7 mhysa – sanaa lathan
kompromisslos cooler hiphop

8 grimes – violence
grimes alias claire boucher verschmilzt candypop und cosplay mit politics

9 mooses sumney – cut me
wer hat da nach prince verlangt? probier mal mooses!

10 ghostpoet – concrete pony
ungewohnt lässig-poetischer sprechgesang

11 pj harvey – medicinal
polly jean über die zerstörung naturmagischer kräfte

12 francis of delirium – quit fucking around
an alle einheimischen radiosender: nur noch diesen song spielen!

13 phobophobes – where is my owner?
nick waits oder tom cave, oder so...

14 jerkcurb – devils catflap
unwahrscheinliche kreuzung von jazz mit folk

15 tricky feat. anika – lonely dancer
der vom schicksal verprügelte triphop-altmeister trifft auf die kühle dänin. besser alleine tanzen als gar nicht, hm?



spoti.fi/39L3oOz

Alma Schindler, l'amour de sa vie, que le Viennois composa cette symphonie, dont les cinq mouvements, allant de la tragédie au triomphe, symbolisent la progression des ténèbres vers la lumière. Elle débute, dans un climat délétaire, par une marche funèbre, introduite par une fanfare lugubre, et se trouve ponctuée par deux *Trios*. Dès ce *Trauermarsch*, on est saisi par les couleurs d'incendie que Harding confère à la gravité de cet incipit. Indiqué comme « très véhément » (*Stürmisch bewegt*), le deuxième mouvement est un véritable « champ de bataille », au dénouement étrange. Le *Scherzo* qui suit est un mouvement gai dans son ensemble, avec quelques passages plus introvertis, marqués par des *pizzicati* de cordes et une ambiance plus apaisée.

Sorte d'horloge baudelairienne immatérielle (« Dieu sinistre, effrayant, impassible »), réminiscence extatique d'une transcendance diaphane au sein d'un chaos chthonien, la trouée du sublime *Adagietto* pour cordes et harpe qui suit est un morceau devenu très populaire. D'une écriture symphonique, il renvoie aux premiers *Lieder* de Mahler, et s'apparente à une lettre d'amour musicale écrite à Alma. Soyeuses et lumineuses, les cordes opéliennes mettent en valeur la ténébreuse mélancolie qu'exhale cette musique éthérée, dont le film *Mort à Venise* de Luchino Visconti, inspiré de la nouvelle éponyme de Thomas Mann, a fait un tube, où la baguette du chef tient les musiciens – et le public – non seulement en haleine, mais dans une sorte d'état second pour ne pas dire d'hypnose.

Enfin, le thème de l'*Adagietto* est repris et renforcé dans un *Rondo* brillant, haletant, alliant les prouesses compositionnelles à un chant exubérant de joie de vivre. Mené bride abattue par un chef intransigeant qui ne racole pas et auquel les Opéliens, en se donnant corps et âme, donnent les moyens de sa conception, ce *Finale* triomphal souligne le méticuleux travail d'un polisseur sonore passé grand maître, avec, comme dirait Paul Valéry, « de l'énergie et de l'intelligence au bout des doigts ».



Le curateur du Mudam, Christophe Gallois (à gauche) et l'artiste Jean-Marie Biwer, lors du montage de son exposition *D'après nature*, vendredi dernier. Le vernissage a lieu ce soir

Tableaux d'une exposition (en montage)

« Je veux offrir un peu de calme aux gens »

josée hansen (texte)
Anthony Dehez (photos)



L'invitation lui est parvenue par lettre manuscrite. « Ceux qui me connaissent savent que je ne réponds guère au téléphone mobile, surtout quand je suis dans le Sud de la France en été », raconte Jean-Marie Biwer. Ceux qui le connaissent savent qu'il habite presque en ermite à Basbellain, dans l'Esling, où il a un grand atelier lumineux et fait de longues promenades dans la nature, dont les impressions vont alimenter ses tableaux. « Depuis dix ans, je me suis presque entièrement retiré », dit-il. Un problème de santé, « et puis à mon âge (il est né en 1957 à Dudelange), je n'ai plus rien à prouver ».

Suzanne Cotter, la directrice du Mudam, avait vu un tableau de Biwer et était si enthousiaste qu'elle l'invita donc à réaliser une grande exposition monographique au musée. Là où Marie-Claude Beaud, la première directrice du Mudam, lui avait commandé un tableau pour l'ouverture, c'était *Atelier* (2004-2005), une grande huile sur toile d'un mètre 80 sur deux représentant son propre atelier, ainsi que seize dessins préparatifs, qui ont tous intégré la collection du musée. Et là où Enrico Lunghi, le deu-

xième directeur, avait exposé ses *Faïences de Moustiers* (2015). « Mais cette exposition-ci a quand-même une toute autre envergure ! » affirme l'artiste.

D'après nature commence dès l'entrée du musée, où est accrochée une mosaïque de Carlo Signorini d'après une toile de Jean-Marie Biwer, que Signorini avait entamée en été 2019, mais n'avait pas eu le temps de terminer avant son décès abrupt en septembre. « C'est une merveille absolue », s'enthousiasme Biwer. Les assistants de Signorini à Ravenne ont terminé la mosaïque. Au café est installé *Dudelange* (2007), seize peintures réalisées pour la ville de son enfance, avant qu'on n'entre dans la galerie Est du rez-de-chaussée, où Biwer a organisé une dialectique entre grands et petits formats, entre œuvres indépendantes et commandes, grandes natures et petites esquisses réalisées dans ses *Wooden sketchbooks* (qui sont désormais au nombre de 258 – un dernier est venu s'ajouter le week-end passé).

« Quand nous sommes revenus au Luxembourg dans les années 1980, les collègues de ma géné-

ration et moi, il n'y avait absolument rien ici. Il nous fallait inventer notre chemin », se souvient l'artiste. C'est pourquoi il a fait le choix d'exposer aussi ses tableaux de commande, de Dudelange, de Troisvierges, pour des maîtres d'œuvre privés ou pour illustrer le *Tao Te King* de Lao Tseu en luxembourgeois par Serge Tonnar : il veut montrer que c'est une possibilité parmi d'autres pour gagner sa vie en tant que peintre.

D'après nature dresse le parcours d'une vie d'artiste, quarante ans de création – sans pour autant surcharger l'accrochage. « Christophe Gallois est un excellent curateur, très rigoureux, on a très bien travaillé ensemble », raconte Jean-Marie Biwer. Et d'ajouter que son ambition était surtout « d'offrir un moment de calme aux gens, dans un monde de plus en plus chaotique ».

L'exposition *D'après nature* de Jean-Marie Biwer sera inaugurée ce soir, vendredi 6 mars, avec la présentation du catalogue (à 17 heures) et une réception à partir de 18 heures ; jusqu'au 24 mai ; mudam.lu.



L'exposition varie les thèmes et les formats. Ici : discussion sur l'accrochage de petits formats

STIL

Encore la fin du monde



Il n'y a plus de masques disponibles à la vente

Cyril B.

À l'heure qu'il est, difficile de savoir s'il y aura encore quelqu'un de vivant pour lire cette chronique. Peut-être sera-t-on tous morts, avec les bronches dans le même état que le Boulevard Royal ou l'Avenue de la Liberté ? Peut-être sera-t-on tous au lit ? Peut-être sera-t-on tous seulement enfermés chez nous, par une mesure de confinement ? Le week-end dernier, le premier cas confirmé du coronavirus au Luxembourg a été annoncé et la taille du pays est telle que, conjugué au nombre de personnes qui transitent par le Grand-duché, il n'est pas impossible que nous soyons tous au repos forcé (ou au télétravail forcé).

En attendant, pour faire un peu de place autour de vous dans le bus, il vous suffit de tousser deux fois de suite et d'avoir l'air un peu fatigué. On relève, également, que les masques n'ont jamais eu autant de succès, même en pleine saison des carnavals. Pourtant, la stratégie consistant à poser sur son visage des morceaux de tissu dont le pays de provenance est certainement le même que celui de l'agent pathogène peut sembler étrange. Dans un monde idéal, le *Land* aurait proposé en page centrale, en guise d'intervention d'artiste, un masque chirurgical à découper et assembler soi-même. Il n'est pas possible de rester sans rien faire et simplement se laver frénétiquement les mains toutes les demi-heures en attendant la fin du monde. Si l'on ne peut pas lutter efficacement contre le virus, on peut au moins essayer de lutter contre la peur. Il faut dire que, depuis une vingtaine d'années, on a la chance de ne pas connaître la guerre, mais on commence à être entraîné pour les fins du monde. Après le bug de l'an 2000, le Sras en 2003, la grippe aviaire en 2005, le H1N1 en 2009, la fin du calendrier maya en 2012, voici Covid-19. Ça faisait longtemps qu'on n'avait plus entendu parler d'apocalypse. Tant pis pour ceux qui ont déjà réservé leurs vacances pour l'été prochain. Tant mieux pour ceux qui viennent de s'endetter sur 35 ans pour acheter un studio à Belair.

Avant l'extinction totale de l'espèce humaine, il semblerait que les autorités aient prévu de nous inviter à faire durer le plaisir autant que possible, comme s'il fallait absolument que l'histoire s'étale sur plusieurs saisons, façon *Walking Dead*. Le raisonnement semble imparable : si chacun s'enferme chez soi et s'abstient de tout contact avec ses congénères, on devrait éviter la contagion. D'un certain côté, la perspective de ne pas devoir se rendre au travail pendant quelques jours peut paraître séduisante. D'un autre côté, il est sans doute optimiste d'imaginer que seul les déplacements en transports en commun et l'accès à votre bureau vont être interdits. D'éventuelles mesures de confinement évoquent aussi une perspective consistant à se retrouver enfermé à domicile avec son conjoint et ses enfants 24 heures sur 24, avec comme seules activités sociales de longues parties de

Monopoly, des soirées *Netflix* ou une contribution personnelle à la litanie des commentaires alarmistes ou sarcastiques sur Internet. À la limite, vous pourriez décider d'aller juste avant chez Cactus ou Auchan pour vous battre afin de mettre la main sur les derniers paquets format « famille nombreuse » de papier toilette, de pâtes ou de sucre.

Essayons de voir le côté positif de l'expérience. Cela fait combien de temps que vous n'avez pas eu l'occasion de partager des journées entières avec vos gamins, sans devoir les conduire à une activité quelconque, et sans qu'ils ne s'enfuient pour retrouver des copains ? Imaginez des journées entières où, poussés par l'angoisse d'une fin tragique, nous partagerions enfin nos conceptions de la vie. Ils sont en train de construire une ville sur *Township* ou de devenir des stars mondiales sur *TikTok* et vous osez leur demander de venir mettre le couvert. *How dare you* ? Vous allez réaliser que pendant que vous repassiez leurs jeans slim, ils ont tenté de sauver le monde grâce à leur conscience écologique. D'ailleurs, cette maladie, ce n'est quand même pas leur faute. Eux ont déjà renoncé à s'acheter une Golf GTI après leur permis (une Tesla fera l'affaire) et vous, qu'avez-vous fait pour la planète ? Traumatisé dans votre enfance par la consistance huileuse de la pâte à tartiner premier prix des *hard discounters*, vous pensiez être un parent exemplaire en offrant à votre progéniture des matins garantis cent pour cent Nutella. Espèce d'égoïste ! Vous voilà accusé de complicité de génocide contre les orangs-outans dès le petit déjeuner. Faute d'autorité parentale, les codes secrets de *Family Link* et le mot de passe administrateur du routeur Wi-Fi vous donnaient l'illusion de garder un peu de pouvoir, mais celui-ci contribuer à alimenter le sentiment d'injustice qui conduit au rejet de l'autorité.

On n'a pas eu de guerre, mais une petite épidémie de temps en temps, rien de tel pour créer un peu de cohésion avec les Greta Thunberg du Limpertsberg ou les Billie Eilish de Remich. Vous allez enfin pouvoir juger si vos enfants ne sont pas « mal élevés » mais juste « créatifs ». S'ils ne sont pas « trop bruyants » mais juste « extravertis ». S'ils ne se proclament végétariens que lorsque la viande n'est pas préparée sous forme de hamburger ou de sauce bolognaise.

Oui, c'est l'autre mauvaise nouvelle en cas d'isolement, il va falloir préparer à manger pour tout le monde, sans recours possible à Sushi Shop, O'Tacos ou à la pizzeria du quartier. Bon courage ! Réduire le risque d'attraper le coronavirus n'est pas forcément synonyme d'augmenter la probabilité d'être en bonne santé à la fin de l'épisode... Psychose collective ou névrose domestique, le mois de mars s'annonce mouvementé !



L'endroit

Un peu moins connu que d'autres groupes gastronomiques du pays, Aura n'en est pas moins intéressant, car il rassemble à ce jour six établissements, dont un en Belgique. Lequel est d'ailleurs le fleuron car il s'agit du Château Chevalier des Montys, dans les Ardennes, une demeure luxueuse avec neuf suites magnifiques, des espaces détente et le circuit Spa-Francorchamps à proximité. Des cinq restaurants situés au Grand-Duché, ce sera l'Hostellerie de Nieder-anven le plus connu, avec comme pratiquement tous les autres, une carte plutôt italienne. Le dernier-né, et situé juste à côté de l'Osteria, fait exception, car il propose un véritable choix de brasserie classique. À la **Brasserie O**, tel son nom (photo : GD), on aura, comme dans les autres établissements, porté un vrai soin à la déco d'intérieur. Une grande verrière donne sur la verdure ambiante, une belle prise de vue du Müllerthal orne tout un mur du restau et un magnifique lustre, fait sur mesure, impressionne dès l'entrée. Si le coquelet maison fait le succès du local, les grignotins, croquettes en six versions, la *Wäinzossiss* et le *Fish & Chips* ne sont pas en reste au niveau qualité. À mentionner, le côté clin d'œil de la carte, qui spécifie les produits de saison, issus de l'agriculture biologique et agrémentés de super aliments (vitamines nutritives, minéraux, antioxydants). On insiste aussi sur sa sélection *vegan* et des plats faibles en calories, sucres et acides gras saturés. Le tout étant servi avec sourire et professionnalisme. GD



Sur la toile

Attention : addiction possible pour les amateurs de journaux et magazines en tous genre ! Si, comme moi, vous succombez facilement à la tentation, votre dose de lecture quotidienne vous obligera à amputer certaines autres occupations de votre journée courante. Le coupable s'appelle *Cafeyn*, et il s'agit d'une application qui vous offre, moyennant un abonnement d'une dizaine d'euros par mois, d'accéder à une foudrerie de médias dans leur intégralité et qui sont postés sur l'app le moment même de leur parution en kiosque. Avouez qu'avec 1 600 titres en illimité, il y a de quoi faire une indigestion. Évidemment, comme avec les chaînes de télé, une majorité de titres ne vous exciteront point. Au niveau des quotidiens par exemple, il s'agit avant tout d'une presse régionale, dont on mentionnera surtout la publication de *Libération*, du *Soir* et du *Parisien*, ainsi que de certains gratuits. On aura plus de chance sous la rubrique « Pour se persuader d'avoir tort », où l'on retrouve *L'Obs*, *L'Express*, *Le Point*, *Vanity Fair* ou *Marianne*. Les avides de culture et de cinéma liront *Les Inrocks* (mais pas *Télérama*), *Transfuge*, *Beaux Arts*, *Lire*, *Première*, etc. Très pratique, la rubrique « L'encre est encore chaude » mentionne tous les mags dès leur première heure de parution. De la presse masculine, féminine, du sport, de la gastronomie, des jeux et des voyages et des titres en anglais complètent l'offre. Le téléchargement permet de lire ses favoris là où il n'y a pas de réseau. Faites votre choix... si vous y arrivez. GD



L'endroit

Dans les bars à manger tendance comme dans certains restaus se rapprochant du commerce équitable, ils sont déjà une valeur sûre, et cela peu après avoir intégré le marché. Ce qui a commencé avec « Les paniers de Sandrine », à savoir la possibilité d'échapper au diktat de la Provençale en assurant à sa clientèle qu'on n'utilise que du régional, du saisonnier et du sain issu d'une plantation maison, est en train de se développer avec un tandem idéaliste, connu sous le nom de **Letz Grow**. Établis pour l'instant à Gonderange, en attendant d'ici peu l'ouverture d'un espace vente plus confortable dans de jolies serres à Junglinster, Senad Alic et Danny Hutchines ont succombé à la fièvre du jardinage après que le premier eut commencé il y a quelques années à s'occuper du jardin de sa maison parentale. Danny a rejoint son pote suite à un voyage en Amérique centrale, où il a appris à cultiver et préparer sa propre nourriture. Lui, qui a travaillé pendant plusieurs années dans les bars et restaurants du Grand-Duché, n'a pas hésité à contacter les proprios du milieu dès qu'il s'est associé à son ami. Leur avoir promis une vente de fruits et légumes frais, cultivés sans aucun additif chimique dans leur jardin n'a pas mis beaucoup de temps à trouver des adeptes. Évidemment, Letz Grow (photo : PR) livre également des paniers aux privés et offre un conseil optimal pour la meilleure utilisation de son jardin (info@letzgrow.lu). GD

Les livres des Editions d'Lëtzebuerger Land
En vente en librairie et sur www.land.lu

